

**Concours de Nouvelles François Petit  
VIALAS Année 2023**

Les nouvelles sont présentées par ordre alphabétique d'auteurs.

**CATÉGORIE « JUNIOR »**

**Consigne : Insérer la phrase « Il serait dommage de revenir en arrière ».**

*Cinq nouvelles ont été adressées au jury. Deux concurrent-e-s n'ont pas souhaité figurer sur le site de la mairie.*

**Lauréats :**

**Premier prix :**

**Lalie LE BIHAN**

*Au-delà du réel*

**Deuxièmes prix ex aequo :**

**Victor Pellequer**

*L'espoir avant tout*

**NAO VIVAN (pseudo)**

*Akhan*

**Lalie LE BIHAN**

*Au-delà du réel*

Mon stage avait commencé depuis quelque temps déjà, mais je sentais toujours ce même sentiment en ouvrant les portes de la librairie, un sentiment chaleureux qui me protégeait du monde extérieur. La boutique se trouvait à quelques pas de Manhattan. C'était une petite librairie comme il en existe beaucoup, mais son style unique et hors du temps lui donnait un charme des plus plaisants.

J'arrivais toujours très tôt, pour faire la poussière et aligner les ouvrages afin que tout soit parfait. L'odeur délicate des livres sur les étagères faisait immédiatement redescendre mon anxiété.

À neuf heures, la librairie était déjà pleine à craquer, on pouvait y trouver toutes sortes de clients. Mon collègue s'avança :

« Il y a un monde pas possible aujourd'hui... »

-Oui, et dire que j'espérais pouvoir partir plus tôt, soupirai-je.

-Ton appartement est à environ une heure d'ici, ça va être juste ».

Le ton sarcastique de sa phrase ne m'amusa guère, car pour tout dire je n'aimais pas l'idée de rentrer chez moi aussi tard, après une longue journée comme celle-ci. Je répliquai :

« C'est sûr que tu n'as pas ce problème toi ! ».

Alex était étudiant, il travaillait ici à mi-temps pour payer ses études. C'était un garçon assez séduisant aux cheveux bruns. Il logeait dans un appartement près du centre-ville, à un quart d'heure de marche.

« Tu n'as qu'à passer la soirée chez moi ».

Mon humeur changea soudainement, et je me mis à rire aux éclats.

« Je suis sérieux, Vick.

-Pardon ? » bégayai-je.

Le rouge me montait aux joues. À vrai dire je ne connaissais pas très bien Alex et son invitation me semblait assez déplacée.

Merci beaucoup pour ta proposition, mais je préfère rentrer confortablement chez moi.

« Bien, comme tu voudras », répondit-il.

Puis, il retourna à ses occupations, sans me porter grand intérêt. Alex se retourna vers moi, l'air un peu gêné de ce que j'aurais pu comprendre. Légèrement déboussolé, il ajouta :

« ...Vick, ce n'est pas vraiment une invitation. C'est, disons...Plutôt de l'entraide amicale, j'ai une chambre vacante dans mon appartement ».

Je poussai un soupir de soulagement, rassurée du sens de ses intentions. J'acceptai sa proposition, dépitée de devoir loger chez quelqu'un d'autre mais excitée et curieuse de voir l'appartement de mon collègue.

La journée passa bien plus vite que je ne l'aurais cru, les clients défilaient de manière répétitive mais efficace. Durant toute cette après-midi, je ne pensais qu'à l'offre d'Alex : finalement c'était une mauvaise idée, je ne le connaissais pas bien et je ne le considérais même pas comme un ami, seulement une personne banale, nous n'avions aucun lien si ce n'était que nous travaillions ensemble. Je pensais plusieurs fois à revenir sur ma décision, tout en essayant de me convaincre en me répétant : « il serait dommage de revenir en arrière, et d'affronter à nouveau la situation gênante de ce matin. »

Contrainte, j'attendis Alex devant la petite ruelle qui menait à la librairie. Quand il me rejoignit enfin, je pus remarquer qu'il ne semblait absolument pas affecté par la température. Il portait sur lui seulement un pull, ce qui me faisait frissonner malgré le fait que j'étais vêtue de plus d'une dizaine de couches. Alex qui parut remarquer ma détresse, me fit signe de le suivre en accélérant le pas. Nous marchions en silence pendant tout le trajet. Il rompit le calme :

« C'est le bâtiment juste devant ». Il leva un doigt en direction d'un immeuble assez rustique à la façade de briques.

Même si sa phrase n'avait rien à voir avec une invitation à la conversation, je le remerciai d'avoir rompu le malaise qui commençait sérieusement à m'oppresser.

Une fois arrivée dans l'appartement, j'ôtai mon manteau et mes chaussures. Il me fit visiter son logement, je l'observai avec beaucoup d'attention. Son comportement avait changé, il était devenu chaleureux et bavard, lui qui n'avait pas dit un mot jusqu'ici.

La soirée passa très vite, j'engloutis tous les plats avec précipitation et gourmandise, ce qui provoqua de petits sourires satisfaits chez Alex.

Après ce dîner copieux, je me dirigeai dans la chambre qui m'était destinée pour la nuit. En entrant dans la pièce, un vague sentiment d'inquiétude m'envahit. Je regardai autour de moi, comme pour trouver quelque chose, mais rien ne paraissait anormal. Soudain, il me sembla que la lueur de la lune, qui n'avait pas cessé de briller, s'était brusquement éteinte.

Abasourdie, je me levai en direction de la fenêtre, et malheur ! Plus de lune ! Plus de lune ! Jamais de ma vie je n'aurais pu croire ce que je voyais. Le ciel était affreusement noir, et rien, je vous dis bien, rien, n'aurait pu percer cette obscurité impénétrable. Complètement perdue, je me précipitai en direction de l'interrupteur. Cependant, mes doigts qui dégoulaient de sueur et l'absence totale de lumière, ne m'aidaient en rien. Quand je parvins enfin à remettre de la clarté dans la noirceur de la nuit, j'avais perdu tout mon équilibre. Je ne pouvais plus marcher, tant mes genoux tremblaient.

Je m'assis sur une bergère à l'intersection de deux murs. Après quoi, je baissai ma tête dans mes bras pour me remettre de mes émotions. Et lorsque je me redressai, je vis des centaines de fauteuils se dresser devant moi ! À droite, à gauche, autour de moi, partout ! J'avais peur, une peur affreuse. J'entendais battre mon cœur ! Et j'entendais autre chose aussi ! Quoi ? Un bruit confus, indescriptible ! Presque animal ! Était-ce dans ma tête affolée, ou bien réel ? Et soudainement, je perçus que le bruit se rapprochait.

D'un bond, je me jetai sur la porte, et je vis, oui, je vis un énorme et robuste félin devant moi. Je voyais très bien malgré la noirceur du couloir, mais je ne voulais pas y croire ! À vrai dire je refusais catégoriquement d'admettre ce que je voyais ! Affolée, je n'eus qu'une pensée : filer d'ici tout de suite. Je quittai l'appartement en courant, pour rejoindre à toute vitesse le seuil de l'immeuble. Les quatre pas menant à l'escalier me parurent le bout du monde. Je dévalai les marches, et trébuchant sur la dernière, je tombai net dans les bras de l'énorme bête. Évidemment, il était arrivé avant moi au bas de l'escalier.

Ses doigts étaient froids et ses pattes me parurent dépourvues de poils. Il avait une lisse et soyeuse fourrure qui enveloppait une partie de ses membres. Une odeur de chair, et d'encens remplissait l'air. Combien de temps suis-je restée là, plantée devant lui ? Je ne sais pas. J'étais paralysée par la terreur, j'étais terrifiée, prête à hurler, prête à mourir.

Cette situation n'avait rien de réel ! Je ne cessais de me dire que cela n'avait rien de normal, que mon imagination m'avait joué un mauvais tour ! La bête se redressa, l'air contrarié, et répliqua :

« La « normalité\* », c'est une fable que les humains se racontent pour se reconforter, quand ils sont confrontés à la preuve que presque tout ce qui les entoure est tout sauf « normal ».

Mon esprit dut quitter le monde un instant, avant que je me rende compte de ce qui se passait. Elle parlait ! Et, sans aucun doute, elle pouvait entendre mes pensées ! La bête frémit. Je reculai d'effroi, mon cœur se soulevait dans ma

poitrine. Une chaleur brutale emplit soudainement ma tête, une sensation bizarre qui me montait aux oreilles, au nez, à la bouche, et qui plongeait la lumière dans le noir. Je sentis mon corps s'écrouler lentement, telle une feuille se détachant d'une branche. Quand mon visage heurta enfin le bitume, j'avais complètement perdu connaissance.

Le lendemain matin, je me réveillai avec un mal de tête affreux. J'avais des courbatures partout dans le corps. Une fois habillée et propre, je rejoignis Alex dans la cuisine. L'air surpris, il me dit :

« Comment tu vas ?

- Bien, mais j'ai vraiment mal partout ce matin.
- Non, enfin je veux dire... Qu'est-ce qui t'est arrivé hier soir ?
- Bah, rien de spécial, pourquoi ?
- Je t'ai retrouvée complètement inconsciente dans l'escalier du bâtiment ».

D'habitude, j'aurais cru qu'il me faisait une mauvaise blague, mais le ton grave et embarrassé de sa phrase était tout ce qu'il y avait de plus sérieux.

« Pardon ? Comment c'est possible ? Je me suis pourtant réveillée dans la chambre.

-Non... hier j'ai été brutalement réveillé par un bruit étrange. Alors je me suis précipité pour voir ce qui se passait... Et après une dizaine de minutes de recherche je t'ai retrouvée allongée sur le sol en bas des escaliers. C'est moi qui t'ai remontée dans la chambre », affirma-t-il.

J'étais complètement déboussolée, je ne me souvenais de rien, absolument rien ! Cependant son assurance me laissait croire que je m'étais vraiment évanouie. Que m'était-il donc arrivé hier ? Serait-ce la cause de toutes ces courbatures ? Mon incapacité à me souvenir de la nuit commençait à m'agacer.

Subitement une voix résonna dans ma tête :

« La «normalité», ce n'est qu'une fable que les humains se racontent pour se reconforter, quand ils sont confrontés à la preuve que presque tout ce qui les entoure est tout sauf "normal". »

\*\*\*\*\*

**Victor PELLEQUER**

*L'espoir avant tout*

Luc a 12 ans, fan de handball, il joue dans un club peu réputé. Son rêve est de jouer à haut niveau, voir en équipe de France. Il est grand, fin, a des petits yeux verts et surtout, il a un grand esprit de compétition. Mais Luc le sait, à cause de son âge, il ne pourra pas jouer en équipe de France. Si cette année il n'est pas repéré par une grande équipe de handball, il n'aura plus aucun espoir. Il pourra jouer dans des petits clubs mais ça ne l'intéresse pas. Lui, ce qu'il veut c'est la gloire, il ne veut pas connaître la défaite. Un samedi banal pour le jeune homme arrive. Comme tous les samedis, Luc a match. Mais ce samedi n'est pas si banal que ça en vérité.

« Le match sera simple, pense Luc. Les adversaires d'aujourd'hui sont les derniers du classement. Ils ont l'air d'avoir une bonne attaque mais ils ne sont pas aussi forts en défense. Il va falloir bien protéger le but mais heureusement qu'on a Tom dans l'équipe, il est assez robuste et il pourra bloquer les attaquants.», pense-t-il après s'être renseigné sur l'équipe en question.

Ce samedi, Luc se rend au lieu du rendez-vous au sud du département et voit réunies toutes les équipes locales. Il les compte : 1, 2, 3...9. Elles sont toutes là, dans ce gymnase orange et jaune. Il y a bien les équipes les plus fortes et les plus faibles du département. Luc se demande ce qui se passe. Pourquoi toutes les équipes sont-elles réunies ici ? Luc décide de demander au coach :

« Coach ?! demande Luc. Pourquoi toutes les équipes sont-elles réunies ici ?

-Tu vois les deux personnes là-bas ? demande le coach. Celui avec la casquette violette et celle qui porte un foulard bleu ?

- Oui, affirme le joueur.

- Ce sont des recruteurs de l'équipe du département. Ils ont organisé tous les matchs dans le même gymnase comme ça ils n'ont pas besoin de se déplacer, explique-t-il.

- Donc si on se distingue des autres joueurs, on peut être sélectionné dans l'équipe départementale par ces deux personnes ? », demande Luc tout enthousiaste.

Les pensées du jeune excité s'emballent automatiquement:

« L'équipe départementale ? Oh là là !! Il faut que je donne tout ce que j'ai ! Avec les meilleurs joueurs du département ! »

Le coach reprit :

« Non. Ils prennent d'abord une trentaine de jeunes handballeurs et les amènent dans un gymnase pour faire des stages. À chaque stage, ils éliminent quelques personnes pour former à la fin une équipe de quatorze joueurs.

- Haaa ! D'accord ! Merci coach. »

Un gros coup de sifflet retentit dans le gymnase. Le début de la confrontation est imminent.

TRIIITTTT !!!

Le deuxième coup de sifflet annonce que le match commence. Tout de suite Tom (que j'ai évoqué plus haut dans le texte) fait la passe à notre rêveur qui se réveille aussitôt. Ah ! Quel bonheur de sentir le côté moelleux du ballon sur sa paume, d'entendre le bruit de la balle qui touche les filets. Mais quel son désagréable lorsqu'on entend :

« Luc, tu sors. Tu fais n'importe quoi ! »

Le match se divise en trois tiers temps de quinze minutes. À la fin du premier tiers temps, l'équipe de Luc perd 12-10. L'entraîneur passe un sacré savon aux joueurs. Heureusement, Luc rentre à la cinquième minute du deuxième tiers temps. Dès qu'il s'engage sur le terrain, il crée une contre-attaque et marque son premier but. Puis, deux minutes plus tard, il en marque un deuxième. Et à une minute de la fin du deuxième tiers temps, il déborde un joueur et fait la passe à Jules qui tire de loin et loge la balle dans la lucarne. La fatigue se présente dans les muscles de notre garçon vers le milieu du troisième tiers temps. Une grosse goutte de sueur dégouline de son crâne pour venir s'étaler sur sa main, elle-même posée sur le genou. Le coach propose à Luc de sortir mais Luc le sait, s'il veut devenir un champion du ballon rond de hand (car cette expression vient plutôt du football (petit génie du ballon rond)), il ne faut jamais abandonner.

Le match se termine. Luc et ses coéquipiers ont gagné 27-21. Il est certain d'être recruté : il a marqué trois buts et réalisé neuf passes décisives ainsi qu'une superbe défense.

C'était un match de rêve pour un demi-centre.

Seulement, après un mois, Luc n'a encore aucune réponse pour la sélection. La défaite, le désespoir, la tristesse, ce sont les sentiments qui animent le malheureux pendant une bonne semaine, quatre jours, dix-sept heures, trente-trois minutes. Quand son copain lui envoie une image dans les SMS où il y a le prénom Bryan (c'est son meilleur ami) et où en haut de cette image, il est écrit :

*Joueurs convoqués pour le stage du comité (équipe du département) du mois de décembre, Luc a une lueur d'espoir.*

Il voit des prénoms qu'il ne connaît pas. Il parcourt la liste et aperçoit le nom de son copain « Bryan Chinato ». Luc est content pour lui. En baissant les yeux sur le prochain prénom, il écarquille les yeux :

LUC FANNOM

Luc bondit de joie. Il est pris ! Il est convoqué pour le stage ! Il crie, il descend voir sa mère ! Ah, elle n'est pas là. Alors il part voir son père ! Pas là non plus. Sa sœur ! Absente. Quel dommage de ne pas pouvoir débiller ses émotions et son soulagement à quelqu'un. Bon, ça n'est pas si grave. Il prend deux oreillers et les cogne entre eux ! Il pleure de joie ! SON RÊVE EST RÉALISÉ (peut-être faut-il que je me calme derrière mon ordinateur, je viens de casser une touche).

Les vacances arrivèrent rapidement pour Luc. Le jour du stage, Luc est debout à six heures et son sac est déjà bouclé. Il est prêt. Il se rend avec sa mère au gymnase. En arrivant, Luc remarque qu'il est l'un des plus grands garçons. Luc ne connaît pas tous les joueurs et se dit qu'il a sa chance d'entrer dans l'équipe. Mais en jouant, ça devient une autre histoire. La majorité des autres garçons sont bien plus forts que lui. L'écart de niveau se creuse en une heure. En une heure ! Heureusement, certains possèdent un jeu à peu près égal au sien, d'autres sont moins bons. Mais en son for intérieur, il

se sent brisé et humilié. A la fin de la journée, Luc rentre chez lui en sueur et en pleurant. Son rêve, son objectif, tout est fini. Luc voudrait tellement revenir en arrière, comme ça, d'un coup. Ce serait tellement plus simple de refaire ce stage. Il aurait pu mieux jouer car il connaît les techniques des autres. Luc le sait. Il a douze ans, il n'a pas été repéré. Son rêve s'est perdu dans le gymnase d'entraînement de l'équipe départementale. Il avait une chance, il ne l'a pas saisie. Il s'imagine déjà jouer dans un petit club. Sauf si... , non, impossible ! Il ne pourra pas passer de petit club à un club plus prestigieux. Il essaye de réenvisager son avenir.

Allez ! Il faut y croire ! Luc se motive en se disant que la liste des joueurs repris pour le deuxième stage n'a pas encore été donnée.

Luc est repris pour le deuxième stage *in extremis*. Après une seule petite semaine d'attente, sa mère reçoit un message avec une convocation. Dix handballeurs sont exclus de la sélection mais les sélectionneurs garderont un œil sur eux l'année prochaine. Afin de voir s'ils n'ont pas augmenté leur niveau de jeu.

Sur le terrain, dès les premières actions, Luc joue son plus beau handball. Grâce à sa vision du jeu, il avait déjà un peu analysé les techniques des autres joueurs au dernier stage.

Il réussit successivement à bloquer le grand Pablo et ses un mètre quatre-vingt-trois, à faire la passe dans la course à Nicolas qui est hyper rapide et enfin à marquer face au petit mais vif et souple Enzo.

Grâce à sa prestation, il valide son ticket pour la troisième phase :

Les entraînements

Quelle surprise ! Lui qui croyait être retiré du comité dès le premier stage, a réussi à franchir quelques étapes ; cependant Luc n'est pas gardé à la quatrième phase de sélection. C'était sûr, c'était trop beau pour être vrai et puis il y a Maxime qui joue au même poste que lui. Il est au moins trois fois plus fort. Plus robuste, plus rapide, plus fort en défense... Luc est déçu, mais il se console en pensant qu'il a de la chance d'être allé jusqu'ici. Mais non, NON ! Son avenir est toujours dans le handball ; s'il est allé aussi loin, c'est qu'il est un minimum bon. Et non, il n'arrive pas à se consoler. Surtout en se disant que Tom, Bryan, Jules eux ont le droit, ou plutôt le mérite de continuer.

QU'EST-CE QU'IL A DE DIFFÉRENT ? Pourquoi ? LUI ? Pourquoi n'est-il pas aussi grand que Pablo, aussi puissant que tous les autres joueurs, pourquoi est-il maigre et pas robuste comme Tom ?

Mais, quelques jours plus tard, un appel arrive tout droit du club de Nantes. Apparemment, le club cherche des joueurs et est allé repérer dans les comités des départements les plus proches. Pendant un entraînement au comité où Luc était, les recruteurs de Nantes l'ont vu jouer et ils lui ont proposé de rejoindre le club. Quand la mère de Luc apprend la nouvelle, Luc essaye de la convaincre avec tous ses arguments possibles comme « chance de réaliser son rêve » ou bien « voir du pays » mais elle ne cède pas. Laisser partir son fils aussi jeune, il n'en est pas question. Mais heureusement pour Luc, les recruteurs arrivent enfin à faire lâcher un petit « oui » à contrecœur de sa mère. La nouvelle recrue de Nantes saute de joie, bondit de joie, crie de joie ! Embrasse sa mère de joie ! Son rêve se réalise ! Et pas dans n'importe quelle équipe, c'est aussi celle qui a détrôné Paris de la tête du championnat de France cette année. YOOPIIIIIII !!!!!

Un mois plus tard Luc se retrouve à Nantes. Il découvre son nouveau gymnase, ses nouveaux coéquipiers, sa nouvelle chambre dans un internat, son nouveau collègue. Dès la prochaine année Luc jouera dans le club dont il était autrefois supporter.

Soudain un vieux souvenir lui revient en tête. Il se souvient d'une phrase qu'il s'était dite, après le premier stage du comité :

« Je voudrais tellement revenir en arrière ».

Et pour rire, il la reformule en :

« Il serait dommage de revenir en arrière »...

\*\*\*\*\*

NAO VIVAN(pseudo)

*Akhan*

Lyho se jeta sur son adversaire avec puissance.

Akhan prit exemple sur elle et chargea, les deux mains en avant, une dague aiguisée dans chacune d'elles.

Il éventra ses ennemis les uns après les autres avec rage et passion.

Sa sœur était montée sur une grande pierre pour se propulser plus loin que ce que lui permettait son physique, déjà supérieur à la moyenne.

Mais un ours, faisant deux fois sa taille une fois sur ses pattes arrières, se plaça entre elle et l'homme qu'elle s'apprêtait à abattre grâce à son arc, et une fois qu'elle fut dans les airs, la projeta à plusieurs mètres avec une force immesurable, toutes griffes dehors.

Elles s'enfoncèrent si profondément dans le corps si faible en comparaison, qu'elles ressortirent de l'autre côté, sanglantes.

Lyho retomba sur le sol poussiéreux aux côtés de nombreux cadavres, indifférenciable des autres.

Akhan fut stoppé dans tous ses mouvements, comme si une partie de lui venait de lui être arrachée.

Il se retourna et aperçut sa sœur dans le vacarme ambiant ; il hurla sans vraiment s'en rendre compte, malgré tous les guerriers autour de lui qui le dévisagèrent un court instant, avant de reprendre le combat.

Son désespoir, sa rage, sa peur, sa tristesse, tout fut mélangé dans ce son si intense en énergie destructive.

Rien n'aurait pu l'arrêter dans son brassage d'émotions brûlantes, dans cet emportement. Même pas l'énorme ours qui approchait.

Akhan ne voyait presque rien, seulement des formes floues et indistinctes, en partie à cause de ses larmes.

La grande bête rugit sur le visage du garçon, qui semblait amusé. Ythoe, car tel était son nom, brandit sa patte au-dessus de sa tête, et l'abattit violemment en direction de son frêle adversaire. Il fut surpris de gifler le vide, et de voir le petit humain derrière lui, après s'être vivement retourné. De nouveau, il souleva ses griffes acérées, et le ventre à découvert, une douleur vive et brûlante lacéra sa peau dure.

Il n'avait pas remarqué le mouvement agile d'Akhan, et n'aurait pu interpréter le sourire sombre sur ses lèvres gercées, car il était un ours et les émotions n'étaient qu'insignifiantes à ses yeux. Il eut la sensation que le métal froid ne faisait que le frôler. Mais rapidement, une tâche rouge salit son pelage couleur châtaigne. Une flaque de sang épais s'était formée à leurs pieds, s'agrandissant lentement, goutte à goutte... Le garçon se retourna et s'en alla en marchant lentement, à la fois fier et triste. L'animal s'écroula sur le côté, sans même laisser échapper un soupir, les yeux glissant dans leurs orbites. La bataille continua jusqu'à tard dans la nuit, et le dernier survivant, une loutre de la taille d'un bras, fut tuée par surprise, alors qu'elle traversait le torrent d'un clan ennemi.

Personne ne fut vainqueur.

\*\*\*

Akhan traversa la Grande Montagne, et marcha plusieurs jours, sans faire de pause. Il n'avait fait que s'arrêter brièvement dans les petits villages perchés pour ne pas manquer de vivres, avant de repartir. Il fuyait.

Jamais il n'avait parcouru tant de kilomètres en si peu de temps, malgré les longs voyages qu'il avait vécus en compagnie de sa grande sœur, durant leurs courtes existences.

Lyho. C'était à la fois sa sœur, sa meilleure amie, et ses parents. En moins d'un instant, il avait tout perdu. Il était seul.

Elle pouvait être aussi stricte que douce, toujours énergique. Elle le tirait par le haut, lui faisait voir le monde, le poussait à bout aussi, mais sans elle, il serait resté à jamais un petit garçon faible et triste. Un orphelin. Voilà ce qu'il était maintenant.

Sa sœur refusait toujours d'employer ce mot pour les désigner, même pour mendier. Elle disait souvent que chaque moment qui passe est un indice pour le futur, et que s'ils n'avaient pas de parents, c'était pour leur faire comprendre quelque chose.

Akhan avait beau se répéter ces mots en boucle, il pleurait encore, à chaque fois qu'il pensait à elle, ses longs cheveux maladroitement tressés, ses yeux vifs et sombres, sa peau douce et ses mains rugueuses. Il ne s'était pas assis depuis une éternité, de peur de ne pouvoir se relever, accablé par le chagrin. Il ne s'était intéressé à personne jusqu'à ce qu'il trébuche sur un renardeau pas plus grand que sa main, avant de s'écrouler sur le sol couvert de feuilles mortes. Faible et abattu, il fondit en larmes et se roula en boule dans la terre.

Le petit animal, intrigué par cette réaction, vint se lover dans le coup du garçon, qui le serra contre lui. Sa fourrure fut baignée des petites gouttes salées. Ses parents ne tardèrent pas à les rejoindre, et ne pouvant le laisser là, l'invitèrent dans leur abri. Il resta chez les renards trois jours et trois nuits, avant de repartir, seul. Avant de les quitter, il chassa un sanglier, le dépeça et leur offrit, en guise de remerciement.

Il reprit sa route avec un visage différent, reposé, mais toujours aussi triste. Il marcha longtemps, plusieurs jours, sans voir aucun village, aucune habitation, seulement des petits animaux ne pouvant communiquer avec d'autres que leurs espèces.

Un jour, alors qu'il s'était arrêté pour manger un lapin fraîchement chassé, il réfléchit un long moment avant de se rendre compte qu'il n'avait pas ressenti autre chose que la tristesse avant de rencontrer les renards... Maintenant, la seule sensation qui le traversait, c'était ce vide ; un immense vide en lui, un gouffre sans fond, où il avait glissé et où il ne cessait de tomber, toujours, sans pouvoir se rattraper à quelque chose ou à quelqu'un... Sa sœur lui manquait horriblement, et son apaisement s'était envolé au fil des jours. Ça en devenait douloureux.

Il s'arrêtait fréquemment pour se reposer et boire de l'eau fraîche. Chaque nuit comportait plus de cauchemars que la précédente et devenait plus courte, de minutes en minutes. Il préférait rester éveillé à pleurer dans le noir, plutôt que de laisser son esprit le torturer avec des souvenirs nauséabonds. Les pierres roulaient sous ses pieds fatigués, ses muscles le portaient difficilement, et il avait mal à la tête à cause du manque de sommeil et de la chaleur étouffante de l'été. Il tombait souvent maintenant, mais ne restait jamais assis. Un soir, il se retrouva au pied de ce qui semblait être un gros rocher, mais il faisait si sombre, et Akhan était si fatigué, qu'il s'écroula; sa tête cogna contre la surface dure et il s'évanouit.

\*\*\*

« Alors mon garçon, comment te sens-tu ? »

Il s'était réveillé en entendant une voix fredonner un air qui lui était inconnu. La voix était douce, mais grave, elle devait appartenir à quelqu'un d'important, car on avait envie de l'écouter et de lui obéir, pour qu'elle nous parle encore.

Akhan ouvrit ses paupières, si lourdes. Il était habillé et sentait bon le savon. Un homme en grande robe blanche et le crâne rasé le regardait en souriant ; il avait l'air gentil.

« Comment te sens-tu ? » répéta-t-il avec douceur.

La pièce n'avait pas de porte, et donnait sur un jardin bien entretenu. D'autres hommes en robes blanches et rasés s'affairaient ici et là. Plusieurs d'entre eux étaient assis d'une drôle de façon devant une grande statue.

« Un monastère ?... »

-Oui mon garçon, répondit l'homme, nous t'avons récupéré devant notre porte, pendant la nuit qui vient de s'écouler. Puis je te poser une question ?

-Euh...oui, bien sûr ».

Toujours dans un grand calme, il ferma les yeux et s'exprima :

« Hier, quand nous t'avons amené à l'intérieur, tu ne cessais de répéter un prénom, Lyho, tu nous suppliais de te conduire à elle, tu sanglotais, tu l'appelais, encore et encore... »

Devinant sa question, Akhan se figea et se mit à trembler. Il avait froid. Pourtant, il faisait chaud et le soleil était fort, les moines s'arrosaient régulièrement pour ne pas être dérangés par la chaleur. Akhan grelotait. L'homme se leva pour prendre une couverture dans un placard en bois peint et le couvrit en serrant bien fort. La laine eut l'effet d'une étreinte, le garçon se sentit mieux, et au lieu de se retenir, il pleura, encore une fois, dans les bras de l'homme.

Un long moment passa avant qu'il ne se calme, et sans lui poser de question supplémentaire, le moine l'accompagna dans une grande salle où il semblait y avoir une vingtaine de personnes.

Ils mangèrent après avoir fait une prière, et Akhan retourna se coucher.

Il passa plusieurs mois chez les religieux en tant que garçon. C'était paisible. Tous les matins, après-midis et soirs, les hommes priaient. Ils ne mangeaient que le matin et ne buvaient pas pendant la nuit. Il n'y avait aucune femme, car elles avaient leur propre monastère, où il n'y avait aucun homme.

Tous les mois, après leurs lunes, tous se rencontraient dans la montagne sacrée, à une journée de marche. Akhan les accompagna à chaque fois, et rencontra les femmes. Il leur parla de sa sœur.

Plus tard, le garçon se rasa la tête et porta une longue robe blanche. Il faisait chaque prière et accomplissait tous ses travaux avec acharnement. Un an s'écoula. Cinq saisons sans Lyho.

Le calme et la sagesse des moines l'avaient beaucoup apaisé, et prier plusieurs fois par jour l'aidait à penser à sa sœur sans s'effondrer, sans pleurer, même si tous les soirs, il ne pouvait s'empêcher de verser quelques larmes sur son oreiller blanc et gémir durant son sommeil.

Un jour, après la prière du matin, Akhan alla voir l'homme qui l'avait accueilli à son arrivée, le Sage Lehys, un nom Gädoh, la langue originelle des moines de la Grande Montagne :

« Sage Lehys, lui dit-il d'une voix claire et posée, je ne serai jamais assez reconnaissant pour ce que vous avez fait pour moi et pour ma sœur ; je serais tombé dans les profondeurs infinies de ma tristesse et n'en serais jamais sorti. Vous m'avez sauvé, et les Gädohs m'ont relevé. Maintenant, j'aimerais vous offrir quelque chose, à vous et au temple, avant de m'en aller. Je me sens impur face à vous et je pense que le plus grand présent que je puis vous donner, c'est cet animal, son corps et son cœur ». Il déposa aux pieds de l'homme une bourse en velours bleu de la taille d'un petit melon et se retourna pour sortir des buissons une petite biche au pelage clair, parsemé de taches blanches.

Le Sage Lehys sourit et enlaça le jeune moine :

« Mon garçon, tu es aussi pur que l'eau de la montagne sacrée, et j'accepte ton présent. Il nourrira nos ventres et notre cœur. Celui de la biche sera offert aux femmes, ainsi que ce que tu laisseras ici. Maintenant, va ».

Akhan s'inclina aussi bas qu'il put et sortit du monastère. Il marcha jusqu'à la montagne sacrée, sans manger ni boire. Il y passa une nuit et le lendemain, il fit un autel avec le peu d'affaires qu'il avait emportées. Il retira sa grande robe blanche, et, nu face au grand précipice, il dit simplement :

« Il serait dommage de revenir en arrière, tu ne crois pas ? ».

Il mit un pied devant l'autre, et chuta. Des rires d'enfant enveloppèrent les derniers souvenirs que chacun avait de lui.

\*\*\*\*\*

## CATÉGORIE « ADULTES »

Consigne : Intégrer « en septembre » dans la première phrase.

## Lauréats

Premier prix : José MARTIN

*Le mariage de Suzette*

Deuxième prix : Dominique CHAGNAUD

*L'éventail noir*

Troisième prix : Pierre POISSON

*Raymond*

## Jean-Paul BONHÈME

*La valise aux photos*

Nous étions en septembre et je reprenais le chemin de la maison. Après des années d'errance aux quatre coins du monde, à exercer mille métiers, à croiser trop de gens, à vivre des relations si incertaines, j'étais fatiguée. Je venais de passer des étés agités, espérant faire revivre les flammes du passé, me perdant dans un univers sans avenir, m'illusionnant de fièvres inutiles. Je n'avais à présent que le souhait de trouver un port d'attache et la maison de mon enfance ferait parfaitement l'affaire. C'était drôle d'y penser, mais je l'avais quittée vingt ans plus tôt, en septembre...J'étais alors pressée de voir le monde, d'échapper à une vie étriquée, dans une campagne un peu terne. Mes parents et moi avions maintenu le contact au début, puis la vie m'avait engloutie. Ils étaient morts depuis, je ne les avais jamais revus. Je n'avais plus aucune famille. Un document du notaire m'était parvenu voilà quelques temps, dans une des nombreuses postes restantes qui jalonnaient mon itinérance, m'informant que la maison me revenait, que son étude restait à ma disposition.

J'avais hésité à renouer avec les lieux de mon enfance, où je me sentais tellement étrangère à présent. Pourtant, j'avais besoin de me fixer, de rompre avec cette vie sans but, de m'éloigner de ce « moi » si encombrant et toxique, une fuite dans l'autre sens...

Finalement, septembre était le bon moment, un mois de rentrée propice à la reprise en main, aux bonnes résolutions, un retour à de meilleurs sentiments, à l'apaisement...

Et puis, la campagne alentour n'était pas si vilaine. L'arrière- saison lui allait bien, la journée était douce et lumineuse, les premières couleurs fauves apparaissaient çà et là. La maison aussi m'était apparue plus charmante que dans mon souvenir. Les pierres des murs s'étaient un peu disjointes, le toit s'était couvert de mousse et les volets branlants étaient d'un bleu bien délavé.

Je me pris à sourire. Sur moi aussi, le temps avait fait son œuvre. J'avais à présent une jambe un peu raide, des suites d'un accident de voiture, mes cheveux avaient plus ou moins pris la couleur du lichen et mes pensées étaient encore bien souvent bancales.

A l'intérieur, rien n'avait changé. Je passai assez vite sur les deux pièces du bas qui sentaient un peu le renfermé. Je grimpai vivement à l'étage, malgré ma patte folle, délaissai les deux chambres, irrésistiblement attirée par le petit escalier meunier qui menait au grenier. Je le gravis non sans peine.

Mon refuge d'autrefois était aujourd'hui celui des araignées et des souris. Mais je n'avais pas peur. Dans un fatras de cartons éventrés, de malles dépenaillées et de piles de livres et de revues poussiéreuses, mon regard fut rapidement attiré par une petite valise fleurie tout à fait incongrue. De facture beaucoup plus récente que tout le reste, il était clair qu'elle ne pouvait avoir appartenu à ma famille et qu'on l'y avait déposée plus tard. Le matin même, le notaire m'avait expliqué qu'au décès de mes parents, plus de dix ans en arrière, un employé municipal avait été chargé de sécuriser et de fermer la maison.

La valisette, presque une valise d'enfant ou de poupée, était toute légère. Je la déposai sur une vieille commode et l'ouvris fébrilement. Elle contenait une série de photos, du genre tirages instantanés. Je fus stupéfaite de découvrir qu'elles représentaient toutes la même femme, une jolie blonde épanouie, au regard clair, vêtue d'une sage robe à fleurs. Au dos de chacune des photos, les mêmes mots tracés à l'encre bleue d'une écriture nerveuse *L'Amour de ma vie*, me firent froid dans le dos. Mon cœur se mit à battre à tout rompre et je dus m'asseoir sur une chaise dépenaillée. Ni la femme, ni l'écriture ne m'étaient connues et pourtant... J'aperçus alors collée tout au fond de la mallette une enveloppe de papier kraft. Elle contenait quelques articles de journaux datant d'une dizaine d'années en arrière.

Tous relaient le même fait divers : la disparition d'une jeune mère de famille du village - la découverte de son corps dans une forêt voisine - l'arrestation d'un vagabond qui avait été innocenté peu après. Je n'en revenais pas, tout cela avait eu lieu au mois de septembre, décidément !

Mes idées galopèrent à toute allure. Je finis par me dire que la seule personne à avoir été susceptible de placer la mallette avec ces photos dans le grenier était celui qui avait, à cette époque, disposé des clés et du temps nécessaire pour repérer les lieux. L'employé municipal pouvait-il être cette personne ?

Mais alors, si c'était lui le meurtrier, s'il était toujours en vie et en activité, ne voudrait-il pas vouloir récupérer ses trophées ? Ne risquait-il pas de s'en prendre à moi ? J'allais devoir me renseigner sur lui. Mais je n'allais pas me manifester auprès de la police, surtout pas. J'étais venue ici pour avoir la paix et je ne souhaitais pas que l'on se mêle de mes affaires. J'aviserais si besoin et, au pire, je savais me défendre.

Après avoir dissimulé la valisette dans un carton sous un tas de vieux papiers, j'entrepris de redescendre sans tarder. J'avais encore à faire...

J'avais toutes mes affaires à décharger de la voiture et surtout tous ces cartons de photos à cacher, les photos des *Amours de ma vie*, toutes prises en septembre ces dernières années. C'était un mois qui m'avait toujours inspirée pour passer à l'action.

\*\*\*\*\*

**Olivier BOSCH**

***La couleur des chrysanthèmes***

J'étais sereine, en septembre, les journées étaient encore chaudes et mes massifs donneraient de belles fleurs pour la Toussaint.

« Je vous le dis - mais ne le répétez à personne ! - je sais comment changer la couleur des fleurs de chrysanthèmes. »

Les lèvres de Jérôme se redressèrent un peu et ses yeux bleus se plissèrent. Avait-il souri ? Je me levai, pris deux grandes tasses dans le buffet et partis les remplir dans la cuisine.

L'homme était arrivé dans le bourg quelques jours auparavant. Je l'avais repéré au marché, un dimanche. Il passait d'un étal à l'autre, présentant une photographie et notant parfois quelques mots dans un carnet à spirales. Je le suivis des yeux, attablée contre la façade du Bar du Marin. Tandis que Yann m'apportait mon verre de vin blanc dominical, je lui désignais du menton l'inconnu. Il marmonna qu'il s'agissait d'un détective, embauché par la famille de la Randonneuse aveugle. J'absorbai un peu de vin et le fis tourner lentement dans ma bouche, pour en décomposer toute la palette aromatique. De prime abord, la puissance minérale saturait les papilles. Il fallait le cajoler avec la langue, le laisser se réchauffer contre ses joues pour que, brusquement, jaillisse la complexité du Chardonnay. Je déglutis lentement. Les notes florales de tilleul et d'orange emplirent mes narines, me laissant béate de plaisir.

« Sacré nom de Dieu qu'il est bon, Yann !

-Il peut, à 200€ la bouteille ! ».

Yann ramenait tout à l'argent. Probablement un reste de son éducation paysanne.

La seconde gorgée déclencha un nouveau feu d'artifice de saveurs amples dans ma bouche conquise par ce noble millésime d'exception. Je me laissai bercer par une torpeur bienheureuse jusqu'à ce qu'une ombre perfide vienne masquer le soleil qui réchauffait mon visage. J'ouvris les yeux à contre cœur.

« Bonjour, madame. Je vous prie de m'excuser. Je m'appelle Jérôme et j'enquête sur le décès de Lucie Faure, la jeune femme qui est tombée de la falaise. L'auriez-vous rencontrée ? »

Sur la photographie qu'il me tendait, Lucie me fixait de ses yeux aux reflets mordorés.

« J'ai eu l'occasion de lui parler quand elle s'est arrêtée chez moi.

- Pourriez-vous m'en dire un peu plus ? »

La curiosité de l'homme envahissait tous ses traits, une lueur d'espoir brillant dans ses iris azurés. Je décidai de le laisser mijoter.

« Pas maintenant, désolée, j'ai des obligations. Mais passez donc me voir un de ces jours. Vous trouverez la bergerie en suivant le chemin des douaniers. Celui qui longe la falaise. »

Le fait divers dont parlait Jérôme avait eu lieu en juin dernier. Une jeune randonneuse, s'écartant du sentier, s'était fracassée sur les rochers vingt mètres plus bas. Comme elle était venue seule, on n'avait retrouvé son corps que deux jours plus tard. Les crabes lui avaient mangé les deux yeux. La presse l'avait aussitôt surnommée la Randonneuse aveugle, victime de l'imprudence qui pousse les touristes à s'aventurer hors des sentiers balisés.

Les jours suivants, je les passais à jardiner, tandis que les premiers bourgeons de chrysanthèmes pointaient. J'en bichonnais plusieurs massifs, répartis autour de l'ancienne bergerie située à l'écart du bourg et que j'avais retapée avec Yann. Je chérissais surtout le dernier bosquet, planté fin juin et dont j'attendais la floraison avec impatience pour en découvrir la couleur, que j'espérais dorée.

Le soir, après avoir fermé le bar, Yann me tenait informée de l'avancée de l'enquête. C'était une bonne idée que d'avoir acheté ce commerce. Tout ce qu'il fallait savoir y était abordé, à un moment ou à un autre, ce qui arrangeait bien nos petites affaires. Avec le nouveau système européen d'information douanière, l'efficacité des contrôles dans les ports de la mer du nord avait redirigé le trafic de cocaïne vers les côtes bretonnes, bien moins surveillées. Depuis, la fortune nous souriait.

Cette foutue randonneuse aurait mieux fait de ne pas mettre son nez dans ma bergerie. Je lui ai servi, mon thé « spécial fouineurs », à la racine d'aconit. Elle a convulsé deux bonnes heures avant de lâcher prise. Il faut croire qu'elle tenait à la vie. Yann s'est chargé de jeter le corps depuis la falaise, après que j'ai prélevé ses yeux pour engraisser le terreau de mes chrysanthèmes.

Jérôme but une longue gorgée du breuvage que j'avais ramené de la cuisine.

« Il a bon goût votre thé, madame.

- C'est le miel de bruyère qui le parfume si bien ».

Tandis que son regard se troublait et que les premiers spasmes contractaient son corps, je me réjouissais du beau bleu que ses yeux donneraient à mon prochain massif floral. Je ne sais pourquoi, ses dernières paroles furent de me demander comment je pouvais changer la couleur des fleurs de chrysanthèmes.

Je le regardai mourir sans lui répondre.

Un bon jardinier ne dévoile jamais ses secrets.

\*\*\*\*\*

**Alain BOURGASSER**

*Nom d'un chien !*

Quel contentement tranquille de me retrouver en Septembre, impatientement attendu en arrachant chaque jour la feuille du calendrier bourré d'histoires aussi stupides les unes que les autres ! Et quelle satisfaction, alors que l'été, sevré d'huile solaire, a déjà ramené de la plage parasols fanés et tongs orphelines, de remonter lentement l'avenue de l'Océan. Bien sûr, elle est toujours aussi lugubre qu'un décor de western attendant les pilleurs de banque mais, enfin libérée de la bousculade des familles braillardes, je peux désormais y compter paisiblement le nombre de pas me ramenant au logis... rue de Suisse !!! La Suisse, quel manque d'imagination ont les décideurs pour donner des noms à des lieux que je ne verrai jamais de ma vie ! Ni moi ni mes voisins d'ailleurs si j'en crois les rares échanges que nous avons après le passage du facteur. Déjà que d'aller par politesse aux obsèques d'un pas trop vieux habitant trois rues plus loin, c'est toute une aventure, alors la Suisse, hein ! Vaut mieux mobiliser son énergie à des choses essentielles comme revenir de la plage à pas comptés, sans se tromper, sinon on pense aussitôt qu'on est en train de perdre la boule. Alors moi, je compte, tous les jours.

8795 pas, voilà ce qu'il faut de la plage à chez moi ! 8795 pas ! Parfois 8814, si j'évite les détritiques chassés par le vent frondeur dans les rues désertées. Compter ! Depuis dix ans d'automnes, je n'ai pas trouvé d'autre occupation plus importante et quitte à vieillir, autant le faire avec précision.

Maintenant, je dois vous dire aussi qu'à 3670 pas, je m'arrête obligatoirement chez Milou, le bouquiniste. Enfin, s'il n'est pas encore en train de vider la maison d'une défunte. Ou attablé, unique consommateur, à la terrasse des « Vagues » (4540 pas), d'où il me salue en soulevant sa perruque bouclée.

J'aime bien m'arrêter chez Milou. Ça respire le vieux papier plein de secrets et le silence filant lentement, le temps juste troublé par le survol des pages. Aujourd'hui, jour de chance. Le bruit familier de mon pas ne lui fait pas lever la tête, occupé qu'il est à vider un carton d'un stock de magazines, illustrés, vieux journaux sur lesquels, distraitement, je jette un œil. Et là, flash, éclair ! Au milieu de la pile, je le reconnais tout de suite. Celui que je cherche depuis tant d'années, partout. Il est là ! Je m'en approche lentement, commence à l'extraire de sa gangue poussiéreuse, réfléchis très vite à un prix. Quand Milou, relevant la tête, arrêtant mon geste, s'exclame : « Merde, suis à la bourre, j'ai un rencard avec des héritiers pressés. » Et là-dessus, il remet la pile d'équerre, me pousse vers la sortie sur un : « Reviens demain, je file ! ». Et je me retrouve sur le trottoir, tel un pingouin abandonné par ses pairs. Pour rentrer, j'en oublie de compter mes pas, la découverte dans la pile ayant cassé le calculateur.

Mais, dès le lendemain matin, et de bonne heure encore, j'arrive. En 5125 pas. Pile comme prévu. Victoire ! La porte est ouverte. Milou dans sa boutique. Hélas, il n'est pas seul. Il discute avec un homme accompagné de son chien. Enfin, il baragouine plutôt dans un sabir mélangé de français et d'anglais. Heureusement, cela ne dure pas très longtemps. Tenant d'une main un papier roulé et de l'autre tirant l'animal, l'homme passe devant moi. Un sourire satisfait aux lèvres. Et pendant quelques instants, je tourne, je vire, je scrute. En vain. Avant que Milou ne m'interpelle :

« Tu cherches quelque chose, vieux ? »

-Oui, Milou. Je ne vois pas le carton que tu triais hier avant de te sauver.

-Ah, le tas de magazines et d'illustrés ? Attends, c'est près de mon bureau. Il y avait dedans un truc qui intéressait l'Amerlock qui vient de sortir pour emmener son chien à la plage.

-Un truc ?

-Ouais, un vieil illustré de 50. L'Amerlock l'a acheté en disant que la présence du Snoopy baguenaudant tranquille comme Baptiste entre les pages, ben, ça soignait son clébard de la mélancolie. Ils ont de ces idées, ces Américains ! Soigner un clebs à l'illustré ! En attendant, 150€ il m'a filé et sans couiner ! Eh, vieux, ça va, tu es tout pâle d'un coup ? Où tu vas ? ».

3670 pas ! 150€ pour le premier numéro de Peanuts du 4 Octobre 1950 !

1852 pas ! 150€ pour un introuvable ! Je les aperçois de loin sur la plage l'Américain et son chien.

700 pas ! « Eh ! Eh ! Monsieur ! Attendez, j'ai quelque chose à vous demander.

15 pas. Je suis sur le sable. L'Américain me regarde, interrogatif. « What ? ». À bout de souffle, j'arrive juste à articuler : « Peanuts, Monsieur, Snoopy, je veux vous le racheter, heu, please, I want to buy the book. » Je sors 3 billets de 100 que j'ai dans la poche, par nécessité, parce que la banque, dès que l'été a ramené de la plage ses parasols fanés et ses tongs orphelines, elle en a profité pour décamper avec ses vendeurs de billets.

« The book ? Snoopy ? Peanuts ? Ah, sorry, je suis désolé », qu'il dit l'Américain.

Et là-dessus il appelle son chien : « Bobby ! Come here ! Quick ! »

Nous ne sommes ni le 11 Septembre, ni le 13 Novembre ou le 14 Juillet gravés dans ma mémoire.

Mais bien le 28 Septembre à 9h37. Je suis sur le sable, avenue de l'Océan.

Devant moi, un chien, bavant, mastique à pleines dents Snoopy, son thérapeute, croqué dans le premier numéro de Peanuts du 4 Octobre 1950. Mon introuvable !

3670 pas ! C'est devant chez Milou, qui a de nouveau baissé le rideau pour « urgence impérative » ! que je me souviens de ce nombre. Ceux d'avant, je les ai oubliés. Et, malgré tous mes efforts, je n'arrive pas à retrouver le nombre de pas pour rentrer chez moi. Il paraît que, plus que la solitude, les chocs émotionnels, voire l'envie de meurtre, font parfois perdre la raison. C'est peut-être pour cela que, pris par la peur d'avoir perdu la boule, arrivé rue de Suisse, clefs de maison introuvables, je hurle : « Snoopy ! Come here ! Come Snoopy ! ».

Mais... après le formidable coup de pied que je lui ai mis dans la gueule, cela m'étonnerait qu'il bouge encore !

Quant au con de voisin qui m'observe en ramassant les premières feuilles mortes devant son portail et me demande si tout va bien, ferait mieux de rentrer vite fait. Ou je vais lui montrer qu'à 85 ans passés, et tant de pas faits, l'épaisseur de ma patience est bien plus mince que celle d'un illustré.

Ah ! que la journée va être longue ! Comme toutes les autres d'ailleurs. Surtout sans ce « bonheur qui supprime la vieillesse », comme je l'ai lu dans un vieux bouquin dont Milou voulait se débarrasser !

Eh ben moi, à ce corniaud d'écrivain, je vais lui répondre que, ce bonheur, je courais après depuis au moins 10 ans. Et qu'à cause de ce sale clébard, ma vieillesse, elle est pas prête de s'esbigner de sitôt !

Du coup, s'enfiler, tous les jours, 17590 pas voire 17628 pour éviter les détritrus, je me demande si cela en vaut vraiment la peine !

Nom d'un chien !

\*\*\*\*\*

**Marc BRETON**

*On ne nous a pas tout dit*

Le départ de la mission aurait dû avoir lieu en septembre 1969. Mais la peur d'être devancé par les Russes et une fenêtre de tir favorable fit que c'est le 20 juillet que, pour la première fois dans l'histoire de l'Humanité, une fusée Saturne V allait amener des hommes sur la lune. Aujourd'hui, on trouve partout des écrits fumeux qui viennent nous affirmer que tout cela n'était qu'une machination, une supercherie. Les partisans de l'imposture apportent des preuves irréfutables au fait que le gigantesque canular lunaire a été filmé dans un studio secret, à Hollywood. D'après eux, on n'a jamais marché sur la Lune, mais alors jamais ! Laissons les pérorer, mais vous pensez bien que je ne suis pas un adepte de la grande mystification. Pourtant, je vais revenir sur cette mission et sur quelques détails passés sous silence ; on ne nous a pas tout dit.

Au moment d'entamer la phase finale de la descente, Neil Armstrong et Buzz Aldrin regardaient avec inquiétude par les hublots triangulaires d'Eagle. Ils ne reconnaissaient pas le site d'alunissage qu'ils avaient tant de fois étudié au cours des simulations. Armstrong n'aimait pas du tout ce qu'il voyait maintenant : un sol trop incliné, un cratère trop accidenté,

des rochers, des rochers partout et souvent très gros. La mer de la tranquillité manquait de zones paisibles. Quand le voyant de carburant faible se mit à clignoter, les deux hommes se regardèrent. Leurs yeux disaient : « Il serait dommage de revenir en arrière ; on ne va quand même pas faire demi-tour ». Il fallait jouer le tout pour le tout, Armstrong passa le contrôle d'altitude en mode manuel. Il se posa en catastrophe mais il sut déclarer avec calme.

" Houston. Ici la base de la Tranquillité. L'Aigle s'est posé ".

Les deux hommes, soulagés après cette période de forte tension, se sourient. Dans six heures, c'est l'événement.

« Tout est parfait ? demanda le commandant de la mission.

– Presque, il n'y a que ce bouton-poussoir de mise à feu des moteurs qui me paraît défectueux. Regarde, il bat la breloque, on a dû le cogner.

– Bon, mais il tient encore, on lui demande juste d'être opérationnel jusqu'au moment où on appuiera dessus ».

Le programme prévoyait un temps de repos mais l'excitation est à son comble. Ils ne risquent pas de faire une petite sieste. Autant se préparer tout de suite : enfiler le scaphandre blanc, les bottes, les gants.

Armstrong trouve qu'il a plus de mal qu'à l'entraînement pour plier les genoux. Quand Aldrin ajuste le casque de son compagnon, il ne peut s'empêcher de lui lancer.

« Tu aurais quand même pu te raser pour une si grande occasion ! ».

Armstrong sourit, il a mal dormi, mais il est prêt. Comme pour se rassurer, il propose une dernière révision :

« Je descends lentement. Je pose les deux pieds sur le barreau et je descends toujours le pied gauche en premier. Je marque le plus fort possible l'empreinte de mon pied dans la poussière. Avant de poser l'autre pied, le pied droit, je dis la phrase que l'on a choisie avec le président Nixon : *Un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité.* »

Aldrin est inquiet, le module penche du mauvais côté.

« On a encore dix minutes avant le direct, tu devrais aller voir comment se présente l'échelle.

– Tu as raison. Je vais voir cela de près ».

Armstrong attrapa l'échelle et la secoua du plus fort qu'il put. Le module trembla légèrement, mais rien d'inquiétant.

« Tout cela me paraît bien, j'amorce la descente ».

Il descendit trois échelons et s'immobilisa très inquiet. L'aigle penche vraiment beaucoup, l'échelle est trop courte, il va falloir faire un vrai bond avant le petit pas. À ce moment-là, il entendit dans son casque une série de jurons.

« Aldrin, qu'est-ce qui se passe ?

– En me retournant, je viens d'achever le fameux bouton poussoir qui active les moteurs de remontée. C'est de ma faute. On est mal, très mal. Tout à l'heure, je ne voulais pas repartir en arrière et maintenant, c'est ce que je désire le plus au monde. Une nouvelle série de jurons emplit le casque d'Armstrong. Il stoppa sa descente.

« Ce n'est pas de ta faute, je l'avais dit que ce bouton était mal placé, trop proéminent ! Tu penses qu'on va pouvoir appuyer quand même. Je n'ai pas envie de m'éterniser ici.

– Il n'y a plus de bouton ; on ne risque pas d'appuyer... On n'a pas d'outils suffisamment fins pour atteindre le contacteur... Il faudrait une pointe, mais on n'en a pas.

– Moi, je crois que j'ai un stylo dans ma poche de combinaison. Celui qui traînait sur la table à Houston. On est sauvé, je reprends la descente. Il n'y a plus que quatre barreaux.

– T'es sûr, t'es bien sûr que tu as ce stylo ?

– Mais oui, dans ma poche de combinaison, là ».

Armstrong, joignant le geste à la parole, voulut tâter sa poitrine, sa main droite lâcha l'échelle pour avoir un peu plus d'aisance et il s'inclina légèrement vers la gauche. Le module trembla, le pied glissa et l'astronaute chuta lourdement. Buzz ayant ressenti un tremblement regarda par le hublot, il aperçut son collègue étendu au sol. Neil gisait sur les fesses, agitant ses deux jambes et ses deux bras. On aurait dit une énorme tortue sur le dos essayant en vain de se retourner. Une gerbe de poussière lunaire l'enchâssait, elle montait toute droite vers le ciel.

« Vérifie d'abord si les joints ont tenu bon. Vérifie les connecteurs ombilicaux et remonte au plus vite ».

Neil s'arrêta brutalement de gesticuler, regardant à droite, cherchant sur sa gauche.

« Tu as un problème ? s'inquiète son compagnon.

– Non, non tout va bien, mais chut, ne me parle plus ».

Aldrin ne parla plus, sans bien comprendre pourquoi. Il ne trouvait pas que tout allait vraiment bien, les problèmes s'additionnaient. Comme il était un fervent croyant, il sentit que l'aide de Dieu ne serait pas de trop. Il décida que c'était

le bon moment pour prier et pour communier. Il sortit une hostie d'une petite boîte et fermant les yeux, il la dégusta. Il ne se vantera que plus tard de cette première communion lunaire.

Armstrong rompit le silence. Il paraissait troublé.

« Bon, on va dire que c'était une ultime répétition. On n'a pas suivi le bon scénario, alors on va faire une seconde prise de vue. L'escalier, comme on dit au music-hall, je pense que je ne l'ai pas très bien descendu ».

Neil réussit à se mettre à genoux. L'effort fut important. Comme la combinaison ne semblait pas trop avoir souffert, il n'y avait pas urgence et il resta à reprendre son souffle. Il se serait bien frictionné le postérieur d'une main ferme, mais avec son scaphandre multicouche, il ne pouvait en attendre aucun soulagement. Tout cela n'avait pas porté atteinte à sa dignité. Il se mit à plaisanter, ce qui lui arrivait fort rarement.

« Je t'avais prévenu que se serait un grand bond, je me demande s'il n'y a pas eu un salto arrière ».

Après quelques nouvelles secondes de silence et avoir repoussé du pied quelques rochers, il reprit.

« Je déclare solennellement, qu'en ce jour et à cette heure, un homme a posé sa lune sur la lune.

–Tu cherches quoi ? Tu as perdu quelque chose ? Tu crois qu'on fait une photo pour immortaliser ta performance. On voit bien l'empreinte de tes fesses et à côté celle de ta main droite ».

Neil appréciait le burlesque de la situation. Finalement rien de grave, il suffisait de recommencer. Et sans répondre aux interrogations de son compagnon, il reprit :

– Maintenant le temps presse, établit la liaison audio avec Houston, parle du bouton pour expliquer que l'on a reporté la descente de quelques minutes.

Il vérifia à nouveau sa combinaison, elle semblait avoir bien résisté. Il se rendit compte que le sac collecteur de matière fécale n'était plus en place. L'avenir n'allait pas être très agréable. Il garda cela pour lui.

Neil rejoignit le module et reprit sa place. Il frotta machinalement sa cuisse et déclara.

« T'as vu dans quel état je suis. On ne va pas comprendre pourquoi mon scaphandre n'est pas d'un blanc éclatant. Cette poussière de lune, c'est collant comme du talc, je n'ai pas pu en éliminer plus.

–On va baisser l'éclairage, les photos seront moins bonnes mais tant pis. Et quand tu fais tes premiers pas, tu restes un maximum dans l'ombre du module.

–On peut toujours faire ça mais je n'y crois pas trop. Voyons plutôt ce bouton cassé ».

Aldrin lui tendit le poussoir désolidarisé du tableau de bord. Neil se mit à fouiller dans sa combinaison et en ressortit triomphalement un stylo bille qu'il passa sous le nez de son compagnon.

« Tu as bien vu. Avec ça on va pouvoir redécoller. Quand tu penses que notre survie tient en ce stylo qui écrit fort mal. Cela étant réglé, un autre problème ? ».

Aldrin invita son commandant à regarder le sol lunaire au pied de l'échelle.

« Ton scaphandre gris ne se remarquera peut-être pas trop mais l'empreinte de ta main et celle de ton postérieur, qui, soit dit sans te vexer, a une belle taille, tout le monde va les remarquer. Une main d'homme où l'on n'a pas encore mis le pied, cela va faire jaser.

– Ça, j'y ai pensé en remontant. Je crois qu'il nous reste encore vingt secondes de carburant, alors on va remettre les moteurs en marche deux ou trois secondes avec une poussée très faible et vue la poussière qu'il y a en bas tout devrait s'effacer. Quelques minutes plus tard, Aldrin établissait le contact vidéo et la mission reprenait...

Je reconnais que cette anecdote sur la mission Apollo XI n'est pas des plus connues, mais je la tiens de source sûre. Par contre, ce que l'on sait encore moins, c'est que pendant qu'il était les quatre fers en l'air, pendant qu'il se remettait laborieusement sur ses jambes, Armstrong a eu l'impression d'entendre des rires : des rires aigus, sarcastiques, mêlés à des glapissements rauques qui semblaient provenir de derrière des petits rochers. Il s'est toujours demandé si c'était vrai ou si c'était dans sa tête. Il n'a pas voulu en parler à son compagnon. Mais maintenant que vous savez cela, regardez bien les archives de la NASA et vous vous rendrez compte qu'Armstrong admire rarement le ciel étoilé, il regarde toujours vers le bas, il repousse les petits rochers du bout du pied. Il cherche.

\*\*\*\*\*

**Laurent BRUGUEROLLE**  
*Une simple question de temps*

« Il n'en est pas question, on ne fera rien avant le 1<sup>er</sup> vendémiaire... enfin, en septembre quoi ! ».

Le ton était ferme, la remarque sans appel.

Au sein de la petite assemblée, personne ne sembla s'en offusquer. Claude était familier de ces envolées révolutionnaires quand il fallait convaincre un auditoire. L'historien, connu pour son verbe haut, avait des références historiques qui forçaient le respect, surtout chez les plus jeunes.

Héritage de ses lointaines années d'enseignement, la référence au calendrier de 1793 revenait régulièrement dans les joutes verbales qu'il aimait provoquer. Elle laissait entendre qu'il était capable de tout, y compris de faire tomber des têtes s'il le fallait. Son physique imposant rendait la menace crédible. Le contraste était saisissant entre le crâne glabre qu'il prenait soin de raser assidûment et une barbe en bataille, toujours noire malgré le poids des ans. Cette pilosité inversée arrondissait difficilement les angles d'un visage taillé à la serpe, aussi carré que ses épaules étaient larges. Si un sang cévenol n'avait pas coulé dans ses veines depuis plusieurs générations, il aurait pu se prévaloir sans difficulté d'une ascendance viking.

C'était pourtant insuffisant. L'argument de poids, loin de sceller la discussion, retombait souvent comme un soufflé. Plutôt que de convaincre, il déconcertait son public à force de brumaire, frimaire et autre pluviôse ! Qui se rappelait encore que le 1<sup>er</sup> vendémiaire an I, 22 septembre 1792 du plus connu calendrier grégorien, marquait l'abolition de la monarchie ? « Terreur », « tête roulant sur le billot », aucun de ses contradicteurs ne pouvait imaginer les images que Claude avait à l'esprit. Immanquablement, leur incrédulité le conduisait à devoir s'expliquer. L'ultime argument, étendard sanglant annonçant qu'un sang impur abreuverait bientôt les sillons, perdait toute sa force. Les habitués n'y faisaient plus attention, mais face à des inconnus qui en venaient à douter de ses facultés mentales, Claude perdait, lui, toute crédibilité.

Personne ne lui tint donc rigueur de cette manière d'exprimer sa désapprobation.

« En septembre, oui », crut-il pourtant bon de préciser à nouveau face à l'absence de réaction.

Les trois silhouettes, le nez penché sur leur verre, connaissaient l'importance symbolique de la date qui marquerait le premier anniversaire de la mort de Philippe. Tout juste avaient-ils consentis, du bout des lèvres, à évoquer le mois de mai. En proposant d'agir avant l'été, ils savaient manquer de temps. Trop honteux pour renoncer, ils précipitaient les choses pour se convaincre que tout était finalement impossible.

La démarche était compréhensible. Le plan avait été échafaudé à la hâte, sans stratégie ni méthode. Un projet aux contours flous, à mille lieues des capacités d'analyse que tous mobilisaient pourtant au quotidien. L'urgence et l'émotion avait pris le dessus, accouchant d'un coup de poker. Ils se trouvaient dans la situation du joueur qui, pariant sur sa chance et le destin, s'apprête à annoncer : « tapis ». Le courage en moins.

Habituellement bravache, excessif en tout, Claude avait pris la mesure du risque. Lui aussi doutait, conscient que les chances de réussite étaient infimes. Mais la posture lui paraissait indigne du lien indéfectible que tous les cinq avaient tissé ; et la capitulation interdite.

Il refusait de céder à la morosité ambiante, qui s'insinuait dans les moindres interstices. À l'image du récent changement de temps, affectant les meilleures volontés. Si les journées raccourcissaient de façon régulière et prévisible, laissant la nuit gagner les cœurs, les températures avaient chuté brusquement. Les premiers flocons n'avaient pas tardé à saupoudrer la région. Mais l'écrin blanc tant espéré n'était encore qu'un manteau boueux qui étouffait chaque bruit et enveloppait les âmes dans un silence oppressant. Les corps, désormais, étaient livrés à eux-mêmes. Indéniablement, on venait d'entrer dans l'hiver. Il restait donc un peu moins d'un an pour agir.

La tablee, d'ordinaire joyeuse et exubérante, était ce soir plongée dans un mutisme pesant que rien ni personne ne semblait pouvoir rompre. Lentement, Claude dévisagea l'un après l'autre ses collègues de travail qui avaient fini par devenir des amis. Comment leur en vouloir ?

Pour Pavel, le plus rationnel, l'alternative qui s'offrait devait être une déchirure. Le physicien, sûr de lui et du bien-fondé des recherches confiées au petit groupe, était un cartésien connu pour ses rituels désuets et une maniaquerie poussée à l'extrême. Claude se prit à sourire au souvenir du Slovaque taillant patiemment la dizaine de crayons qu'il alignait ensuite avec minutie sur son bureau de manière qu'aucun ne dépasse. Il serait le plus difficile à convaincre.

La tâche serait moins ardue avec Ray et Thomas. Le Canadien, spécialiste de physique quantique, arborait en toutes circonstances une attitude typiquement nord-américaine, curieux mélange de sérieux, d'efficacité et de décontraction. Son adaptation rapide permettait de penser qu'il se rangerait sans trop de difficultés à la décision collective.

Le dernier était Directeur de recherche au sein du Département de biologie appliquée de l'Université de Sophia-Antipolis. Un universitaire discret et réservé que Claude avait eu toutes les peines du monde à accepter. Ils étaient l'eau et le feu, un calme apaisant face à un volcanique éruptif. Il considérait ce tempérament comme de la nonchalance. Lorsque les situations devenaient trop compliquées, le trentenaire avait l'habitude d'ôter ses lunettes avant de proclamer :

« Quand c'est flou le monde est plus doux.

- Non, quand c'est flou c'est qu'il y a un loup, c'est tout. Je t'en donnerai moi des grandes phrases », maugréait Claude, en bon cévenol que cette manie hérissait.

Cette attitude était une autre manière d'affronter la vie. Elle n'en était pas moins efficace à en juger par la place qu'il s'était faite et la considération dont il bénéficiait de la part des plus hautes autorités de la *Fédération*. Claude avait fini par s'en accommoder, constatant la complémentarité indéniable apportée par le biologiste.

Depuis plusieurs générations, les *Certifians* cherchaient l'association adéquate de compétences qui permettrait de réparer l'écart qui les avait éloigné du *Grand Achèvement*. La combinaison des sciences dures et humaines était évidente. Mais il avait fallu de nombreuses années et autant de tâtonnements, avant de parvenir à cette alchimie miraculeuse. La complémentarité de caractères et de volontés avait enfin permis d'entrevoir une solution.

Tout au moins jusqu'à la disparition de Philippe. Le romancier. Esprit rebelle et génie de la bande. Seul capable de conceptualiser la modulation spatio-temporelle, ce graal inaccessible après lequel tous couraient, engoncés dans leurs certitudes et le carcan des lois de la physique ou de la biologie. Il n'y avait pas vraiment de hasard. Rien n'avait jamais retenu ou effrayé Philippe, dont le cerveau en ébullition permanente avait permis de s'affranchir des règles, d'imaginer un scénario improbable. Cette étincelle qui leur avait tous manqué et qui avait mis le feu aux poudres.

En bon historien, Claude ne pouvait s'empêcher d'observer la situation à la lumière des éléments qu'il connaissait. Ou qu'on avait bien voulu transmettre. À bout de souffle, les systèmes démocratiques étaient tombés les uns après les autres à la fin du XXIème siècle. La France n'avait pas échappé à ce jeu de dominos. Mais contrairement aux pronostics les plus pessimistes l'avènement redouté d'une dictature n'avait pas eu lieu. Un sursaut de solidarité étonnant avait rassemblé dans un ensemble hétéroclite des groupements mus par un intérêt commun, redéfini pour l'occasion. Le projet avait été baptisé *Grand Achèvement* et ses premiers défenseurs avaient réorganisé les institutions pour faire converger le pays vers ce but partagé. Soucieux de ne pas retomber dans les travers d'une démocratie jamais atteinte, ils avaient pris soin d'organiser un système qui assurait sa survie en désignant des gouvernants dédiés à sa cause. Au sein de cercles de décisions, les pairs se certifiaient en fonction des compétences qu'ils étaient capables de mettre en œuvre pour le *Grand Achèvement*. Fonctionnant par strates successives, les *Certifians du 1<sup>er</sup> cercle* jusqu'au *Certifiant Ultime*, constituaient un système qui avait été qualifié de *Cooptocratie*.

Il avait été vertueux pendant de nombreuses années et accepté comme tel parce qu'il offrait à chacun la possibilité de contribuer et d'agir concrètement au sein de la *Fédération*, le dernier cercle de décision. Les voix discordantes s'étaient tues, faute de trouver un écho suffisant à leurs alternatives peu crédibles. Les enjeux de pouvoir, longtemps contenus, avaient inmanquablement finis par refaire surface. Mais la *Fédération* était devenue suffisamment puissante pour résister. Une fois encore, les opposants qui se présentaient comme les défenseurs du projet originel avaient dû s'effacer.

En réaction, la *Fédération* avait mis sur pied des équipes de recherche pluridisciplinaires chargées de travailler sur la réparation génétique. Le principe de non-violence poussait à trouver d'autres biais pour garantir la soumission au *Grand Achèvement* et les divergences d'opinion qui se faisaient jour inmanquablement. Personne ne savait combien d'équipes travaillaient sur le projet *Grande Réparation*. Cette culture du secret les rendait indéniablement plus performantes.

Il existait, bien sûr, des zones d'ombre, l'orientation des travaux était imprécise, mais on les caressait dans le sens du poil. Le *Certifiant Ultime* lui-même s'enquerrait parfois de leurs avancées. Surtout, ils disposaient d'une liberté d'action et des moyens qui ne leur auraient jamais été offerts au cours de toute une vie professionnelle.

L'enthousiasme avait été le moteur de leur équipe. L'énergie qu'ils avaient déployée pour concrétiser les hypothèses de Philippe avait porté ses fruits. Tous avaient ressenti la fierté d'appartenir à la génération qui permettrait l'avènement du *Grand Achèvement*. L'écrivain avait été précieux. Prenant le contrepied de toutes les tentatives conduites jusqu'alors, il avait suggéré de remonter dans le temps. L'idée, vieille comme le monde, était irréalisable. Pavel, le premier, lui avait ri au nez.

« Toi et tes élucubrations ! C'est quand même insensé. Tu as été choisi pour formuler les hypothèses dont nous évaluerons la faisabilité et tu viens nous rebattre les oreilles avec ta machine à remonter le temps. Sois sérieux, pour une fois.

- Qui te parle de machine. Je te parle d'agir sur la prise de décision. Change ce moment pour imposer une alternative viable et tu changeras le cours de l'histoire sans l'altérer. Le processus et la décision restent les mêmes mais une autre option est prise. Tu ne changes pas de route, tu prends un chemin de traverse ».

Pavel s'était tu. L'idée avait fait son chemin. Une simple théorie qui était devenue l'objet de leur recherche appliquée. Les trois scientifiques avaient fini par concevoir la possibilité d'influencer a posteriori une prise de décision individuelle. Claude était chargé de définir le moment qui serait précisément choisi pour en minimiser l'impact sur le cours de l'histoire.

Ils touchaient au but lorsque Philippe était mort. En l'absence de corps, Claude préférait dire qu'il était parti, laissant libre cours à toutes les interprétations autant qu'au mince espoir de le retrouver. Avant sa disparition, il avait pourtant eu le temps de se confier à Claude. Son oisiveté – il avait rempli sa part de contrat –, et sa curiosité malade, l'avaient conduit à fourrer le nez dans des informations qu'il n'aurait jamais dû obtenir. D'abord incrédule, Claude avait compris que le sérieux inhabituel de son ami laissait peu de place au doute. Aujourd'hui les questions se bouscuaient, même s'il s'avérait que tout ça n'était bel et bien qu'une vaste fumisterie.

D'après Philippe, les opposants s'étaient en fait rassemblés au cœur des Cévennes, une région devenue inhospitalière faute d'habitants, mais qui leur offrait la promesse d'un nouveau départ. Les tenants du projet originel firent des émules et les vallées encaissées ne tardèrent pas à se repeupler.

D'un côté comme de l'autre la violence était exclue. L'existence de cette opposition était pourtant une épine dans le pied de la *Fédération*. Par sa simple existence, elle divisait un pays sensé avancer ensemble. En 2436, le *Certifiant Ultime*, Léman Croman, prit la décision de mettre fin à la rébellion et le *Cercle Ultime* lui reconnut le droit d'anéantir les communautés dont l'importance grandissante devenait une menace réelle. Le choix, douloureux mais décisif, de recourir à l'arme nucléaire fut pris peu avant l'hiver. La configuration des lieux et la maîtrise de l'atome acquise depuis des décennies garantissaient qu'il n'y aurait que peu de dommages collatéraux.

L'opération fut menée avec détermination et efficacité. Le *Grand Achèvement* était à ce prix. Il ne s'agissait pas de détruire mais de dissuader. Les frappes furent ciblées et achevèrent l'opposition, comme espéré. Les rares survivants, soumis mais pas vaincus, firent le dos rond pendant plusieurs années. Les radiations eurent pourtant un effet inattendu, en prolongeant l'espérance de vie de ceux qu'elles ne tuaient pas. Chaque nouvelle génération vivait ainsi un peu plus longtemps. Les descendants des premiers opposants, qui pouvaient vivre plus de 150 ans, devinrent de fait les seuls témoins du véritable *Grand Achèvement* au fur et à mesure que les *Certifiants Ultimes* se succédaient.

C'est ainsi qu'était né le projet de *Grande Réparation*. La *Fédération* avait engagé une course contre la montre, mettant sur pied des équipes pluridisciplinaires chargées de résoudre la problématique de mutation génétique qui menaçait sa légitimité.

Quelques jours après leur échange, Philippe avait disparu sans que Claude sache si ce départ avait été volontaire ou organisé. Il n'avait pu se résoudre à porter seul le poids de cette révélation.

L'historien releva les yeux. L'établissement était fréquenté ce soir par quelques rares habitués, mais il avait tout de même pris la précaution de réunir le groupe au fond de la salle. Leur table était dans un angle mort qui laisserait un temps d'avance en cas de visite inopportune. Il avait beau avoir pris toutes ses précautions, il ne fallait pas écarter le risque qu'un mouchard ait informé les *Phalanges de la Vérité*. La prudence devait être proportionnelle au contrôle sévère qu'exerçait à présent le pouvoir sur la *Cité Pôle*.

Une douleur sourde lui tordait les boyaux depuis sa dernière rencontre avec Philippe. La peur lui laissait peu de répit. Il eut à peine le temps de réaliser que son pressentiment devenait réalité. La porte d'entrée s'ouvrit avec fracas, laissant la place à deux unités qui pénétrèrent dans le bar en hurlant. Claude rejeta sa chaise en arrière pour se précipiter vers la fenêtre, leur seule issue. Pavel, qui avait été le plus prompt à se lever, fit un pas en avant. L'historien constata avec stupeur qu'il ne fuyait pas, mais s'interposait pour lui bloquer le passage. Avec un temps de retard Ray et Thomas l'encerclèrent à leur tour. Claude lut dans leur regard que c'était à regret. La trahison avait donc été commune.

*6 mois plus tard.*

Claude, hagard, fut tiré sans ménagement de la pièce qu'il occupait au sein de l'hôpital. Plongé dans une pénombre permanente et régulièrement drogué, il avait gardé une certaine lucidité mais aucune notion du temps. Le plus difficile avait été l'absence d'explications ou de sentence. On lui adressait la parole pour lui donner les ordres indispensables, se nourrir et se coucher principalement. Il n'avait croisé personne d'autre que les infirmiers qui se succédaient. Jamais les mêmes, toujours mutiques.

Tiré de sa somnolence médicamenteuse il fut poussé de couloirs en couloirs jusqu'à la sortie située à l'arrière du bâtiment et jeté dans la plus grande discrétion sur le siège arrière d'une berline noire aux vitres teintées. Le trajet lui parut très court jusqu'à l'immeuble de deux étages devant lequel ils s'arrêtèrent. Ce fut à nouveau un parcours incompréhensible et chaotique, une enfilade d'escaliers et de couloirs à peine éclairés par une lumière blafarde. Il pénétra

dans ce qui ressemblait à un laboratoire ultra-moderne si l'on en jugeait par les machines qui l'encombraient du sol au plafond. Les deux phalangistes qui l'escortaient l'assirent sur un siège.

Une porte latérale qu'il n'avait pas remarquée s'ouvrit, laissant passer les trois membres de son équipe. Pavel, en tête, ne lui adressa pas un regard. Thomas baissa la tête. Soutenant son regard, Ray esquissa un sourire :

« Nous avons fini sans toi mais j'ai insisté pour que tu sois là aujourd'hui. Le programme est finalisé Claude, nous avons mis au point la modulation spatio-temporelle ! Tu méritais de voir ça. L'instant de modification a été identifié grâce à tes travaux, tu sais. Bien sûr, nous avons un programme de secours, ce bouton-là, et... »

- Taisez-vous ! lui intima le Certifiant qui venait d'entrer. Nous avons accepté sa présence, pas vos discussions. Messieurs, le moment est historique et je vous remercie au nom de la Fédération. J'ai du mal à imaginer que lorsque ce sera fait nous serons tous là, à nouveau, et que seul l'infime changement spatio-temporel nous aura permis de prendre un cours différent. Mais vous avez notre confiance. Pavel a choisi de modifier l'instant de prise de décision de la frappe atomique. L'utilisation d'une arme conventionnelle résoudra la problématique des opposants et de leurs mutations pour nous remettre sur le chemin du *Grand Achèvement*. Pavel, allez-y ».

Le slovaque s'avança. Rassemblant le peu de force qui lui restait, Claude se précipita pour le devancer. Il eut le temps d'appuyer sur le bouton que Ray lui avait désigné dans un clin d'œil passé inaperçu, juste avant qu'une déflagration ne lui fasse sauter l'arrière du crâne. Il perçut l'affolement gagner le laboratoire. Un voile noir assombrit sa vision en même temps qu'il basculait en avant. Le silence l'envahit.

Autour de lui, Pavel, Ray et Thomas étaient muets. Personne n'osait répondre.

« Il n'en est pas question, on ne fera rien avant le 1<sup>er</sup> vendémiaire... enfin, en septembre quoi ! ». Le ton était ferme, la remarque sans appel.

Ils étaient à court d'arguments lorsque la porte d'entrée s'ouvrit avec fracas. Philippe se fraya un chemin entre les rares habitués présents ce soir, avançant jusqu'à leur table.

« Ah, tu tombes au bon moment, tiens ! Il faut que tu leur dises. Figure-toi qu'ils voulaient faire ça dès cet été... ». Claude ne lui avait même pas laissé le temps de s'asseoir. Tous les quatre esquissèrent un sourire entendu. Effectivement, ça n'avait pas de sens.

Ce projet de *Grande Réconciliation* que leur avait confié La *Fédération* était encore à l'état embryonnaire. Dans les Cévennes, le *Grand Achèvement* connaissait une vigueur étonnante et inexplicable. Ils avaient été réunis pour étudier le phénomène et envisager ce qui permettrait de propager un tel élan dans tout le pays.

Mais les *Certifiants* tergiversaient, leurs intentions étaient imprécises. Il était inutile de se précipiter. En attendant, il semblait judicieux de solliciter un délai plus long. Ils en profiteraient pour se familiariser avec cette région méconnue dans laquelle on les envoyait mener leurs travaux. L'historien, lui, était impatient de renouer avec ses origines. Il fallait reconnaître, même si c'était de mauvaise grâce, que Thomas avait peut-être raison avec son histoire de monde doux et flou.

Satisfait, Claude jeta un coup d'œil par la fenêtre. Il aimait par-dessus tout l'atmosphère sereine qui baignait leur lieu de rendez-vous. Les températures avaient récemment chuté mais restaient agréables, à l'image de la douceur de l'hiver qui s'annonçait.

Septembre serait un mois idéal. Tout était une simple question de temps.

\*\*\*\*\*

Dominique CHAGNAUD

*L'éventail noir*

En septembre ? Pourquoi pas en avril ? Ou en février ? Cette vieille femme ment ! Elle prétend lire la mort dans ma main ! Et moi, je la crois et j'ai peur ! Ah ! Mon fils ! Comme l'envie de vivre s'accroche à mes vieux os ! Quelle que soit la date, je dois pourtant me résigner. J'ai une dernière prière. Tu fais la grimace ? Il est vrai que cet éventail de papier est bien abîmé ! Mais j'y suis attaché ! C'est comme un talisman, un trésor même ! C'est pourquoi j'aimerais que tu le glisses auprès de mon corps quand il partira en fumée. Mon cher fils, écoute... Ton père n'a pas toujours été ce vieillard que tu subis depuis tout ce temps. Voici l'histoire. Oh ! rien d'extraordinaire, tu sais, juste une rêverie... Mais tu comprendras mieux ce qui te paraît, pour l'instant, un caprice de mourant.

Je sortais tout juste de l'école populaire des interprètes de Mandchourie ; on était en 1978. J'attendais mon premier groupe de Français à Pékin. C'était encore notre bon vieil aéroport qui était en activité, avec ses toits en pagode et ses tuiles aux brillantes couleurs propres à éblouir et honorer les voyageurs de toutes les nations dont les drapeaux flottaient au vent en signe de bienvenue. La piste (on dira plus tard le tarmac) était vaste, trop vaste pour le peu d'avions qui y atterrissaient ; des paysans y faisaient même sécher leurs céréales en surveillant les lapins effrontés qui, eux non plus, n'avaient pas peur des vrombissements.

Nous étions deux à guetter ce groupe de savants et de chercheurs qui avaient obtenu de notre gouvernement le privilège de venir observer (et saluer, nous n'en doutions pas) les avancées notoires de nos doctes botanistes en matière de greffes sur les plans de sorgho et de croisements possibles entre diverses graminées. J'avais dû préparer tout ça avec mon dictionnaire, car à l'école de Harbin, on apprenait le français en lisant les œuvres d'un auteur nommé Guy de Maupassant. La camarade Lo était ma supérieure hiérarchique ; non que son français fût meilleur que le mien mais parce qu'elle était la Responsable Politique. Elle devait veiller à ce que tout se passe conformément aux dernières recommandations du Parti. Nous étions accoudés au balcon, dévorant des yeux les voyageurs qui avançaient vers les guichets de la police et des douanes. On distinguait difficilement les hommes des femmes car, comme chez nous, ils étaient habillés à l'identique. N'ayant en tête que les descriptions du camarade Maupassant, je m'attendais à des robes de soie et des redingotes, des gilets, des habits, des jupes, des longueurs, des volants... Ils portaient tous le même pantalon américain. « Ces blancs, ils se ressemblent tous », m'avait révélé la camarade Lo qui avait un temps travaillé à l'ambassade de France. Elle m'avait aussi préparé à la laideur de ces peuples que nous appelons les « Longs-nez-grands-pieds ». Elle m'avait expliqué qu'il fallait plutôt observer leurs vêtements pour ne pas les confondre. Ce matin-là devant mon petit groupe, j'étais perdu. Il m'a fallu quelques jours pour m'habituer à eux. Mais j'ai fini par me repérer. Leur chef, Monsieur Marc, ingénieur agronome, je l'avais rapidement compris, s'était présenté très vite, et le son de sa voix, son sourire malicieux m'ont tout de suite conquis. Ils avaient demandé à être logés dans le centre. Ils furent heureux à l'Hôtel de Pékin sans imaginer qu'il n'y avait qu'un seul hôtel pour les étrangers ! Lors de la visite de la Place Tien An Men ils ont tenu à s'incliner devant la dépouille de notre Grand Timonier. Une longue file d'attente serpentait sous le soleil. Mais nous avons obtenu de les faire entrer dans le mausolée en priorité. Monsieur Marc a demandé à ne plus avoir de tels passe-droits, déclarant qu'ils n'avaient aucune supériorité sur le peuple chinois qu'ils admiraient tant. Ce discours très flatteur n'a dupé que la camarade Lo. Cette dernière, qu'ils qualifiaient de « Madame », sans toutefois se départir de son air maussade, adorait en secret qu'ils l'appellent ainsi. Quant à moi, de Monsieur Li, je suis devenu plus tard Li tout court, comme on parle à un ami.

Dans la Cité Interdite, ils s'étonnaient qu'il y ait si peu de monde. Ils disaient des phrases comme : « Chez nous, à Versailles, vous verriez cette cohue ! » Bientôt ils ont cessé de tout comparer à leur pays et nous ont bombardés, « Madame » Lo et moi, de questions à tous propos. Ils se prenaient un peu pour des explorateurs mais ils étaient charmants et, peu à peu j'ai réussi à les différencier les uns des autres. Comme ils étaient mariés cela facilitait les choses. Le soir avec la camarade Lo, nous échangeons nos observations et nous progressions : Monsieur Marc était le mari de Madame Françoise ; Madame Mireille et Monsieur Jacques : Monsieur Jean-Claude et Madame Martine.

C'est dans le train qui nous conduisait à la Grande Muraille que je fus contraint de tenir compte de l'existence de Madame Solange. Je distribuais les cartons du pique-nique et j'en avais pris un de trop : Madame Solange n'était pas en couple, elle voyageait seule (une extravagance, à l'époque), c'est elle qui s'est présentée ainsi, en riant devant mon air idiot et mon carton inutile. Je me suis alors résigné à la regarder et à lui parler. Jusqu'à présent, j'avais laissé la camarade Lo s'occuper d'elle ; moi c'était impossible : « au-dessus de mes forces » comme on dit chez le camarade Maupassant. Madame Solange était très laide. Très très laide. Hideuse ! Je connaissais cet adjectif. Des cheveux jaunes, bouclés, un teint sans couleur définie et, horreur, des yeux bleus. Je n'avais jamais vu ça ! Elle avait l'air malade. Des yeux comme ça, c'était presque des yeux d'aveugles. Je me suis appliqué à lui parler comme aux autres et à répondre à ses questions. Au début je m'adressais à son menton. Puis je me suis accoutumé.

Ils avaient des appareils photos très perfectionnés. Chez nous, il n'y avait que les étrangers qui prenaient des photos. Nous, nous devions aller chez un photographe officiel pour immortaliser par exemple nos enfants ou nos grands aînés et ainsi encadrer les clichés que tu as vus à la maison ; n'est-ce pas que nous y sommes raides et guindés ! Mes Français mitraillaient à tout va et Monsieur Jean-Claude était le plus audacieux; il a même un jour photographié un cortège funèbre. La camarade Lo le lui a reproché. « Respectez la douleur des familles ! » Mais Monsieur Jean-Claude a expliqué qu'il ignorait que chez nous le blanc est la couleur du deuil, il avait cru photographier un ... mariage. Bien sûr : il ne le ferait plus.

Et ainsi nous avons continué notre voyage à travers la Chine Éternelle. Chine Éternelle, c'était leur expression. Très vite, les femmes ont troqué leurs pantalons pour des robes légères et colorées. Ce qui me compliquait un peu dans mes échanges avec Madame Solange : après le menton, je m'étais mis à parler à son cou ; mais avec la robe échancrée, le cou était nu et plus bas, si je descendais mon regard, je découvrais son décolleté. J'avais beaucoup rêvé avec le camarade Maupassant sur les gorges « vertigineuses », « pigeonnantes », les poitrines opulentes et « couvertes de perles »... Là, sous mes regards affolés, je n'avais plus les mots et les « polissonneries » de l'écrivain, mais du réel, du vivant. Même si Madame Solange était assez repoussante par ailleurs avec ses yeux répugnants, sa peau là sous mon nez respirait, palpait et je dois avouer que j'ai eu des nuits très difficiles. Elle avait aussi relevé ses cheveux en queue-de-cheval, ce qui dégageait sa nuque et ne faisait qu'accroître mon désarroi. La seule parade possible était d'ignorer Solange. Oui, plus de Madame Solange, ni de camarade Solange. Seulement : *Elle*. C'était un groupe très agréable. Ils riaient souvent. J'avais imaginé des scientifiques plus compassés. Lors des voyages en train, ils jouaient aux cartes ! Et ça criait, ça s'accusait de tricher ! Ils m'ont appris à jouer. A cette époque-là, le Parti avait interdit le Mah Jong qui, très populaire, entraînait des paris et des règlements de compte violents, mais également la plupart des jeux, dont les jeux de cartes. Cependant, je m'abritais derrière l'obligation qui m'avait été faite de satisfaire les amis étrangers. Comme tu le sais, chez nous il est très grossier de répondre non à une question. J'ai donc appris, par politesse pourrait-on dire, à jouer à la belote. C'est assez simple. On joue deux contre deux, et un jour je l'ai eue, *Elle*, comme partenaire. Il a bien fallu que je la regarde et m'habitue à son aspect. Monsieur Jacques l'avait surnommée Princesse Myosotis ; il a lancé quelque chose comme : « Dis-donc, Myosotis, tu ne serais pas en train de tricher ? Tu as montré la vitre à Monsieur Li ! Hein Li ? Vous êtes d'accord ? Elle vous a fait comprendre qu'elle coupait à carreau ? » C'était affreusement vrai ! J'étais honteux de cela, mais ils ont tous éclaté de rire !

Pour faire diversion, j'ai demandé ce que voulait dire myosotis. Une fleur qui signifie chez eux : « ne m'oublie pas ». Dès lors mon sort était scellé. Je ne l'oubliai pas, *Elle*, Solange, dont les yeux hier maladifs, puis cruels, enfin juste clairs m'ont soudain paru très beaux. Bleus myosotis. De même ses cheveux au début si jaunes ont pris la couleur de l'or : « Boucles d'or » avait dit Monsieur Jean-Claude. Plus tard, une remarque de Madame Françoise m'avait touché : « Des cheveux blonds comme les blés ». Ah ! Oui ! Bien sûr, nigaud que j'étais ! Pas des cheveux jaunes, des cheveux blonds comme les blés. J'avais lu ça dans *Bel Ami*, mais le camarade Maupassant n'avait pas comparé avec les blés ou l'or, il avait juste écrit : blondeur. Myosotis n'était pas dans mon petit dictionnaire. A ce propos, je voudrais te faire partager une remarque : comme tu sais l'écriture occidentale est composée de bâtons et de ronds ; avec ça ils combinent des mots et c'est le son qui donne la signification. Chez nous, les idéogrammes entremêlent plusieurs sens. Je repense à « mélancolie » si plat en français, alors que notre mot exprimant cette émotion est enrichi par son graphisme qui évoque une pluie fine et des feuilles d'automne.

Les voyages en train étaient aussi l'occasion de préparer une chanson ; Monsieur Marc nous avait raconté que sur cet air rapporté de France où il avait vécu, le camarade Chou En Lai avait écrit un poème révolutionnaire. La camarade Lo et moi avons eu beaucoup de mal à rester polis quand, un soir à Xian, ils se sont mis à chanter *Frère Jacques* (c'est le titre français). C'était affreux ! Rien d'harmonieux, du bruit c'est tout; j'ai cherché dans mon dictionnaire : cacophonie était le mot qui caractérisait le mieux ce « concert ». La camarade Lo, pour une fois, a trouvé le terme diplomatique : « C'est différent », a-t-elle risqué. « Oui, nous n'avons pas la même musique », a dit Monsieur Marc. Solange, comme souvent... (et de plus en plus souvent, hélas pour mon malheur)... *Elle* oui, *Elle*... Ah ! Je perds le fil de mon récit au souvenir de son parfum... qui de plus en plus souvent se trouvait près de moi, me glissait des petites pensées un peu acides, un peu drôles comme « Moi j'aime beaucoup la musique chinoise ». Tout bas, comme ça, à frôler mon oreille. Je frissonnais. Un jour que nous assistions à un spectacle de danses d'Amérique de Sud donné par une délégation péruvienne, la camarade Lo ne comprenait pas pourquoi les danseuses, qui faisaient tomber un mouchoir, ne le ramassaient pas elles-mêmes, tandis qu'un danseur, lui, s'en emparait... Était-ce un voleur ? Où était le message politique là-dedans ? En effet, moi-même je trouvais la musique atroce et les sautilllements avec ou sans mouchoir totalement absurdes. Monsieur Jacques nous a expliqué qu'il s'agissait d'amour : celui qui prenait le mouchoir devenait le fiancé de la fille. « D'amour ? s'est exclamé la camarade Lo. « L'amour ? Quelle futilité ! Ils ne dansent pas pour la Révolution Proletarienne ? Pour la gloire du Parti ? » « En France aussi nous pensons que l'amour est une chose importante », répondit Monsieur Marc. Et *Elle* tout bas :

« N'est-ce pas Li ? N'avez-vous pas une fiancée qui vous attend là-bas en Mandchourie ? ».

C'était un soir oppressant chargé de gros mots... J'étais très choqué. Mais *Elle* était assez fine mouche (c'est une expression française pour signifier l'intelligence délicate, le français a beaucoup d'expressions imagées, comme le chinois, tu vois !). *Elle* avait bien remarqué mes yeux souvent tournés vers l'interprète d'espagnol qui accompagnait les danseurs péruviens... Eh bien oui, mon cher fils, je lorgnais, comme aurait dit le camarade Maupassant, une collègue de l'école des interprètes ; la camarade Mei qui serait un jour ta maman ! Elle aussi m'avait accordé un bref regard plein de sentiment.

A Guilin, nous avons essuyé une colère de Monsieur Marc et du groupe quand ils ont appris qu'il ne serait pas possible de visiter la pépinière de sorgho ni de rencontrer les botanistes qui y travaillaient. « Mais tout notre voyage a été bâti en prévision de ce rendez-vous et de ces échanges ! », tonnaient-ils ! La camarade Lo nous réunit, le camarade Chang (le guide local) et moi-même, pour nous informer que cette annulation venait « d'en-haut » c'est-à-dire des Instances du Parti, et il fallait prononcer le mot « Parti » avec une intonation particulière : un mélange de respect et de secret d'État... Et « baisser la tête sous l'orage » (c'est une citation extraite du Petit Livre Rouge, peut-être l'as-tu reconnue). Nous, les interprètes, devions courber l'échine, subir les cris et attendre. C'est une chose que nous savions faire : attendre que ça passe en contemplant nos orteils. En compensation, le camarade Chang proposa avec beaucoup de zèle une promenade en barque sur la rivière Li et une démonstration de pêche au cormoran. Excursion qui avait été déclarée « impossible » quelques jours avant ! Les « camarades » français commençaient à déchiffrer les subtilités de la Chine Éternelle et de ses oukases serpentins. Ils en prirent leur parti (si j'ose dire). Ils feignirent d'être enchantés et d'en oublier leur déception... J'admire leur diplomatie. Toutefois dans certains domaines ils se comportaient comme des enfants gâtés. Je repense à leurs difficultés croissantes à table. C'est Madame Mireille qui me l'a expliqué : « On n'en peut plus de la cuisine chinoise ! Nous avons la nostalgie de notre nourriture française ! » Encore une chose inimaginable pour nous ! On leur servait des repas très copieux et très variés en veillant à leur faire goûter toutes les spécialités régionales. Ils renvoyaient les plats à peine entamés, les serveurs repartaient en cuisine avec de quoi nourrir leur famille pendant une semaine, et ces arrogants Longs-nez-grands-pieds faisaient la fine bouche et réclamaient du pain ! La camarade Lo a cru bien faire en leur rappelant que la cuisine chinoise était la meilleure de monde. Un silence, puis : « Jusqu'à présent nous pensions que c'était la gastronomie française qui dominait ; quelle arrogance n'est-ce pas ? » a souri Monsieur Marc. Vois-tu, mon fils, j'ai pris là une deuxième leçon de diplomatie : si leur cuisine est nommée « gastronomie française », elle ne se mesure pas à « cuisine chinoise ».

Le camarade Chang n'avait pas conscience de sa beauté ; les femmes du groupe, toutes, entends-tu ? toutes, le courtoisaient, voulaient monter dans sa barque et le suivaient partout pour lui poser des tas de questions prétextes à être auprès de lui. Les maris observaient ce manège avec des sourires amusés. Moi, j'éprouvais soudain un sentiment inconnu jusqu'alors : la jalousie. Dans le couloir de l'hôtel, un miroir consulté furtivement (j'avais tellement honte) m'avait relégué au rang de « quelconque ». Le dépit me dévorait le ventre. Entre la description littéraire des romans et le vécu, quel abîme ! J'avais envie de démolir le beau visage du timide camarade Chang, de le gifler, de lui faire mal. Madame Lo réussit à couper court aux questionnements fastidieux en proposant une petite escapade en haut de la Colline des Nuages Gris qui dominait la vallée avec, en contrebas, la pagode de la Grande Oie. Le coucher de soleil y fut assez grandiose pour calmer les esprits en occupant les photographes. *Elle*, je la revois, immobile qui contemplait fascinée, le disque solaire descendre et disparaître dans les brumes. Je m'empêchais de m'asseoir à côté d'elle, de la regarder. Un combat de chaque instant. « Vous pensez à vos enfants ? » a soudain demandé Chang. « Non, je n'ai pas d'enfant. » « Ah bon ? » Ce pauvre Chang se rendit compte qu'il venait de poser le pied sur un nid de frelons mais il n'osa pas reculer : « Comment se fait-il que... ? »

« Je ne suis pas mariée » a-t-elle souri. Lo, la moustache retroussée par son ardeur communiste et l'agacement probable qu'elle devait éprouver en sentant cette atmosphère délétère, presque obscène, évoquant des enfants et des mariages bref, Madame Lo redevenue la Camarade Lo fit signe au chauffeur qui klaxonna la fin du coucher de soleil. Mais pas la fin de la rêverie : *Elle* n'était pas mariée et demain adieu Chang et en route pour Shanghai, leur dernière étape. Ils demandèrent à visiter, dans l'ancienne concession française, le pavillon du premier Parti Communiste. Il était fermé ; tout le quartier semblait abandonné. Ils ont photographié gravement la façade décrépite avec la même ferveur qu'ils avaient eue dans la Cité Interdite. La camarade Lo s'étonna : « mais vous êtes communistes ? » Et Monsieur Marc de répondre une phrase très compliquée sur l'importance de la pensée marxiste... Personne n'a insisté. Et moi, j'ai été happé par *Elle* : « Emmenez-moi, Li, je veux acheter un éventail. » Je cherchais où se trouvait le Magasin de l'Amitié, sur le Bund sans doute ; non, elle avait repéré rue de Nankin, pas très loin de leur hôtel, une petite échoppe. J'eus beau insister, elle tenait bon, elle voulait « un éventail du peuple ». Il faut que tu imagines, mon cher fils, qu'en ce temps-là, on est en 1978, les étrangers étaient des objets de curiosité ; ils ne pouvaient se promener dans les rues sans être suivis par toute une foule insolente et rigolarde. Dans le magasin ordinaire, ce fut pire encore et les vendeurs durent carrément repousser la populace (c'est un mot péjoratif que j'avais appris dans *Bel Ami* sans savoir qu'un jour, je le pratiquerais) qui menaçait d'étouffer l'étrangère. Elle ne broncha pas et je demandai qu'on lui montre les éventails. «

Noirs » précisa-t-elle. On étale devant elle une petite dizaine d'éventails ; elle les examine : « Mais ils sont tous pareils ! » « Oh ! Non ! (je m'amusais de cela), c'est comme les passants, vous ne le voyez pas mais ils sont tous très différents. » Elle me sourit : « Comme nous les Longs-nez, n'est-ce pas ? Vous ne pensiez pas, au début, découvrir si vite à quel point nous nous différencions... » Comme je ne répondais pas, elle ajouta, mutine :

« Et réciproquement ! » C'est alors qu'elle choisit un éventail et l'ouvrit pour s'éventer. Éclat de rire dans toute la boutique et jusque dans la rue car la foule s'était agglutinée sur le trottoir et débordait sur la chaussée. « Qu'y a-t-il ? » Solange perdait un peu son sang-froid, je lus de la peur dans ses yeux, le myosotis était presque violet. « Un éventail noir, c'est pour les hommes ».

J'arrive, mon cher fils, à la fin de mon récit. Le dernier jour, juste après les adieux, *Elle* me tendit cet éventail noir : « Tenez, Li, prenez... gardez-le en souvenir de moi ... »

\*\*\*\*\*

**Francis FREY**

*Une vie simple*

Je suis né en septembre, il y a près de 40 ans, un jeudi 22, à quatre heures du matin pour être précis : un jour d'équinoxe et de grandes marées. Mon caractère correspond assez justement au portrait dressé généralement par les horoscopes du signe zodiacal de la Vierge. Les hommes sont, dit-on, intelligents, réfléchis, pragmatiques, méticuleux, perfectionnistes, mais aussi entêtés, refusant toujours d'avoir tort. Ces qualités et défauts me sont très utiles dans mon activité professionnelle très particulière et très solitaire.

Dès mon plus jeune âge, j'ai fui les grands rassemblements. Je refusais obstinément de me rendre aux fêtes foraines, aux kermesses de l'école. Je préférais me plonger dans la lecture de romans policiers ou d'épouvante. Mes parents me surnommaient : Sauvageon ou Ours brun. Depuis longtemps, j'ai fait mienne les vers de Brassens : « Le pluriel ne vaut rien à l'homme... » .

Suis-je misanthrope ? Je ne crois pas. Misogyne ? Certainement pas. Je ne refuse jamais la compagnie d'une jeune et jolie femme. J'ai, je dois l'avouer modestement, un certain charme qui ne laisse pas indifférente la gente féminine. L'aventure d'un soir me convient sans autre forme d'engagement. Je ne veux pas d'un fil à la patte, et le mot mariage me fait fuir à mille lieux à grandes enjambées.

J'ai commencé de rédiger mes mémoires. Je pense que j'obtiendrai un franc succès de librairie. Vous vous posez logiquement la question : Qui est ce fanfaron, ce fat prétentieux ?

Un écrivain de renom ? Un homme politique de premier plan ? Une star faisant la une des magazines people ? Non ! Mon nom ne vous dira rien : Bares François. J'appartiens en apparence à la foule des quidams anonymes. J'ai bien dit, en apparence !

Mes occupations professionnelles m'obligent à parcourir la France du nord au sud, de l'est à l'ouest, à la charge de mes employeurs, nombreux et variables. De ce fait, je fréquente les plus grands restaurants étoilés de l'hexagone. Je suis devenu avec le temps et l'expérience un fin gourmet et connaisseur hors pair des grands crus de nos vignobles. Mais rien ne vaut, à mon avis, une omelette de girolles, un saucisson bien sec et un pélardon crémeux, accompagné d'un verre des Costières.

J'aime le calme et la vie simple. Je dois malheureusement souvent séjourner plus ou moins longtemps, dans le vacarme des métropoles crasseuses. Je hais la ville et ses troupeaux de citadins énervés courant en tous sens du matin au soir avant de se planter abrutis de fatigue devant la petite « lucarne » et de sombrer dans un sommeil agité . Dès que j'ai achevé un contrat lucratif, je file droit vers les Cévennes familiales. J'ai hérité de la modeste ferme de mon grand-père maternel située entre Lozère et Bougès. De là, je peux même apercevoir l'Aigoual. J'ai entièrement fait restaurer la

maison dans l'esprit du pays. La demeure couverte de son toit de lauzes aux murs de granit est mon havre de paix. Dans la pièce de vie, la cheminée traditionnelle occupe toute la largeur du mur du pignon.

En ce soir de septembre, déjà frisquet, assis près de l'âtre, je me consacre à la lecture. Les bûches qui crépitent, les flammes qui s'élèvent et tournoient me tiennent compagnie.

Qu'il fasse beau, qu'il vente ou qu'il pleuve, je consacre mes journées à errer dans les vallées encaissées, à parcourir les forêts et les landes de bruyères. Les couleurs, les lumières varient suivant les saisons et les heures du jour, chaque instant est différent de l'autre. Un bonheur visuel sans cesse renouvelé. La nature nous offre aussi d'harmonieuses symphonies en mêlant les chants d'oiseaux, le murmure du vent, les grondements du tonnerre, le gai ruissellement d'un modeste cours d'eau ou le gémissement de cascades. Les pluies automnales poussées par le vent du sud, après un été chaud et sec, laissent présager de paniers bien remplis de champignons.

Mais demain, je ne partirai pas à l'aube débusquer chanterelles et bolets. Même isolé dans mon coin de nature, je reçois un sms en apparence anodin. Juste l'adresse d'un hôtel de Nîmes et la durée du séjour fixée à trois nuits. Je n'ai jamais disposé d'un délai aussi court pour accomplir mon travail. Une urgence qui va m'être grassement rémunérée. La feria des vendanges battra son plein, de braves Toros mourront dans l'arène. J'expédierai *ad patres* ma cible, un homme ou une femme que je n'ai jamais rencontrée.

Au fait, j'ai oublié de vous donner le titre de mon autobiographie : *Mémoire d'un tueur à gages*.

\*\*\*\*\*

**Anna GORELNOKOVA**

*Tout va bien! Je suis à Paris.*

En septembre, il a soudainement refroidi cette année étrange. Elle a pris son téléphone dans ses mains gelées. La batterie était presque vide. C'est normal maintenant. Elle a regardé l'écran et n'a pas cru ses yeux, parce que l'icône de l'Internet mobile est apparu pendant une seconde, puis a disparu, puis est réapparu. La femme a ouvert Whatsapp et a commencé à écrire. « Non, je ne peux pas avoir le temps », pensa-t-elle. Et elle a appuyé sur l'icône du microphone.

"Bonjour, mon fiston! " - elle a entendu sa propre voix pour la première fois ces jours-ci et a été surprise à quel point elle a changé.

En essayant de parler calmement, elle a continué:

"Je vais bien, je suis à Paris. Je n'y crois pas encore. Aurais-je pu l'imaginer il y a quelques mois? Bien sûr que non. Ma vie était calme et prévisible. Probablement trop calme. Tu te souviens quand tu étais enfant, tu rêvais de venir dans cette ville avec moi ? On dirait que tu as regardé un film français dans lequel Paris a été très bien présenté. C'était quoi ce film? Je ne me souviens pas. Écris-moi si tu te le rappelles. Et après ça, tu as dit à tout le monde à l'école que tu allais bientôt aller à Paris. J'ai même été appelée par le directeur de l'école pour une conversation sérieuse. Il prétendait que mon fils était un menteur, mais je savais que tu étais un rêveur. Comme ta mère.

Tu te souviens de "la tour à talons"? C'est comme ça que tu as appelé la tour Eiffel. Tu as lu des articles sur elle, collecté des cartes postales, et je pense que tu savais tout sur son histoire. Et un jour, tu as acheté à quelqu'un une boule à l'intérieur de laquelle se trouvait cette petite tour. Il devait être secoué, puis il neigeait à l'intérieur de la balle. Tu l'as fait tous les soirs, donc la tour s'est effondrée très vite. Au début, elle s'est penchée et a commencé à ressembler à la tour de Pise, puis s'est fracturée en deux. Tu étais si inquiet! Tu as dit alors: "Tous mes amis ont des pères qui les aident à réparer les jouets et à tout réparer, et je n'ai qu'une mère qui ne comprend rien à ce sujet." C'était cruel et douloureux pour moi. Mais tu avais raison.

Toute la nuit, j'ai essayé de faire quelque chose avec cette putain de boule. Et j'ai réussi ! J'ai ouvert le ballon, de l'eau avec des flocons de neige en a coulé. Puis j'ai collé la tour Eiffel, versé de l'eau et scellé le ballon. Tout était parfait, le matin, tu étais heureux, mais la neige dans le ballon pour une raison quelconque ne marchait plus. La magie est finie. Comme c'est toujours le cas dans la vie. Ce jouet a cessé d'être intéressant pour toi.

Mais tu peux imaginer ce que je vois de ma fenêtre maintenant? Oui, ta tour à talons! Je suis tellement habituée qu'elle ne me semble plus si énorme. Je vais y aller et voir tout Paris à vol d'oiseau. Je le ferai probablement demain. Et il neige maintenant, donc j'ai l'impression d'être tombée dans ta boule de jouet. Sans toi, mon toujours petit pour moi, amoureux de Paris. Pourquoi tu m'appelles si rarement ? Si tu savais, mon fils, combien tu me manques ! De toute mon âme, de tout mon cœur, de chaque cellule de mon corps vieillissant. Il me semble que le fil qui nous lie depuis ta naissance s'affaiblit de jour en jour et est sur le point de se rompre. Je m'en tiens à elle de toutes mes dernières forces mais j'ai l'impression que... Oh, non... Non, non! Pardonne-moi, pardonne-moi ces mots et oublie-les. Je sais que tu as beaucoup de travail aux États-Unis. Tu as une famille. Tu n'es plus mon petit-fils, tu as grandi. Je ne devrais pas te déranger. La propriétaire de l'hôtel dans lequel je vis, dit un proverbe local : tout passe, tout casse, tout lasse. Je suis sûre que tu m'as appelé ces derniers jours, mais le mobile n'a pas fonctionné. Et je sais que tu t'inquiètes. Alors, ne t'inquiète pas, mon cher ! C'est bon, je suis à Paris.

Sais-tu ce que Paris sent ? Maintenant je le sais. Au bas de l'hôtel, il y a des cafés et de nombreuses boulangeries et restaurants. Chaque matin commence maintenant pour moi avec l'odeur séduisante du café et des pâtisseries fraîches. À midi, ces odeurs sont remplacées par des arômes plus appétissants d'épices, de fruits de mer et d'autres plats copieux préparés ici pour le déjeuner. Maintenant, je regarde par la fenêtre et je vois un beau couple de personnes âgées assis à la table d'un café voisin. Et je pense que les odeurs de leurs plats me parviennent. Ils doivent parler de bonnes choses parce qu'ils sourient de temps en temps. Pour moi, tout cela est encore très inhabituel.

Je pense que je vis toujours les odeurs de notre ville, de notre vie avec toi. C'est le refuge que j'ai pris avec moi. Je vis en lui comme une petite bête fatiguée dans un terrier et j'ai surtout peur d'oublier quelque chose d'important.

Dans notre vie passée, notre cuisine sentait toujours la cannelle et tu étais terriblement énervée. Et je ne pouvais pas m'empêcher de boire du café sans cannelle, comme mon père l'aimait. Quand j'ai déménagé, toutes mes photos de bébé ont été perdues, sa tombe était loin. Le café à la cannelle est tout l'héritage que j'ai reçu de lui. Tu te réveillais et tu me harcelais constamment. Et toujours demandé du thé au lait. Et le week-end et les jours fériés, je préparais une tarte au poulet, ton préféré. Quand tu étais petit, tu comptais toujours les jours jusqu'à samedi. Et samedi, tu te levais avant moi et tu t'asseyais dans la cuisine, t'attendais un gâteau. Tu as dit que rien n'était meilleur que ça.

Tu dois penser différemment maintenant. Tu as voyagé à travers le monde, visité des restaurants coûteux, essayé beaucoup de plats exotiques. Mais peut-être que ta femme te prépare une tarte au poulet comme ça? Je pourrais lui écrire la recette, c'est très simple. Ou est-ce qu'il n'est pas habituel de cuisiner en Amérique? Probablement pas. Mais j'espère toujours que tu viendras me voir. Et puis je vais faire ta tarte préférée. Mais certainement pas maintenant. Je vais d'abord travailler ici. La propriétaire de l'hôtel m'a promis de trouver quelque chose. Mais ce n'est pas si important. La chose principale est que je vais bien, je suis à Paris.

Tu sais quelle photo j'ai sur mon écran de veille ? Une photo de mon petit-fils. Merci de me l'avoir envoyée. Il te ressemble beaucoup quand tu étais enfant. Il a le même sourire ouvert et les yeux vert-marron. Je n'ai vu personne d'autre avec cette couleur. Il me rappelle beaucoup une pierre précieuse avec des débordements. Et c'est vrai, parce que vous êtes mon trésor, mes émeraudes, mes tourmalines, mes chrysolites. C'est pour ça que je suis la plus riche du monde, même si je n'ai plus rien.

Je suppose que mon petit-fils a grandi maintenant. Sur la photo, il est encore très petit, si touchant et sans défense embrasse le chaton. Notre vieux Rex n'a malheureusement pas vécu jusqu'à ses 20 ans. Il est mort début mars. Tu te souviens de l'avoir apporté ? Il était si petit qu'il tenait dans la paume de ta main. Tu voulais vraiment un chien et tu m'as presque persuadé de l'avoir. Et puis tu as accidentellement trouvé un chaton nouveau-né dans la rue. Parce que tu rêvais d'un chien, tu as appelé le chaton Rex. Il a vraiment grandi avec un tel caractère que tous les chiens du quartier le craignaient. Mon Dieu, il me semble que c'était hier !

Ça doit être une bonne chose que Rex soit parti. De toute façon, je ne serai pas autorisé à l'emmener avec moi. Et je ne pourrai jamais laisser mon pauvre chat à la gare. Mon cher fils, tu veux savoir comment je suis arrivée ici ? Ce fut un voyage très difficile. Je pensais que ça ne finirait jamais. Mais maintenant, curieusement, je ne me souviens pas des détails. Tout est comme dans le brouillard. Je me souviens seulement qu'il y avait beaucoup de gens partout. Et personne n'a regardé autour de lui. Tout le monde était immergé dans lui-même. Je n'oublierai jamais ce regard, car auparavant, je ne l'avais vu qu'à un seul endroit lorsque je travaillais à l'hôpital. Ainsi regardaient les patients qui venaient d'être informés de leur terrible diagnostic. Et après cela, ils se sont immédiatement immergés dans eux-mêmes, comme s'ils regardaient un film sur leur vie.

Mais ne t'inquiète pas, s'il te plaît, parce que..."

Son monologue a été interrompu par une autre alarme aérienne, dixième ou vingtième de la journée, elle ne les a pas comptés depuis longtemps. Elle frissonna comme si elle se réveillait de ses pensées et réalisa immédiatement qu'elle ne ressentait ni mains ni pieds à cause du froid. Puis elle a regardé l'écran du téléphone. Le téléphone s'est déchargé depuis longtemps et n'a rien enregistré. L'alarme sonnait de plus en plus fort, mais elle ne voulait plus courir à l'abri. Elle regarda la fenêtre avec les vitres brisées par l'onde de choc, puis le mur. Son tableau préféré y était accroché. Elle regardait la tour Eiffel, une rue avec des cafés et des restaurants, dans l'un desquels un beau couple était assis à une table. Elle sourit et commença à se balancer d'un côté à l'autre, répétant comme un sort: "Tout va bien, je suis à Paris ! Tout va bien, je suis à Paris! Tout va bien, je suis à Paris..."

\*\*\*\*\*

**Hamid HAGHSHENAS**

*Les secrets de septembre à Vialas*

Chapitre 1 : La découverte enchantée en septembre

En septembre, mois empreint de promesses, Élodie, jeune photographe en quête d'inspiration, découvre par hasard Vialas, un village pittoresque lové au cœur des Cévennes. Attirée par la beauté préservée de cet endroit, elle croise le chemin de Lucien, un guide touristique passionné par l'histoire de la région. Leur rencontre fortuite se transforme en amitié sincère, tandis qu'ils explorent ensemble les ruelles pavées, les fontaines anciennes et les paysages enchanteurs de Vialas. En septembre, ces deux âmes passionnées s'apprentent à vivre des aventures inoubliables, où l'histoire et la photographie se mêleront pour révéler les secrets enfouis de ce lieu magique.

En septembre, Élodie pose ses pas à Vialas, attirée par la réputation enchanteresse du village et de son environnement préservé. Son cœur s'emballé à l'ombre des châtaigniers et des hêtres majestueux qui bordent les chemins. Les senteurs printanières des genêts chatouillent son nez, tandis que les roches granitiques du Rocher du Trenze éveillent son esprit d'aventure. Élodie sait qu'elle a trouvé un havre de paix, un refuge où elle pourra nourrir sa créativité et s'immerger dans la nature inspirante des lieux. En septembre, Vialas devient son refuge, son échappatoire vers une harmonie retrouvée.

Séduit par l'enthousiasme rayonnant d'Élodie, Lucien se met en quête de partager les trésors secrets de Vialas avec elle. Ils se lancent ensemble dans une exploration palpitante à travers le village, découvrant les fontaines anciennes où l'eau murmure des histoires oubliées, les lavoirs empreints de nostalgie où résonnent les échos des femmes d'autrefois, et les clèdes mystérieuses, témoins silencieux d'un savoir-faire ancestral. Guidés par la passion de Lucien, Élodie plonge dans cet univers riche en histoire et en émotions, s'imprégnant de la magie discrète des trésors cachés de Vialas en septembre.

Chapitre 2 : Le passé vibrant en septembre

Lucien, passionné par le patrimoine de Vialas, partage avec Élodie l'histoire captivante des mines de plomb argentifère de La Planche, un chapitre oublié de l'histoire du village. Il lui raconte comment ces mines, autrefois florissantes, ont laissé leur empreinte indélébile sur le paysage et l'économie locale. Élodie s'imagine les mineurs courageux, pénétrant dans les profondeurs de la terre pour extraire les précieux minéraux. Les récits de Lucien suscitent en elle une fascination grandissante pour le passé riche et complexe de Vialas. En septembre, Élodie et Lucien tissent un lien profond, portés par la passion commune de préserver l'histoire vivante de ce village au destin singulier.

Curieuse et avide de découvertes, Élodie s'aventure dans les vestiges des anciens sites miniers, ressentant une connexion profonde avec l'histoire vibrante du lieu. Elle se laisse guider par les sentiers marqués par le labeur des mineurs d'autrefois, s'imprégnant de l'atmosphère chargée de souvenirs. Les ruines témoignent de l'activité effervescente qui régnait jadis, tandis que les roches gardent les secrets enfouis sous leurs pieds. Élodie écoute les murmures du passé, imaginant les vies qui se sont entremêlées dans ces tunnels souterrains. En septembre, son cœur palpite au rythme de l'histoire, et elle sait que Vialas est un lieu où elle peut se connecter à quelque chose de bien plus grand que soi.

Les personnages s'émerveillent de la synchronicité qui les unit à Vialas en septembre, le mois idéal pour révéler les secrets longtemps enfouis. Ils ressentent une énergie particulière, une alchimie entre la beauté du paysage et leur quête

de vérité. Les douces promesses de septembre se déploient, offrant un éclairage subtil sur les mystères du passé. Élodie et Lucien comprennent que c'est le moment propice pour dévoiler les récits cachés et donner vie aux histoires oubliées. En ce mois enchanté, ils se lancent ensemble dans une quête passionnante, prêts à déterrer les trésors enfouis et à partager les vérités longtemps gardées secrètes.

### Chapitre 3 : La beauté de septembre révélée

En septembre, Élodie et Lucien s'aventurent main dans la main à travers les paysages enchanteurs de Vialas. Ils se laissent guider par la magie de la nature qui s'éveille à leur passage. Les châtaigniers leur offrent leur ombre bienveillante, les hêtres dansent avec grâce dans la brise automnale, et les roches granitiques du Rocher du Trenze se dressent fièrement devant eux. Ensemble, ils explorent chaque recoin de ce décor idyllique, s'imprégnant de la beauté tranquille qui les entoure. En septembre, Vialas se transforme en un tableau vivant, et Élodie et Lucien en sont les privilégiés spectateurs, émerveillés par cette communion avec la nature.

La végétation colorée et parfumée du printemps inonde Vialas d'une ambiance magique. Les fleurs éclatantes s'épanouissent, embaumant l'air de leurs doux parfums. Les rivières du Luech, de la Gourdouze et du Rieutord serpentent avec grâce à travers le paysage, offrant des refuges paisibles pour ceux qui cherchent fraîcheur et sérénité. Élodie et Lucien se laissent bercer par la symphonie des couleurs et des fragrances, s'imprégnant de cette atmosphère enchanteresse. En ce printemps vibrant, Vialas se pare de sa plus belle parure, et les deux explorateurs s'abandonnent à la beauté éphémère de ce tableau naturel.

Élodie saisit avec passion ces instants de beauté éphémère à travers le viseur de son appareil photo, capturant les couleurs vives et les détails délicats de la nature environnante. Pendant ce temps, Lucien partage avec enthousiasme ses connaissances sur la faune et la flore locales, révélant les noms des fleurs sauvages et des animaux qui habitent ces lieux préservés. Ensemble, ils tissent un lien intime entre l'objectif de l'appareil photo et les mots vivants de Lucien, créant une symphonie visuelle et sonore de la nature de Vialas en septembre. Leurs échanges passionnés font éclore une nouvelle appréciation pour la beauté fragile de cet écosystème précieux.

### Chapitre 4 : Les échos du patrimoine en septembre

Élodie et Lucien s'aventurent main dans la main à travers les rues de Vialas et les hameaux environnants, découvrant le riche patrimoine bâti qui témoigne de l'histoire et de la culture de la région. Ils admirent les fermes ancestrales, solides et empreintes de traditions, et les aires à battre où les récoltes étaient jadis rassemblées. Les ponts qui enjambent les rivières murmurent les récits des générations passées. Élodie et Lucien sont fascinés par ces vestiges du passé, sentant l'empreinte des ancêtres qui ont bâti ce paysage chargé d'histoires. En explorant ce patrimoine riche, ils se sentent connectés à une continuité intemporelle.

Élodie et Lucien s'immergent pleinement dans la vie culturelle de Vialas. Ils participent avec enthousiasme aux visites patrimoniales, guidés par les passionnés locaux qui révèlent les trésors cachés du village. À travers ces découvertes, ils saisissent l'essence de la vie quotidienne de ceux qui ont vécu ici, autrefois. Les événements culturels locaux ajoutent une touche de charme supplémentaire à leur séjour. Ils assistent à des concerts envoûtants, débattent lors de conférences enrichissantes et s'émerveillent devant des expositions captivantes. Chaque expérience les rapproche un peu plus de l'âme vibrante de Vialas en septembre, renforçant leur attachement à ce lieu empreint d'histoire et de culture.

### Chapitre 5 : Les révélations de septembre

Alors qu'Élodie et Lucien se laissent imprégner par l'esprit envoûtant de septembre à Vialas, ils découvrent des indices énigmatiques qui semblent évoquer un mystère longtemps oublié. Au fil de leurs explorations, ils tombent sur des témoignages anciens, des cartes énigmatiques et des récits fragmentés. Intrigués, ils se lancent dans une quête passionnante pour démêler les fils de cette énigme locale. Guidés par leur curiosité et leur détermination, Élodie et Lucien lèvent peu à peu le voile sur un secret enfoui depuis des décennies, révélant ainsi un pan caché de l'histoire de Vialas. En cette saison empreinte de mystère, ils sont sur le point de découvrir la vérité longtemps dissimulée.

Élodie et Lucien se lancent avec passion dans une enquête fascinante, déterminés à percer les mystères qui planent sur Vialas. Ils fouillent les archives, interrogent les habitants et scrutent chaque recoin du village à la recherche d'indices. Les secrets se dévoilent peu à peu, révélant des histoires oubliées, des légendes anciennes et des récits mystérieux. Les énigmes les défient, mais leur détermination reste inébranlable. Ils se plongent dans l'histoire complexe du village, déchiffrant des codes cachés et suivant les pistes énigmatiques. Au fil de leur quête, ils se rapprochent de la vérité, illuminant ainsi les mystères enfouis depuis si longtemps.

La nouvelle atteint son apogée en septembre, lorsque Élodie et Lucien font une découverte à la fois surprenante et bouleversante. Leurs recherches et leur quête incessante les ont finalement conduits à une révélation qui ébranle leurs certitudes et transforme leur perception de Vialas, mais aussi d'eux-mêmes. Les pièces du puzzle s'emboîtent enfin, dévoilant un secret insoupçonné qui chamboule leur compréhension de l'histoire du village et de leur propre destinée. Cette révélation inattendue les confronte à des choix cruciaux, remettant en question leurs motivations, leurs croyances

et leur relation même. En cette période de septembre chargée d'émotions, Élodie et Lucien se trouvent face à une vérité qui transforme leur vie à jamais.

Conclusion : L'héritage de septembre à Vialas

Enveloppés par la magie de septembre à Vialas, Élodie et Lucien sont touchés au plus profond de leur être par l'expérience qu'ils y vivent. Émerveillés par la richesse du patrimoine naturel et culturel de la région, ils prennent conscience de son immense valeur. Ils se promettent alors de devenir les défenseurs de cette beauté fragile et de contribuer à sa préservation. Ensemble, ils s'engagent à sensibiliser les autres, à soutenir les initiatives locales et à partager leurs découvertes avec le monde. Animés par un profond respect pour Vialas, ils deviennent les gardiens de son héritage, perpétuant ainsi sa splendeur pour les générations futures.

Ils décident de partager leurs découvertes à travers des expositions photographiques et des conférences, invitant les habitants de Vialas ainsi que les visiteurs à plonger dans l'histoire et la beauté de la région. Élodie utilise ses talents de photographe pour capturer les moments magiques qu'ils ont vécus, mettant en valeur la richesse du patrimoine naturel et culturel de Vialas. Lucien, quant à lui, partage ses connaissances et anecdotes lors de conférences captivantes, faisant revivre le passé et éveillant la curiosité des auditeurs. Ensemble, ils inspirent les autres à apprécier et à préserver ce trésor unique qu'est Vialas.

\*\*\*\*\*

**Paul LAUTIER**

*L'aveu*

En septembre, tandis que l'été dardait ces derniers feux sur la vaste plaine resplendissante, la douceur d'un soleil rasant rehaussait à leur apogée les couleurs de fin d'après-midi. Les blés agitaient leurs épis sous une légère brise caressante. Celle-ci diffusait une multitude d'odeurs en provenance des étendues sauvages et infinies. Le modelé léger des collines vous conviait à les parcourir. On se sentait des envies d'explorer ces paysages cachés derrière ces rondeurs exquises ; on avait des vellétés de folâtrer.

Chris exhalait à pleins poumons cette atmosphère, emplie de senteurs. Une curieuse impression de sensualité, quelque chose d'encore confus que sa jeunesse ne parvenait pas à cerner, l'envahissait : une certaine euphorie comme un frisson parcourant la peau, sensation plus profonde que simplement épidermique. Angie se révéla opportunément dans son champ de vision. Elle apparut soudainement dans toute la fraîcheur de sa jeunesse épanouie. Quelle était belle, cette fermière ! D'ailleurs, lorsqu'elle débarquait toute resplendissante devant le bar de Moorefield, à bord de la Buick Super 50 Woody flambant neuve de son père, à la carrosserie bleu arctique très clair, elle ne manquait jamais d'affoler tous ces pauvres gars du comté, eux qui rêvaient par idéal de ressembler à James Dean, l'œil rivé sur les posters de Maryline. Mais elle aurait pu assurément faire tourner la tête à n'importe quel producteur du Nebraska si l'envie lui avait pris d'aller tenter sa chance jusqu'à Omaha, voire même de viser plus haut en allant jusqu'à Hollywood. Du moins, selon les ambitions que lui prêtait avec inquiétude Chris dans ses craintes les plus fantasques. Mais pour son bonheur, tel n'était pas le cas. Angie préférait encore son univers rural. Ses cheveux blonds ondulés, aux reflets roux sous les derniers rayons obliques étaient, ce soir-là, maladroitement retenus par un bandeau. Chris décelait, plus que les discernait, ces juvéniles taches de rousseurs qui parsemaient son visage angélique. Elle portait une robe beige aux motifs vichy alors en vogue, en tissu léger, flottant sous le vent et que sa démarche élancée aidait à rendre éthérée. Elle incarnait pour Chris tout ce

qui est beau. On aurait dit une déesse grecque dans sa tunique céleste et chastement serrée sous la poitrine qui en était d'autant soulignée. Elle portait, de surcroît, un seau visiblement bien rempli, dont le poids incitait ses épaules à se cambrer en arrière pour mieux bomber le torse. Angie s'apprêtait sans doute à se rendre à l'écurie dont la porte était grande ouverte, révélant les tas de paille en réserve tapies dans l'ombre et dont on ne devinait que trop les effluves fauves. Chris, en les apercevant derrière la silhouette gracile, réprima une idée incongrue qui lui traversa l'esprit. Pour penser à autre chose, elle se rapprocha de la jeune femme, sans trop savoir encore que lui dire.

« Hello Chris ! fit Angie en l'apercevant malgré le contre-jour.

- Hello!... », répondit laconiquement Chris qui s'avavançait vers elle. Le chapeau à large rebord que portait Chris lui cachait le visage. Pourtant ses yeux brillaient. Mais cela valait certainement mieux ainsi.

« Tu ne m'as pas l'air bien à l'aise aujourd'hui. Ça va dans tes grandes bottes ? ».

Chris qui avait travaillé toute la journée dans les prairies et avait chevauché les mustangs du haras, portait ses attributs d'authentique cow-boy qui lui collaient à la peau. La compagnie des chevaux lui était plus agréable que celle de ses semblables. Les bêtes ne jugeaient pas, étaient directes et innocentes dans leurs réactions, même si celles-ci se révélaient parfois brutales. Avec eux, en retour, Chris n'avait aucunement besoin de travestir, de dissimuler, de déployer ces artifices utiles aux relations sociales. Cela lui était infiniment reposant et l'incitait à préférer la promiscuité des animaux à la plupart des hommes, ou des femmes... Pourtant Angie faisait exception ; elle aurait pu être ce personnage d'une idylle rêvée. Surtout lorsqu'elle avait ses mèches rebelles devenant franchement rousses comme ce soir-là et qu'elle affichait cette moue à la fois un peu boudeuse et moqueuse. De plus, ses manches retroussées haut donnaient à voir ses bras fermes et largement dénudés au-dessus du coude. Ceux-ci, habituellement blancs comme tout son corps sans doute, se teintaient en cet instant pourtant, sous la lumière mordorée, d'une légère nuance ocre.

« Tu vas où avec ton seau ?

- Tu veux m'aider ?

- Ben si tu vas là-bas, pourquoi pas ?, fit Chris en désignant du menton l'écurie où les tas de paille attirait décidément son regard avide.

- Pourquoi veux-tu venir avec moi dans l'écurie plus qu'ailleurs ? Tu veux me montrer quelque chose ? Ou tu veux me sauter dessus pour qu'on se bagarre dans la fange ?

- Pourquoi se battre ? ajouta Chris, en rougissant, pensant aussitôt : « Mais pourquoi j'ai dit ça ? Je risque de perdre sa sympathie. »

- C'est-à-dire ? » dit Angie en prenant un ton suspicieux et sérieux accompagné d'un œil scrutateur.

Chris avait l'impression que la jeune femme lui opposait sa poitrine insolente qui se bandait comme par provocation au rythme saccadé de sa respiration haletante. Mais il ne fallait aucunement céder à la tentation, à ce piège de l'illusion.

« Bon, je t'aiderai une autre fois... n'y pensons plus.

- Si, si ! Allons-y, puisque tu y tiens ».

Son regard était troublant, cajoleur. Il était perçant. « Et si elle ne jouait pas. Mais non, je ne dois pas y croire trop vite. Je ne dois pas m'emballer. »

« Après tout, tu peux y aller sans moi, fit Chris pour tenter de se reprendre et surtout pour se convaincre d'avoir à garder ses distances.

- Même si tu ne veux plus m'aider, on pourrait quand même discuter en chemin...

- Tu as des choses à me dire ? fit Chris d'un air faussement détaché.

- Toi, en tout cas, sûrement. N'est-ce pas ? », fit-elle, en commençant d'avancer vers le soleil.

Sous l'éblouissement, malgré le rebord de son chapeau, Chris dut baisser la tête et la suivre. Contrairement à ce qu'elle venait de clamer à l'instant d'un ton léger mais triomphant, Angie ne parlait pas et s'enfermait dans un silence pesant. Elle qui était habituellement sémiillante, semblait subitement grave, voire contrariée, à moins qu'elle réfléchît à quelque dilemme, version que Chris aurait volontiers privilégiée. En la regardant à la dérobée, sans avoir besoin de la détailler davantage, Chris imaginait suffisamment déjà ses charmes, l'ayant observée à loisir et franchement en d'autres occasions. Mais aujourd'hui, elle paraissait encore plus irrésistible à ses yeux, sa nuque était dégagée. La frêle pilosité blonde de ses bras tendus vibrait comme les blés sous un souffle léger crépusculaire. Cette peau d'une texture délicate, d'une blancheur ingénue, faisait ressortir ses pigments roux ponctuant des joues adorablement tendres ; elle contrastait radicalement avec la peau burinée de Chris exhalant une virilité de plein air.

Angie était vraiment la personnification de la volupté érotique teintée de la douceur d'une authentique féminité et Chris ne devinait que trop l'attraction dangereuse qu'exerçait cette alchimie prodigieuse sur les hommes. Ces émanations

secrètes agissaient pour exciter avec une ferveur indomptée la sève bouillonnante de sa jeunesse, au-delà de la simple satisfaction esthétique de contempler une chose belle. Chris en éprouvait un sentiment de culpabilité et tentait désespérément de refouler cette attirance. Mais son corps encore mal apprivoisé se laissait impérieusement envahir par ses propres pulsions fougueuses non contenues. Angie se retourna, se sentant observée. Puis elle s'arrêta, opposant brusquement à la tentation de Chris l'objet si radieusement offert de ses tourments inavouables. Ses yeux verts, si clairs, étaient terriblement perçants. Dans leur aspect envoûtant, ils paraissaient avoir beaucoup à révéler.

« J'ai dû penser trop fort. Dois-je céder et tout dire, ou vais-je tout gâcher ? » se dit Chris, au comble de l'indécision fiévreuse.

« Je sens un truc bizarre en toi, fit Angie d'un ton ferme. Alors, vas-y donc ! Qu'il y a-t-il ?

- Je voulais te demander si..., mais Chris s'interrompit un instant avant de reprendre : tu pouvais m'aider à brosser les chevaux ?

- Ah, c'est ça ! Eh bien oui. Pourquoi pas ? Je croyais que tu voulais m'inviter... Quelle idée ! N'y pensons plus, va ! Pourtant, il y avait quelque chose de curieux : j'avais l'impression que tu me désirais, là et maintenant, comme en aurait envie un garçon. Bon, je dois me faire des illusions après tout », fit Angie lui agrippant aussitôt le bras de sa main libre. « J'avais une porte grande ouverte ! Je n'ai pas su saisir l'opportunité. Quelle idiote, je suis ! La prochaine fois, demain c'est sûr, je parviendrai à lui demander franchement si elle préfère vraiment les garçons », se dit Christina qui devait se contenter dans l'instant de cet espoir, tout en s'interrogeant sur l'interprétation de l'expression « se faire des illusions ».

\*\*\*\*\*

**Angélique LÉGER**

*Mon plus gros fou rire*

Allez cherchez bien, fouillez, farfouillez dans votre mémoire pour raconter votre plus gros fou rire ! Le mien se passa en septembre.

J'en ai eu des bons, des fous rires de gamins puis d'adultes mais je pense que celui qui fit date... dura bien trois jours... et fut collectif. Or, dès que l'un de nous, revenait sur le sujet, ça repartait de plus belle. Bien sûr, les heures passant et vu le nombre de conteurs, l'histoire originelle avait pris de l'ampleur. Mais c'est aussi ce qui en fit son piment... Alors, avec les années, et sans doute auréolée de mon imagination affective, elle aura un peu viré... pour notre plus grand plaisir, je l'espère.

J'avais 17 ans, je partais pour trois jours de randonnée équestre automnale, au sein d'un groupe d'une dizaine de cavaliers, dans les Vosges Saônoises.

A l'époque, la rentrée scolaire était plus tardive que de nos jours, mi-septembre.

L'armoire comtoise qui nous servait de guide était prénommée : « la Chaudière ». Ne me demandez pas pourquoi... (je crois qu'elle ronflait), elle rigolait quand elle se brûlait, mais elle tenait la route. Tous les joyeux troubadours que nous étions, jubilions que le soleil nous accompagne, et qu'on soit attendus chaque soir, dans des fermes isolées, pour y déguster la cuisine locale ! On partait pour se marrer... On ne fut pas déçus. Notre procession équine, s'étirait en longueur et les montagnards regardaient notre caravane, tout en nous parlant ou commentant le regret du temps passé. Et puis, habitués à ce cérémonial : chemins forestiers, clairière, puis cour de ferme... Or un matin, on longea une ferme comtoise traditionnelle. Une de plus. Tout était réuni : le vieux et sa vieille, la baraque et son porche arrondi de grange, la cour, le cerisier auquel était attaché le chien de garde et les poules qui se promenaient. Tableau classique. Comme de bien entendu, le chien gueule tout ce qu'il peut en sentant d'abord l'odeur de nos chevaux, puis de plus belle, en nous voyant oser longer sa cour de ferme. Et comme la procession était longue, ça laissait du temps à tout le monde pour aboyer, regarder ou tenter de se parler, dans le bordel sonore que l'on provoquait. Le vieux, sur le seuil de sa porte de

cuisine, pipe en bouche, béret et bretelles, myope et sans dentier, nous salua tout en engueulant son chien. Ceci dit, le chien aboie, mais la caravane passe... Mon bol fut d'avoir été la dernière cavalière de la file. J'eus donc, en idéale témoin, l'intégrale en « direct live ». Pas piquée des hannetons. Le vieux, voulant être affable et nous souhaiter la bienvenue, car nous distrayions son morne et plat quotidien, s'agaça du peu de cas que nous faisait son chien. Contrarié, il hurla sur le corniaud. Qui gueula encore plus fort. Alors la vieille sortit. En charentaises et robe-blouse-tablier à grosses fleurs, taille XXL pour un mari haricot-vert. Le vieux, comme de bien entendu, reprocha à sa femme le vacarme de sa cagne, ne valant pas un caramel, pas même foutue de se taire quand on le lui ordonne! La vieille, piquée par le bruit, le mari et le chien, mais voulant aussi se montrer accueillante auprès de ces touristes peu communs, fonça sur le molosse, pour y retenir la laisse, plus courtement. D'une main, nous saluant, et de l'autre, empoignant la corde, que le roquet tirait et retirait. Le chien attaque, la vieille tangué, mais elle tient bon. La caravane n'en finit plus de passer. Le vieux de pester, contre ce chien-de-cons, peu amène. Mais le chien n'était pas si con qu'il en avait l'air. Car au dixième canasson, il comprit qu'il ne pourrait rien contre le cerisier, mais peut-être contre la vieille ? Alors, dans un éclair de génie, le quadrupède cessa soudain de tirer sur la corde, revint en arrière, prit son élan, et piégeant la mémé à revers, fit une boucle autour de ses jambes, pour revenir plus vite et plus fort sur mon cheval. Les lois de la physique faisant leur œuvre, avec la vitesse et les forces de tension, la grand-mère décolla du sol, en un vol-plané parallèle à la première branche du cerisier, exhibant au passage sa culotte sous son tablier (de la mémé, hein pas du cerisier) et retomba aussitôt à plat-dos dans la poussière, les poules et les fientes. Tandis que le clebs continuait de gueuler, tout comme son maître, vexé d'avoir une andouille de femme aussi empotée. Ça tournait vinaigre. La vieille, cette fois bien énervée contre la cagne, revint vers le porche de la grange, saisit la poutre qui servait de frein de porte, et d'un seul coup d'un seul, elle lui fendit la gueule. Assommant le chien, tiens ! L'autre qui en avait vu d'autres, vit cette fois, un tourbillon d'étoiles, digne d'un dessin animé, gueula moins, mais revint à son cerisier, titubant tel un chien complètement bourré. À partir de là, je ne peux plus rien vous raconter, je n'osais plus rien regarder, car le plus dur, fut de retenir, contenir la cascade de fou-rire qui vous submerge, alors que vous tentez de rester polie, de vous inquiéter pour les vertèbres de la mémé et le crâne de son chien, que vous sentez une lame de fond qui vous emporte... Et bien évidemment, moins il faut rire, (car le moment et le lieu vous l'interdisent), plus l'envie est grande. Encore une loi de la physique, voire de l'art dramatique : compresser au maximum un sentiment ou une matière, et vous décuplez sa force. Je ne me rappelle dès lors, que d'une chose : les trois derniers cavaliers que nous étions en bout de file, évitions à tout prix de croiser nos regards, attendions chacun impatientement de passer enfin derrière la maison, suffisamment loin, pour n'être ni vus ni entendus des résidents, et exploser, à n'en plus finir, d'un rire à en tomber de selle. Et raconter aux autres, la fin de l'épisode, et se la raconter encore et encore. Et à chaque fois qu'on arrivait près d'une nouvelle ferme, nous cherchions les indices et les éléments déclencheurs du comique de situation : la cour, le vieux et sa vieille, le chien attaché, le cerisier et la poutre...

Et chaque soir, la raconter à nos hôtes, on ne s'en lassait pas...

Mais on s'en fout, le plus important est d'aimer ou écouter les contes, surtout quand ils font rire... Les histoires sont comme ça, qui voyagent, se déforment et se transforment, au point qu'on ne sait plus très bien, où finit la vérité et où commence la fiction.

(\*et merci à mon père et aux copains qui contribuèrent à l'époque, à composer ensemble, ce fait divers)

\*\*\*\*\*



Julien LÉGER

*Un héros d'un autre temps*

Somnolente matinée, semblable à toute autre, en septembre c'est le lot de l'ensemble des jours. Période cependant vénérée des vagabondeurs ; Carpo, déesse de l'automne, ralentit peu à peu le monde, les êtres se resserrent et vaquent à des occupations de plus en plus personnelles, parfois moroses. Il existe cependant deux types de personnes, celles qui s'y refusent et les autres qui préfèrent se noyer ou s'oublier, se laisser porter. Petchorine encore étudiant, déjà jeune et actif, avait un compte en banque substantiel, menait une vie tranquille, quoique bien remplie, et caressait même l'illusion raisonnable de devenir père. Il a ce que beaucoup interprètent comme étant l'aboutissement d'une vie, sa véritable beauté. D'autres croient que la véritable beauté est précisément aussi rare que l'est, entre les hommes, l'homme capable de faire l'effort contre soi-même, c'est-à-dire de choisir un certain soi-même, et de se l'imposer. Quoi qu'il en soit, le passé de Petchorine consistait en un quotidien bien rythmé, calculé, quoique laissant passer quelques vicissitudes de temps à autre. Quotidien qui ressemblait en somme à ceci : une somnolente matinée, semblable à toute autre ; particulièrement en automne, c'est le lot de l'ensemble des jours. Il lui fallait pourtant vaquer à ses occupations de rigueur, c'est-à-dire : rien.

Rien de bien conséquent tout du moins. Ses études ne l'entraînent en rien et il n'a par ailleurs pas grand-chose à faire tout court. Alors il rêve. Il est assez névrotique de se complaire à déployer à longueur de journée son imagination à tout et n'importe quoi. Quel est l'intérêt de conceptualiser les grands courants sociologiques du XXème siècle pendant ses études lorsqu'on peut passer vingt minutes à se demander pourquoi les gens se placent si étrangement dans le métro ?

Pourquoi n'y a-t-il aucune réflexion commune sur le fait que le sens de circulation sur trottoir devrait être le même que dans le code de la route ? Ce peut très vite devenir une mauvaise journée lorsqu'on se trouve bloqué à trois reprises en trente mètres par des badauds.

Notre héros lui se faisait une idée très originale du monde – a minima vis-à-vis de ses contemporains. Rien ne le différencie particulièrement de ses semblables, perché du haut d'un ego certain quoique mesuré, il lui semblait pourtant que la vacuité de l'existence ne se comble pas à renfort d'idéaux. À son sens, la morale est un piège des plus pervers. Il aimait à penser que cette dernière consistait à mettre de l'ordre dans ses idées. Par conséquent, quelqu'un de très moral se doit d'être très ordonné sans beaucoup plus d'idées. Nous en conviendrons, c'est un postulat des plus houleux pouvant mener à une sombre destinée. Il faut donc se passer de morale et pratiquer avec zèle une éthique plus grande encore. Finalement, n'avoir aucune morale et beaucoup d'éthique. Péniblement sorti de ses vacances fortes de deux semaines de durée à Barcelone - rythmée de nombreuses soirées trop longues en durée et de visites touristiques de lieux de cultes dont on ne retient rien - notre bon Petchorine se dit à lui-même que ses amis et plus généralement autrui mènent une vie ponctuée d'entractes, parfois trop longs. Parfois, il peut lui arriver de vouloir sortir de cette boucle infernale, lui, mais aussi ses proches. Tenter de parler, de pratiquer l'absurde afin de décontenancer ce perpétuel esprit de sérieux. C'est oublier que mettre une baffe à un compatriote sourd est bien dommage. Il la sent mais ne l'entend pas ; une moitié de plaisir. En grand poète et assidu lecteur Petchorine se prenait parfois à réagir ainsi : « Je me sens au fil des jours de plus en plus perdu. L'amalgame de l'acuité et de la froideur cause en mon âme malaise et doute. L'intelligence ne serait-elle pas à la fois des monstres de silence et de lucidité, infiniment calmes, éveillés et rigides ? Doués d'imminence et de souplesse ils m'apparaissent comme bêtes et animaux impénétrables que tout pénètre ».

Drôles de réflexions, cela va sans dire, qui, il est vrai, tranchent sensiblement avec un quotidien moyen de métropolitain actuel. Le sien tourne cependant autour de son école, d'un café littéraire et éventuellement de quelques occasionnelles sorties, des lubies d'esthètes mais rien d'anormal en somme. C'en est pourtant trop pour notre héros qui, s'énevra de cet absurde univers, se dit qu'il vaut mieux vaquer vers d'autres de ces dimensions. Peut-être qu'en voyant d'autres contrées, paysages et civilisation son œil endormi s'ouvrira sur nombre de vérités ésotériques et raffinées. Il est vrai que fréquenter à longueur de journée le petit milieu littéraire français peut être lassant selon ses accointances stylistiques. Autrement dit, entre un disciple littéraire du comte de Lautréamont et Annie Ernaux, il y a un pas. Petchorine a cependant déjà voyagé, et c'est tout l'enjeu. La route l'appelle. Ses réveils au coucher de lune pâlisante à l'ouest qui s'apprête déjà à s'enfoncer dans ses nuées noires, suspendues à de lointains sommets tels les lambeaux d'un rideau déchiré. Les rondes d'étoiles qui s'entrelacent sur un horizon encore lointain, le tout en de merveilleuses arabesques s'éteignant l'une après l'autre à mesure que la leur pâle de l'orient gagne la voûte d'un lilas sombre. Tout est calme lors du voyage, dans le ciel et sur la terre, tout comme le cœur de l'homme à l'heure de la prière du matin. Prières qui lui semblent rendre sensiblement meilleures les personnes qu'il lui est arrivé de rencontrer au cours de ses précédents périples. Les gens semblent si profonds comparativement à nous autres... se dit-il.

Tout le poussait au voyage, à une compulsive recherche de dopamine au travers du nouveau, de ce qui n'est que partiellement construit en son esprit. À vrai dire, le voyage est salvateur quant au marasme, aux tribulations débilitantes

de son quotidien français. Il n'est cependant que passager. Le vernis pâlit rapidement ; au fond l'homme est similaire en tous lieux ; les forêts le précèdent, les déserts le suivent.

L'exotisme est hélas ! rarement humaniste ; tout au moins il laisse la part belle à régresser dans le meilleur de lui-même et progresse systématiquement dans le pire.

Nous passerons sur les péripéties du voyage en ne mentionnant que celle de la rencontre d'un pope, loin à l'est d'ici. Il lui dit en substance :

« Tu me déçois. Ah ! Ne vois-tu donc pas que l'homme passe comme une ombre en ce bas monde ? Il n'est qu'une image, une figure ; et comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit que de vaines choses. Comme toi, l'image du bien et non le bien même ».

Ce fut un choc pour Petchorine. Pas du genre spontané, mais en quelques semaines seulement il finit par revenir chez lui ; et ce, après plusieurs mois d'absences. Sur le retour, son état d'esprit se triturait plutôt sur ce type de questionnement : « Rien n'est acquis, tout est lutte. *In fine*, j'en viens à penser que violence est mère d'humilité. Nous autres occidentaux, pour qui l'intelligence, par trop remuée de fond en comble, se retire et tombe, une fois dans la vie, dans les égarements vils et purement méchants, car gratuits, dont je suis quotidiennement témoin ».

J'en suis encore dubitatif mais maintenant que ma raison d'être n'est plus... Mourir serait une solution, aimer un lieu, une femme, une région en est à la fois la clé et le chemin de ... J'en suis encore dubitatif mais maintenant que ma raison d'être n'est plus... Mourir serait une solution, aimer un lieu, une femme, une région en est à la fois la clé et le chemin de ...

Il revint à l'automne tombant... et décida alors de se retirer et de s'installer à l'ombre des rochers d'une profonde vallée. Il y règne une atmosphère exquise et sobre qui faisait oublier presque toutes les fastidieuses horreurs de la vie. On y respire une béatitude sombre en cette période de l'année. Cloisonné chez lui, Petchorine se prit enfin à réfléchir posément à ses vicissitudes passées et surtout sur ce qui s'annonce : « Il me semblait que le monde m'appartenait, en réalité seule mon humilité me revient de droit. Ce vaste sentiment de découverte, d'ouverture à autrui n'est au fond qu'une espèce de charité humaniste, attendue comme réciproque, qui émane sûrement du vagabondage contemporain (très confortable par ailleurs). Le monde n'a peut-être pas besoin de moi... et à défaut de réussite dans la conquête de ton cœur, cela me redonne la force de vivre. « C'est bien plus beau lorsque c'est inutile n'est ce pas ? Je me sens à mon aise en ces lieux reculés. De telles régions devraient apprendre au voyageur heureux, ne serait-ce que pour humilier leur sot orgueil, que la transcendance qu'il cherche tant, cette mystérieuse ivresse, se trouve tout aussi nettement là où l'homme se fait rare. J'en suis encore dubitatif mais maintenant que ma raison d'être n'est plus... Mourir serait une solution, aimer un lieu, une femme, une région en est à la fois la clé et le chemin de traverse vers une existence épanouie. Je choisis donc la seconde voie. En écrivant cela, la neige se mit à tomber sur le Trenze, il termina ainsi : « Quand ton hiver s'oppose à mon orgueil s'ouvre la porte de mon printemps ».

\*\*\*\*\*

Catherine Legrand.

*La traque*

En sep..tembre... Septembre noir ! Ce titre s'était implanté comme une moraine dans le cours effiloché de son rêve mourant. Victor s'était levé d'un bond de son lit pour ne pas laisser l'inspiration se diluer, puis il avait bouclé sa chronique et l'avait vite expédiée au journal. Penché à sa fenêtre il se laissait pénétrer par le voile de brouillard laiteux qui ne manquerait pas de laisser place à un bon soleil d'automne. On était en octobre. Deux meurtres avaient eu lieu à seulement trois semaines d'intervalle et dans un périmètre étonnamment restreint. Deux jeunes filles : la première Christelle, 18 ans, avait été retrouvée le 7 septembre dans un fossé, son vélo couché à côté d'elle, et Micheline, 15 ans, le 28 du même mois, allongée dans un champ, en lisère de la forêt domaniale de B.

Victor Buisson trouvait dans ces affaires une opportunité pour se lancer dans un journalisme d'investigation. Lui qui rédigeait habituellement des chroniques culturelles, agricoles ou des billets d'humeur, avait carte blanche pour étoffer la feuille de chou hebdomadaire: "Au pays de L'Avre et de L'Iton".

La gendarmerie de D. ressemblait à une fourmilière : l'agent d'accueil était débordé par tous ceux ou celles qui prétendaient avoir vu quelque chose ou quelqu'un de suspect. Ceux qui voulaient être rassurés et enfin les éternels "pervers" qui étaient prêts à accuser ceux dont la tête ne leur revenait pas. Bref, l'épaisseur glauque des vies ordinaires. La peur gagnait du terrain bien au-delà du canton. Les maires des différentes communes et le préfet de région étaient tous sur le pied de guerre. Le responsable de la gendarmerie chargée d'enquêter sur ces deux meurtres était sous pression.

Philippe Foubert, le chef de la brigade, avait réuni toute son équipe. D'un ton qui se voulait martial, il déroulait son plan, organisait les missions de chacun.

« Nous avons le devoir d'élucider le plus vite possible ces deux meurtres. Ils pourraient bien être le fait d'un tueur en série. Si nous réussissons, ce sera un grand honneur pour notre équipe, sinon nous serons vite dessaisis au profit de la police. Donc au boulot les gars ! Il n'y a pas un instant à perdre ! ».

Le brigadier Marc Lachaume fut le premier à se rendre sur les lieux des crimes pour recueillir les indices, relever des empreintes, faire des prélèvements. Soit, repérer les traces même les plus infimes. Pendant ce temps ses collègues, surnommés les deux M. : Maurice Bounab et Marcel Rivière pratiquaient des interrogatoires comme deux tennismen positionnés de chaque côté du filet. Ils se renvoyaient la balle et les questions ricochaient sur les témoins ou les suspects.

Le petit ami de Christelle en avait fait les frais. Il avait vu débouler au garage ces deux compères à la face rougie qui l'examinaient comme un extra-terrestre en détaillant ses nombreux tatouages : poignards, serpents s'enroulant jusqu'à la base de son cou, tête de mort sur l'avant-bras. Il avait répondu en bégayant sous le feu roulant des questions : « il n'y était pour rien. Christelle était une petite copine sans plus. D'ailleurs, à l'heure du meurtre, il était encore en train de dépanner un client : « La voiture à Monsieur Fontaine, une vidange, son maître de stage pouvait confirmer ». Les deux M., tous deux chasseurs aguerris, s'étaient chargés spontanément d'interroger les différentes associations et sociétés de chasse. Auraient-elles repéré un rôdeur ?

Christelle avait quitté le salon de coiffure "Tiff ANNIE" situé au centre de la ville de C. vers 18h., comme d'habitude pour rejoindre la ferme de ses parents en suivant la petite route sinuant à travers champs. La patronne du salon de coiffure était bien en peine de donner la moindre information, à part répéter que c'était une gentille fille bien appliquée et toujours ponctuelle.

Le meurtrier l'avait étranglée (pressions visibles sur les carotides), mais pas de tentative de viol. Sa besace placée dans le panier de son vélo contenait des peignes, des brosses, une tête et des perruques, sans doute pour s'exercer à faire des chignons élaborés, quelques photographies de mannequins comme modèles, un petit porte-monnaie argenté, une baguette de pain. Tout était resté intact. Alors, le mobile ?

Quant à Micheline, elle avait subi le même sort : meurtre par strangulation et, là encore, aucune tentative de viol. Elle était sortie vers 10 h du soir pour partir à la recherche de son chien. Elle s'était dirigée vers la forêt toute proche. Ses parents vissés devant leur télé n'avaient rien vu, sinon ils l'auraient empêchée de sortir toute seule : « Vous pensez bien, dans la nuit, après ce qui s'était passé ! Vous vous rendez compte, on s'en voudra toute notre vie ! », disait la mère en tordant son mouchoir. « Et en plus, ce corniaud était dans la grange, il n'était pas bien loin ! ».

Le brigadier Marc avait fini sa journée en assurant les parents qu'on allait faire le maximum pour éclaircir ces deux affaires.

Philippe avait regroupé ses troupes pour faire le point. Mais à ce stade, il fallait se rendre à l'évidence : sans empreintes significatives ni mobile avéré, les enquêtes piétinaient.

Philippe avait donné comme mission à Raphaël Lecornu, le jeune aspirant brigadier, d'éplucher les signalements des voitures volées dans un rayon large de 40 à 80 km. Cela ne demandait pas une trop grande technique. Raphaël était du

reste fier de servir à quelque chose au lieu de passer son temps à lire des comptes-rendus et des bilans chiffrés des interventions de la brigade.

De son côté, Victor s'installait dans les bistrotts, engageait la conversation avec les clients, noircissait du papier de bribes d'informations diverses. Tel un peintre naturaliste, il s'essayait aux portraits des victimes en s'appuyant sur les confidences glanées ici ou là. Mais rien de très sulfureux. Des jeunes filles tout ce qu'il y a de plus sages.

Philippe avait besoin de se reposer sur quelqu'un, aussi convia-t-il son second, Marc, à venir manger chez lui. La gendarmerie était une grande famille. La femme de Philippe, Nathalie, affichait toujours une mine boudeuse. Marc se sentait mal à l'aise en sa présence. C'était une femme pâlotte et maigrichonne, dotée d'une personnalité excentrique. Elle s'exprimait avec affectation, d'une voix pointue. Elle se piquait en outre d'apprendre des langues étrangères. Elle était passée de l'anglais, brusquement, au chinois et on l'entendait miauler comme un chat castré à travers les couloirs de l'appartement. Les enfants lui répondaient en écho en riant aux éclats. Alors, les histoires de la brigade la laissaient de marbre. Elle restait dans la cuisine quand Marc était là. Philippe et Marc s'étaient connus au collège et au lycée. Leur pratique intensive du rugby avait définitivement scellé leur amitié. Marc était de loin, études. C'est Philippe, qui plus tard, l'avait incité à intégrer la gendarmerie. Tous deux finissaient la soirée à coups de cidre fermier.

Les deux M partageaient beaucoup de choses. On murmurait même qu'ils échangeaient leurs femmes, deux fortes en gueule qui se ressemblaient comme des sœurs, exception faite de leur couleur de cheveux : l'une, plutôt blond platine, l'autre, roux ou noir corbeau. Elles cuisinaient de succulentes terrines de pâtés de sanglier après la chasse. Elles donnaient volontiers leurs avis sur les meurtres : « Cherchez donc du côté d'un cheminot, ou d'un drogué à moins qu'il ne s'agisse d'un immigré... enfin oui et non, il les aurait probablement violées ! ». Et les soirées suivaient leur cours. Pendant ce temps, le meurtrier pouvait encore frapper. C'est ce que pensait Victor en ne se décidant pas à aller se coucher, préférant scruter la trame noire de la nuit.

Marc réglait méticuleusement les rétroviseurs de la voiture, c'était chez lui une obsession. Tout en conduisant, il jetait de brefs coups d'œil à gauche et à droite, même si la route était déserte. Un tic sans doute, se disait Raphaël. Marc l'avait embarqué avec lui exceptionnellement. Pour la troisième fois, il allait interroger celle que l'on surnommait la "Baronne". Ses terres étaient proches des lieux des crimes. Elle les avait reçus avec un léger sourire narquois, vêtue de sa tenue de cheval, bottée et crottée. Chaque année, elle faisait appel à Piotr, son ouvrier polonais, pour l'aider à récolter et semer. Elle en répondait comme d'elle-même. Cette année-là, il avait avec lui son neveu : un gros garçon mal dégrossi. Marc avait jugé bon de l'interroger. Malgré les traductions, il ne comprenait pas bien ce qu'on lui voulait et secouait la tête comme un dindon. Marc et Raphaël inspectaient pour le principe leur chambre installée dans la grange d'arrière. Marc avait au préalable envoyé un message en Pologne aux autorités compétentes pour connaître les antécédents éventuels du neveu. Il leur rendit leurs pièces d'identité avec regret. Il fallait se résoudre à abandonner cette piste.

Sur le chemin du retour, ils s'étaient arrêtés devant une maison abandonnée. Le propriétaire était mort trois ans auparavant. Le bien était en déshérence et s'était rapidement dégradé. Il avait été squatté avec son cortège de vitres cassées. Des ronces envahissaient tout. Le garage était grand ouvert comme le portail en fer rouillé. On pouvait voir, jonchant le sol, duvet, gamelles, détritres et tessons de bouteilles. Marc fit un tour rapide dans la maison et les environs sans rencontrer personne. Il lui faudrait y retourner. Les deux M avaient convoqué au poste, une bande de quatre jeunes : « Les incendies, les cambriolages, ils avaient payé pour ça ! ». « Fini les conneries, on est rangés des voitures, chef, on a tous un boulot ! ».

Raphaël avait déniché les descriptifs exacts de deux voitures volées en septembre la veille des meurtres. Une seule avait été retrouvée abandonnée le long de la voie ferrée à quelques encablures de la gare de C. Immédiatement dépêché sur les lieux, Marc se heurta au journaliste, ce fouineur qui semblait s'attacher à ses pas.

On tenait sous bonne garde trois suspects, des rôdeurs, des pauvres bougres alignés sur des chaises dans le couloir devant les vitres opaques des bureaux. Des effluves de charogne, de vin rouge et de transpiration âcre prenaient à la gorge : un ancien chasseur aviné interdit de port d'arme après une rixe, un jeune belge drogué, échappé d'un hôpital psychiatrique et qui avait atterri, on ne sait trop comment dans la région et un manouche vivant dans une camionnette au milieu d'un chemin vicinal peu fréquenté. Après les interrogatoires et les diverses vérifications d'usage, seul le jeune belge restait suspect. Ses propos étaient incohérents. Il ne prenait plus ses médicaments prescrits par un hôpital en région parisienne et traînait au hasard des routes. En tous cas, il valait mieux le garder en cellule de dégrisement avant l'expertise médicale. Lors de la réunion d'équipe, chacun y était allé de son commentaire. Marc et Raphaël avaient pointé l'extrême fragilité de l'homme peu compatible avec l'acte de strangulation. Mais Philippe et quelques autres pensaient au contraire que des accès de folie pouvaient parfaitement décupler les forces de n'importe quel individu. Il y avait de nombreux exemples. De toute façon, il faudrait attendre le "feu vert" des médecins pour le réinterroger. Maurice lança : « Et si c'était l'acte d'une femme ? ». C'est vrai que la question n'avait jamais été envisagée sous cet angle.

En attendant, le préfet semblait se satisfaire des timides avancées présentées par la brigade. Les maires des cantons concernés, eux, se montraient plus fébriles. On était déjà en décembre. Il faisait encore doux, le soleil brillait en fin de

matinée après la disparition des brouillards. Une période de froid était annoncée. Les champs se couvraient déjà de petites pousses vertes et les feuilles mortes jonchaient les routes. Marc était attendu chez ses parents à l'occasion de son anniversaire (quarante ans déjà). Ils habitaient à B., à une quarantaine de kilomètres après la traversée de la grande forêt domaniale du même nom. Il roulait doucement à cause du brouillard et des éventuelles traversées d'animaux. A l'entrée de la propriété, la voiture cahota sur les nombreux nids de poule. Il frotta ses chaussures sur le hérisson de l'entrée. Sa mère lui colla deux baisers sonores qui comme d'habitude lui emportaient la moitié de la joue et, comme lorsqu'il était petit, il fit le geste de s'essuyer. À table, son père décrocha peut être trois mots du genre : « Et tes enquêtes, elles avancent ? ». Sa mère, c'était comme si elle voulait à l'inverse occuper tout l'espace. « C'est votre brigade qui est chargée de cette affaire, vous en êtes où ? » et patati et patata... Elle avait poussé vers lui le dernier journal ; la rubrique de Victor encadrée au feutre rouge. « Maman, c'est mon anniversaire : laisse-moi tranquille, je suis fatigué de cette histoire ! ». Le lapin à la moutarde était délicieux, c'était toujours ça. Après la dernière goutte de champagne, son père avait quitté la table avec un bref : « J'étais content de te voir », pressé de rejoindre sa chambre et son cher harmonium. Marc prétextait un rendez-vous pour filer en début d'après-midi, poursuivi par sa mère chargée de provisions : « Ça te changera des sandwiches, je t'ai mis aussi le reste du lapin. À nos âges, on ne mange plus beaucoup ! ». Dans son rétroviseur Marc vit diminuer sa mère dans son tablier fleuri. Avant de retrouver ses collègues, il s'amusa à faire chanter ses pneus contre l'arête des trottoirs.

Le jeune belge était agité. Il fut impossible dans ces conditions de remonter avec lui le fil de son errance. Sa confusion était telle que le psychiatre l'avait fait hospitaliser en urgence. Les couloirs de la gendarmerie, enfin, fleuraient bon la menthe fraîche.

Les deux M. avaient "cuisiné" un autre homme, salarié de l'entreprise de charcuterie "Guy Guy". Il sillonnait les routes en semaine dans son camion aménagé pour les tournées. Il avait par le passé purgé une peine de 5 ans de prison au nord de la France pour une sombre histoire de harcèlement avec violence sur des collègues de travail. Kevin depuis avait refait sa vie et cette histoire était vraiment derrière lui. Aussi, peu après ces interrogatoires, il avait tenté de mettre fin à ses jours. Philippe avait été convoqué à la préfecture pour s'expliquer sur ces méthodes. La probabilité d'avoir affaire à un tueur en série avait échauffé plus que de raison les esprits. Victor dans ses chroniques rajoutait de l'huile sur le feu. Il n'était pas le bienvenu dans les parages. Le ou les mobiles restaient des énigmes. On faisait du surplace.

Un soir de février, à 21h 30 très exactement, un coup de fil envoya une décharge électrique sur la gendarmerie assoupie. Une jeune fille apeurée venait d'être projetée sur le bas-côté de la route par une voiture conduite par un homme cagoulé. Fort heureusement, une camionnette arrivait en sens inverse. L'homme avait pris la fuite, mais elle avait eu surtout la présence d'esprit de noter le numéro d'immatriculation et le modèle de la voiture. Un gros 4x4 vert-pomme immatriculé 75. Aussitôt, l'alerte fut lancée à toutes les brigades et les policiers présents sur site.

Philippe sauta dans une voiture, les deux M. suivant, dans une autre, un motard de la police. Des barrages avaient été disposés rapidement à différents ronds-points stratégiques. On n'avait pas jugé bon de déclencher les sirènes tout de suite. Il fallait retrouver la voiture. Après un long moment qui parut des heures, la voiture fut signalée en direction de M., au kilomètre 7.

Philippe conduisait pied au plancher. Raphaël à ses côtés serrait les fesses. Quand soudain ils eurent devant eux en ligne de mire le monstre vert-pomme filant à vive allure. On devinait le chauffeur cagoulé lançant de rapides coups d'œil dans ses rétroviseurs. La voiture était trop rapide et on la perdait régulièrement de vue. Elle finirait bien par tomber sur les barrages routiers qui se plaçaient aussi à l'intersection de petites routes. Le 4x4 n'hésitait pas à s'engager dans des sentiers forestiers. Il trouvait toujours une sortie. L'homme connaissait parfaitement la région. La traque prenait la tournure d'une course poursuite hollywoodienne. Des motards venus en renfort étaient plus mobiles. Mais l'homme échappait mystérieusement aux barrages. "Là, là !" Philippe l'avait juste devant lui sortant d'un chemin en dérapage contrôlé. Il écrasa un peu plus la pédale, la voiture fit un écart sur le bas côté dans un crissement de pneus. L'homme était encore hors de portée. En poursuivant sur la même route qui descendait jusqu'au lac, ils aperçurent le coffre de la voiture vert pomme. Celle-ci était encastrée encore fumante dans une décharge sauvage, nez écrasé contre un squelette de réfrigérateur. L'homme, lui, s'était évaporé dans la nature. Il ne pouvait pas être loin.

Deux maîtres-chiens se positionnèrent au bord du lac. Les bêtes reniflaient les berges, les parcouraient en tous sens frénétiquement. D'autres, avec en tête les deux M., fouillaient les fourrés l'arme au poing. La voiture aussi était investie par une équipe. A minuit les recherches avaient été provisoirement suspendues. Ça et là des policiers et gendarmes restaient postés et des barrages routiers étaient maintenus. Il neigeait depuis près d'une heure, une neige lourde qui ne facilitait pas la tâche. La gendarmerie restait illuminée comme un phare au milieu de la nuit. Raphaël n'arrivait pas à dormir, même tout habillé comme les autres. Cette battue l'avait excité au plus haut point. Il ne se résignait pas à y mettre fin. Il sortit de sa chambre située au rez de chaussée de la caserne, bien emmitouflé, pour griller une cigarette à l'abri du garage. Vers deux heures du matin, il entendit comme des pas lourds qui se rapprochaient. Il écrasa vite sa cigarette, se rencogna un peu plus contre le mur. Une ombre surgit devant lui. Raphaël bondit en s'écriant : « Je t'attendais ! ». Il

pointa dans sa direction son arme de service, sa main ne tremblait pas. L'homme ne fit aucune tentative pour s'échapper. Sous la menace du pistolet dans le dos, il se dirigea péniblement vers les locaux de la gendarmerie.

Raphaël sonna l'hallali. Philippe sortit de son lit comme un diable de sa boîte et trouva égaré, face à lui, Marc dans un jogging dégoulinant et tremblant de froid. « Co...co ...mment... tu as pu ? Ah, mon salaud ! ». Il bredouillait et pleurait à la fois. Marc baissait la tête et paraissait curieusement soulagé. « C'est dingue, dingue! Putain, j'y crois pas, toi mon ami, mon frère ! ». Raphaël avait repéré les tics de Marc et avait eu vers la fin des soupçons. Les crimes s'étaient curieusement produits chaque fois que Marc était en congé. Comment avait-il pu échapper aux recherches autour du lac ? Marc avait arraché des roseaux sur la berge et s'était laissé glisser au fond de l'eau. Il avait pu respirer grâce à ces pailles de fortune. C'était incroyable ! Et tous demeuraient là, bras ballants, atterrés.

Marc fut embarqué. La brigade avait résolu les crimes, trouvé le coupable, mais elle ne pavoisait pas pour autant. Le meurtrier était un des leurs.

Son procès eut lieu un an après. Tous les jours, Victor prenait place dans la salle du tribunal sis à Rouen pour assister aux différents débats. L'histoire et l'homme le fascinaient. Il allait alimenter sa chronique. Aussi il noircissait son carnet au fil des plaidoiries et des dépositions des familles des victimes, des confessions de la mère de Marc et bien sûr, de tous les collègues du prévenu sans exception, accompagnés de leurs épouses sagement assises sur les bancs dans le public.

Marc avait pris 25 ans. Il avait été dans l'incapacité d'expliquer ses gestes. Présenté comme un homme d'une intelligence supérieure à la moyenne, le tribunal n'avait pas retenu la préméditation, mais en revanche avait estimé que son jugement n'était pas altéré au moment des faits (comprenez qui pourra !). Tout au long de ces longues heures passées à écouter les dépositions des experts, les témoignages, les plaidoiries, Victor avait eu l'impression d'avoir une poignée de sable dans la main, qui lentement glissait entre ses doigts, ne restant au creux de sa paume que d'infimes éclats de réalité. Sans doute fallait-il imaginer Marc, enfant unique, tenter de se bricoler une colonne vertébrale entre un père froid et mutique et une mère grenouille de bénitier envahissante.

Victor rendait régulièrement visite au prisonnier. Tous deux échangeaient sur de nombreux sujets philosophiques ou religieux. À la question: « Comment vas-tu ? », Marc répondait par un rituel à la Michaux: « Ce n'est qu'un petit trou dans ma poitrine, mais il y souffle un vent terrible ... ». Avec toutes ses notes, ses chroniques, Victor avait en main tous les ingrédients nécessaires pour en faire un livre. Il s'y attela un beau matin et faisait lire au fur et à mesure ses bonnes feuilles à Marc, comme on tend un miroir.

Il avait tant de mal à savoir qui il était vraiment.

\*\*\*\*\*

## **Bernard MARSIGNY**

### *La voisine*

En septembre, comme chaque année, le 20 très exactement, c'est mon anniversaire. Et même si, aujourd'hui en pareille occasion, je suis seul en raison de l'absence de ma femme coincée chez sa mère pour cause de confinement, je ne vais pas laisser passer l'occasion de me faire une petite fête sympa, rien que pour moi. J'ai tout prévu. J'ai installé la table sur la terrasse, j'ai mis une nappe blanche comme il se doit, je me suis choisi une belle assiette avec un joli verre et des couverts qui sortent un peu de l'ordinaire. Je me suis même trouvé une serviette en tissu. Pour compléter le tout j'ai rajouté une bougie que j'allumerai lorsqu'il fera nuit. Comme cela, c'est vraiment classe. Je regarde ce décor et je suis satisfait. C'est à ce moment que j'ai l'impression que quelqu'un m'observe, je lève les yeux, c'est la voisine du premier qui est sur son balcon juste au-dessus de moi. Elle est depuis peu dans l'immeuble, je l'ai juste aperçue une fois ou deux. Elle me regarde tout préparer avec un léger sourire.

« Salut, dit-elle, c'est chouette ce que vous préparez là, vous allez faire la fête dans votre jardin ?

-Non, pas la fête, je vais simplement me fêter mon propre anniversaire. En temps normal, nous aurions dû être une bonne dizaine. Mais en raison des circonstances, je vais faire ça tout seul, comme un grand.

-Ça va être un peu triste vous ne croyez pas ?

-On verra bien, dis-je, il faut savoir se contenter de peu ».

Je la regarde et, la voyant toute mignonne sur son balcon, j'ai soudain une idée et je lui demande :

« Vous êtes libre ce soir ?

-Oui, pourquoi ?

-Parce que je pourrais, si vous en êtes d'accord, vous inviter à partager mon repas. Comme ça ce serait moins triste et nous pourrions faire connaissance.

-Et vous me proposeriez quoi comme menu ?

-Eh bien, en entrée, ce sera un plat de crevettes que j'ai pêchées ce matin même au supermarché du coin, puis de succulentes saucisses et de délicieuses merguez que je ferai cuire au barbecue et enfin pour couronner le tout, une superbe forêt noire pour deux avec bougies.

-C'est tentant. Mais il y a un hic. Compte tenu des mesures de sécurité, nous ne pourrions pas manger face à face à la même table.

-C'est exact. Aussi je vous propose de faire comme en Italie. Parfois, surtout dans le sud, on voit un panier accroché à une corde descendre du troisième étage ; en bas, quelqu'un le remplit et la dame du troisième étage n'a plus ensuite qu'à le remonter. On pourrait faire la même chose. J'ai le panier, vous pourriez me fournir la corde. Je vous ferai de cette façon passer les plats les uns après les autres, sans aucune difficulté. De votre côté, vous installez votre table sur votre balcon et ainsi, face à face, quoiqu'un peu éloignés et pas à la même hauteur, nous pourrions déguster le repas de rêve que je vous propose.

-C'est séduisant comme proposition, reconnaît-elle. Je ne dis pas non. Je vais voir si je trouve de la corde ».

Je crois que j'ai eu là une excellente idée. Ce repas qui s'annonçait assez tristounet, risque d'être tout à fait original et charmant. En plus de cela, la fille a l'air ultra sympa. Elle réapparaît.

« C'est tout ce que j'ai trouvé. m'annonce-t-elle, en me lançant sa trouvaille Vous pensez que ça suffira ? ».

Les 4 mètres de ficelle un peu usagée devraient être suffisants. Je n'ai plus qu'à attacher solidement le panier en osier qui était jusqu'à présent dans la cuisine et qui ne servait à rien, puis à renvoyer à mon invitée le bout de la ficelle. Ce sera elle qui devra faire monter les victuailles.

« Bon, dit-elle, puisque je suis votre hôte, on pourrait peut-être commencer par se tutoyer ?

-Excellente idée, je m'appelle Vincent et toi ?

-Moi c'est Sophie ».

Je le savais. J'avais vu son nom sur la boîte aux lettres.

« Et tu vas mettre combien de bougies sur ton gâteau d'anniversaire ?

-29, si je trouve assez de place pour cela. Sinon je me contenterai du chiffre 2 et du chiffre 9.

-Tu as raison il ne faut pas surcharger, précise-t-elle avant d'ajouter : Moi j'ai 26 ans et je ne compte pas m'arrêter en si bon chemin ».

Elle a de l'humour et ce n'est pas pour me déplaire. Je suggère alors sans attendre :

« Bon, si on prenait l'apéro. Tu veux quoi ? Ici j'ai du whisky, là encore du whisky et enfin dans cette troisième bouteille un restant de whisky. Tu choisis.

-Tu n'aurais pas plutôt un petit coup de blanc ? ».

Je vais chercher la bouteille de Mâcon que je prévoyais d'ouvrir avec les crevettes. C'est elle qui le fera. J'ai mis le tout dans le panier avec le tire-bouchon.

« Voilà, Madame, tu n'as plus qu'à tirer, à ouvrir, à te servir et à me faire redescendre l'ensemble pour que je me serve à mon tour ». Une fois que nos deux verres sont pleins elle dit :

« Alors bon anniversaire, voisin, tous mes vœux ! À propos, maintenant qu'on se tutoie, tu pourrais peut-être me dire ce que tu fais dans la vie, si ce n'est pas trop indiscret ?

-Je travaille dans un cabinet d'architectes. Nous planchons en ce moment sur des immeubles du style de celui-ci. D'ailleurs, à ce propos, je constate qu'avoir le balcon du premier étage qui surplombe en partie la terrasse du rez-de-chaussée me semble une idée à retenir, ça favorise bien les contacts humains ».

Elle me donne raison. Puis elle devance ma question :

« Moi, je suis bibliothécaire. Et j'aimerais bien me rapprocher de Lorient ou de Vannes.

-Tu es bretonne ?

-Oui de Sarzeau, je ne sais pas si tu connais.

-Bien sûr que je connais, j'ai longtemps fait de la voile dans le Golfe. Mes parents avaient un 421.

-Tu es du coin, toi aussi ?

-Non, moi je suis un terrien, je suis né à Clermont Ferrand.

-Et d'où t'est venue cette passion pour la voile ?

- C'est très simple. Lorsqu'on est en haut du Puy de Dôme, on aperçoit toujours passer au loin de grands et beaux voiliers. Ça fait rêver. C'est sans doute de là que m'est venue l'envie de naviguer ». Elle éclate de rire. Il est temps de sortir les crevettes et d'allumer le barbecue. De bout en bout, le repas est très réussi. Nous discutons beaucoup et rions aussi beaucoup. Le temps passe. Et nous en arrivons au moment tant attendu : au gâteau d'anniversaire. Là, je trouve que c'est tout de même bien dommage de le manger séparément, chacun dans notre coin à des altitudes différentes. Elle est de mon avis. Il faut respecter les traditions. Alors enfreignant toutes les règles de confinement, je monte jusqu'à chez elle avec ma forêt noire. Nous nous installons face à face à la table sur le balcon, mais à distance très raisonnable. Elle va chercher une bouteille de champagne. Après quoi, nous pouvons enfin dans un bel ensemble souffler mes bougies. Dernière entorse au règlement, j'ai droit à une bise, mais rapide la bise...enfin pas trop rapide tout de même...La nuit est tombée. Il fait bon, même un peu frais, elle me propose de rentrer à l'intérieur. Nous nous installons sur son canapé et je pense soudain à tous les gestes barrières qu'on nous demande d'appliquer tous les jours pour nous protéger de ce satané coronavirus. Les barrières en question ne devaient pas être très solides car elles sont assez vite tombées d'elles-mêmes, les gestes, eux, sont restés et se sont même précisés. Nous avons renoncé aux embrassades comme il est préconisé de le faire. Il faut être prudent et rester raisonnable. Nous nous sommes contentés de petits bisous, enfin... petits... au moins au début... Et puis nous avons jugé que l'espace préconisé pour éviter la contamination était tout à fait disproportionné au regard de ce que nous avions l'intention de faire ...Très vite l'espace entre nous s'est considérablement réduit...jusqu'à, bizarrement, disparaître totalement. C'est bien la preuve qu'il était inutile !

Le matin je me suis levé discrètement sans la réveiller. Là, je me suis dit que je me rappellerai longtemps de cet anniversaire de confinement, qui restera, à n'en point douter, un excellent souvenir et aussi un modèle du genre. Quant à tous ces gestes barrière qu'on nous demande d'observer, il faut, bien entendu, les respecter avec le plus grand soin, c'est notre intérêt, mais il faut aussi savoir les adapter aux circonstances.

C'est la sagesse même !!!

.....

**José MARTIN**  
*Le mariage de Suzette*

Vous ai-je raconté ce qui s'est passé au village de Felgérrolles en septembre dernier ?

Il régnait un brin d'effervescence dans le hameau cévenol. Et pour cause : Ernest mariait sa fille aînée au fils de Théophile, le laboureur de Masméjean. Mariage d'amour, mariage de raison ? Disons qu'en ces temps difficiles, aux récoltes incertaines, l'amour de la terre avait toujours raison des sentiments. Et puis Suzette incarnait cette brave jeune fille docile entièrement dévouée au bien-être de sa famille. Ce que son père disait, elle le faisait. Et son père avait dit « MARIAGE ». Nous étions donc la veille de l'échange entre les hectares du futur gendre et la grâce de la promesse. Car, gracieuse, Suzette l'était assurément. Blonde aux reflets noisette, on eut dit qu'elle accordait une danse à l'automne qui

vint, dans une valse tournoyante, s’emmêler dans sa longue chevelure. Mais, par-dessus tout, brillait dans ses prunelles cette étincelle du ciel et de la terre réunis dans un même regard : la demoiselle avait les yeux vairon.

Des portes grinçantes des armoires ressortaient, à la lumière du jour, robes, jupons, vestes et gilets sous des effluves de naphthaline. Dans le reflet des miroirs, les femmes présentaient leurs bustiers, drapaient leurs épaules de châles de coton; les hommes, armés de blaireaux et de rasoirs, partaient à l’assaut de leurs visages hirsutes. Tout devait être fin prêt pour le lendemain. Et pour que les épousailles fussent une réussite, Théophile avait même loué une baignoire installée dans la grange d’Ernest et remplie de l’eau de la fontaine chauffée dans un chaudron en fonte. De quoi permettre à toute âme de Felgerolle de s’adonner aux joies du grand savonnage. Suzette était partie, un panier à chaque main, cueillir de la bruyère près des berges du Tarn pour en faire des bouquets et décorer les tables de la cérémonie. Elle aimait ces longues promenades dans les bois de la Mouline qui ravivaient les souvenirs de son enfance, lorsqu’elle portait un casse-croûte et de l’eau fraîche à son père, en pleine besogne de fenaison. Elle éprouvait alors cet incommensurable sentiment de liberté à scruter l’horizon lointain et écouter le gargouillis de la rivière serpentant en contrebas.

Le soir, commençait à prendre ses aises. Le soleil déclinait. Profitant de cette abdication, Vénus scintillait déjà de son arrogante clarté et l’obscurité ne tarda pas à refouler les gens dans leurs chaumières. Mais toujours pas de Suzette ! Que faisait donc la promise ?

Pour une jeune fille, le mariage est un engagement qui peut faire peur. Elle aura flâné, profité une dernière fois de ces lieux familiers avant que le crépuscule ne l’emporte vers des contrées inconnues, se rassuraient ses parents. Mais quand sonna l’heure sombre à laquelle les Grands Ducs surveillent le monde, l’inquiétude s’empara de la famille. Vite, le père bourra de graisse deux lampes et partit avec l’aide du voisin à la recherche de son enfant. Entre les arbres endormis virevoltaient leurs lanternes comme des feux follets. Le prénom de l’infortunée résonnait à intervalle régulier. Le père appela, encore et encore... Mais la forêt ne répondit pas.

Au hameau, tout le monde savait maintenant et attendait avec impatience le retour du père et de sa fille mais les deux lumières qui surgirent de l’obscurité ne dévoilèrent aucune présence féminine.

La mère fondit en larmes. La nuit aussi se mit à pleurer en déversant une ondée soudaine.

Le cousin Nestor attela sa jument à la charrette et prit la direction de Florac pour aviser les gendarmes de la disparition. Inutile de préciser qu’il est des nuits pour se reposer et d’autres qui vous accablent vous tenant éveillé coûte que coûte. Inutile de préciser quelle fut celle-là. Le lendemain, dès potron-minet, le brigadier-chef Rouméjon de la gendarmerie nationale, assisté de quatre suppléants, frappa à la porte d’Ernest. Le gaillard était connu des Cévennes entières. Larges épaules, moustaches en tablier de sapeur, ce vétéran de la guerre de septante campait fièrement l’homme d’initiative, capable de mener à bien les enquêtes les plus épineuses. À n’en pas douter, il éluciderait celle-ci. Décision fut prise d’organiser une battue aux deux endroits habituellement empruntés par la jeune fille. La première partirait vers le col de l’Ancise tandis que la deuxième ratisserait le secteur de la Fajiolette. Les deux groupes feraient ensuite la jonction pour explorer le versant qui descend jusqu’à la rivière.

Tout le monde était là, de Felgerolle comme de Masméjan les deux bourgs s’étaient vidés des hommes des femmes et enfants, rassemblés dans un mélange de crainte et d’espoir. Deux villages fantôme ! Le brigadier donna le départ : les cortèges s’étirèrent et s’espacèrent comme un vaste filet qui étend ses mailles pour tout emprisonner. Une heure passa. Rien de nouveau, pas la moindre, pas l’infime indice du passage de Suzette. La pluie de la veille n’arrangeait pas les recherches. Même les bleus de Gascogne du garde champêtre, particulièrement réputés pour leur flair, éprouvaient la plus grande peine à repérer une piste sur le sol encore mouillé. C’est alors que retentit le coup de sifflet de l’un des gendarmes ; le signal d’une découverte ! On se précipita, les cœurs ivres de battements à l’idée d’avoir enfin secouru la blondinette. Hélas ! Ce fut seulement l’un des deux paniers en osier renversé qu’on venait de trouver au milieu d’une clairière. Le brigadier inspecta les alentours et décelant des traces de pas sur le tapis de mousse, s’enfonça dans la hêtraie. Lorsqu’il en ressortit, il tenait dans sa main l’autre panier de la jeune disparue. Les rares empreintes qu’il avait pu observer semblaient se diriger vers le cours d’eau. On s’y transporta. Rendu au gué de Gasbiel, Rouméjon constitua quatre équipes : les deux premières arpentèrent le versant nord pour se séparer ensuite, l’une vers le hameau de Villeneuve, l’autre vers la ferme de l’Hôpital, plus au nord, quant aux deux restantes, charge à elles de prospecter la rivière en amont et en aval du gué. Ce fut le choix du brigadier pour la meilleure des raisons : il savait nager. Le temps se consumait, la fatigue envahissait les corps. Les jeunes mères rebroussaient chemin avec leurs enfants à moitié endormis dans les bras. Les anciens regagnaient peu à peu le village, éreintés, noyés dans le chagrin d’avoir perdu leurs vingt ans, ces vingt ans qui les auraient tant aidés à retrouver Suzette. Celles et ceux qui restaient s’activaient sans relâche à fouiller les moindres recoins, écartier les arbustes, visiter les cavernes creusées par l’érosion, inspecter les gros blocs de rochers surplombant les eaux émeraude du Tarn. C’est de l’un de ces rochers que le cousin Nestor aperçut une tache blanche qui ondoyait dans le courant. L’endroit semblait profond. Le plus jeune des gendarmes ôta son uniforme, se laissa glisser dans l’eau et en quelques mouvements de brasse ramena sur la rive la pièce de tissu emberlificotée dans une branche immergée. Les parents reconnurent aussitôt avec effroi le tablier de chanvre que leur enfant avait noué sur sa robe violine en partant

de la ferme. « Ma fille, ma pauvre fille ! », se lamentait la mère. Le père, blême, ne pipait mot, anéanti à l'idée que la rivière ait pu emporter sa Suzette. Sans doute, se demandait-il pourquoi, de quel droit se permettait-elle d'attirer les demoiselles à l'aube de leur existence vers les profondeurs de ses gourgs ? Rouméjon et son jeune adjoint taillèrent de longues branches des noisetiers bordant la berge. Avec ces perches, ils sondèrent les parties béantes. Meticuleusement, mètre par mètre, ils avançaient en tapotant le fond pour arracher des aveux à ce maudit Tarn... Le Tarn ne parla pas. Deux jours plus tard, un scaphandrier fut dépêché sur place. Les premières prospections se révélant infructueuses, les recherches se poursuivirent en aval, à hauteur de Villeneuve. Le plongeur identifia une imposante fosse à l'aplomb d'une paroi de schiste. Mais il serait dit que lorsque Dame Nature veut garder jalousement quelque secret, elle use des pires subterfuges. Car, cet après-midi-là, les averses se succédèrent tant et plus que les affluents déversèrent leurs coulées terreuses dans cette onde d'ordinaire paisible et transparente. Et ces eaux couleur de sang sonnèrent le glas de toute entreprise.

La Terre tourna sur elle-même, dix fois, vingt fois... Les questions restèrent sans réponse. Certains évoquaient la rencontre fatale avec un animal sauvage. Les esprits restaient encore imprégnés de l'histoire de ce loup gigantesque qui avait semé la terreur, dans le Gévaudan voisin, un siècle auparavant. Une autre bête était-elle de retour ?

Quel que soit le poids du malheur, il fallait bien que la vie reprenne. Alors la vie reprit. Comme chaque année, à la même date, Ernest partit vendre le veau à la foire aux bestiaux de Génolhac. L'affaire conclue, notre homme s'accorda quelques instants avant de reprendre la route en allant se désaltérer à l'auberge du Colombier. Là, il ne put s'empêcher d'entendre, à la table attenante, la conversation entre un fabricant de cadis et le cocher de la malle-poste qui échangeaient, autour d'un petit Merlot cévenol, sur la destinée rurale de la région.

« Nos campagnes se dépeuplent, plus personne ne veut travailler la terre ! Maintenant, avec ce satané charbon et toutes ces machines, les gens partent vers nos villes.

Et bien plus loin que ça ! En ce moment, c'est l'Amérique qui a le vent en poupe. Tenez, pas plus tard que fin septembre, j'ai transporté dans la malle-poste un jeune couple. Les tourtereaux se rendaient à Bordeaux pour embarquer à bord de « L'Impératrice Eugénie », le transatlantique à vapeur qui rallie New York. Comme si traverser l'océan allait changer leur vie ! Enfin, ils avaient l'air d'y croire ! Surtout sa compagne, que je ne suis pas près d'oublier. C'était bien la première fois que je voyais une belle blonde aux yeux de deux couleurs différentes ».

\*\*\*\*\*

**Jonas NIVON**

*Septembre, vie et mort*

*La vie*

J'ai remarqué ça : le monde a pris vie en septembre. Ce n'est pas qu'avant le monde était mort, mais il n'était pas ce qu'on appelle maintenant « vivant ». Il était, comme qui dirait, en attente. Ce qui a changé, principalement, c'est qu'à peu près n'importe qui est sûr, désormais, de faire une rencontre à chaque déplacement et à chaque lecture. C'est presque pareil en octobre, c'est bien imité (c'est pas anodin pour un mois d'été juste à côté d'un autre, il lorgne dessus, forcément), mais sans les petits frissons derrière les oreilles et la salive qui devient sucrée : ça, seul septembre le garantit, ça, c'est la vie.

*L'ambition*

« Vous êtes bêtes, gueulait le présentateur, et les gens bêtes, ils ne méritent pas septembre ! ». Il en faisait des caisses mais personne ne le prenait personnellement.

C'était le jeu qui voulait ça et le jeu, il ne faisait pas de cadeau. Enfin, il en faisait un seul : un cadeau pour qui gagnerait, c'est tout. Il fallait donc gagner et j'allais gagner. Bientôt, j'aurais tous mes mois. Septembre, c'était pas le plus difficile et au vu des autres candidats, peu d'inquiétude...oui, bientôt, très bientôt, dans quelques minutes, sans doute, j'aurais tous mes mois, enfin ! Une première dans la famille, ça oui, ils n'allaient pas en revenir les autres ! « Tous ses mois, dis, tu l'crois ça ? Tous ses mois ? Moi qui l'ai connu, p'tit comme ça, ah là là ! Tous ses mois ! »

Et puis, demain, j'irai retrouver la Sylvie, qui n'a que décembre et janvier, misère, et j'lui dirai qu'j'ai des mois pour deux et même suffisamment pour faire des bébés, allez !

#### *La réunion*

Nous étions cette fameuse bande qui se donne rendez-vous tous les 8 ans, en septembre. Chacun de nous a 95 mois à raconter aux autres (de l'octobre 8 ans plus tôt à l'août qui vient de passer). À raison de 3 mois par jour, ça nous prend le mois. À peu près. Et ce « peu près » (5 petits mois qui ne rentrent pas), c'est à chacun de décider comment le gérer.

Michel aime à laisser le souvenir des 5 mois en trop chez lui, sur la cheminée. Fanny les amène en spectateurs : à défaut d'être racontés, ils écoutent et rêvassent. Soso nous lasse choisir elle mangera par bouchées de semaines. Célestin, malicieux, invente juin et raconte deux mois en un.

D'autres font différemment.

#### *La réaction*

Tu as enjoint septembre, qui faisait grise mine à prendre un peu de beau temps : « A juillet, par exemple, il en a tellement qu'il ne se rendra compte de rien. » Mais plutôt que d'être touché par ton attention, septembre s'est braqué :

« Eh quoi ? Ce qui est gris n'est pas joli ? Et si je considère que c'est moi qui l'ai le beau temps, en alternant le gris et le bleu, si je dis que la beauté, elle est dans cet équilibre-là et pas dans l'esbroufe du rayonnement permanent, on me met en prison ? On place mes enfants ? On me bannit de Twitter ? »

Les colères de septembre sont impressionnantes, un orage est vite éclaté. Celui dont il nous a gratifiés, à la suite de notre malencontreux échange, fut remarquable et durable. D'ailleurs, il dure encore, c'est dur, septembre, quand ça gronde !

#### *La révolution*

On nous dit pendant des décennies que septembre, c'était la plus belle chose qui pouvait nous arriver après août – ses glaces molles, ses dragues lourdes, sa mer poisseuse -. Alors quand, par décret ministériel, septembre a été déplacé entre décembre et janvier, tout le monde s'est demandé comment on lit bien pouvoir nous le vendre désormais, le mois des cartables et du dernier roman de Mélanie Nocaveau. Et voilà qu'on nous a finalement dit : « C'est comme ça et pas autrement, les enfants. Rien ne vaut un petit crachin dans la gueule pour se remettre des fêtes de fin d'année ». Ça avait le mérite de la franchise et de la clarté, ça a bien plu. Puis, on nous a dit que jeudi avait toute sa place entre mardi et mercredi – « question de tempo, les cocos »- et là, bizarrement, ça a moins convaincu. À quoi ça tient une révolution... Visiblement, « on » n'en avait aucune idée avant qu'elle n'advienne.

#### *L'adaptation*

Il gelait en septembre et les bourgeons s'ouvraient et les fleurs fanaient et les ours hibernaient et les cigognes revenaient. Il avait bien fallu s'adapter depuis que septembre durait toute l'année. Maman, imperturbable, reprisait des chaussettes, comme elle avait toujours fait et bricolait les voitures des voisins en adaptant sa tenue au climat. Elle qui avait vécu les grands Retournements de l'an 3327 et de l'an 3734 n'allait pas se laisser déstabiliser par une septembrite so troisième millénaire.

#### *La disparition*

Il semblait intelligent, sensible, le petit animal de compagnie qui avait élu domicile chez moi... Mais n'allait-il pas se fâcher quand je lui parlerais de septembre ? On se côtoyait depuis six mois maintenant et je n'avais pas encore osé lui dire qu'en septembre, moi, je n'existais pas et que septembre n'existait pas pour moi, que, ce mois-là, je n'étais nulle part. Nous étions en mai, je pensais que j'avais encore le temps et qu'après tout, rien ne me disait que notre relation fraternelle allait survivre à l'été. Je me mentais fort. C'était du sérieux, cette histoire, ça se sentait et comme ses vacances tombaient en septembre, il n'allait probablement pas tarder à me parler d'un petit gîte rural en Corrèze ou d'une excursion aquatique en promotion qu'il faudrait réserver fissa...

Il m'a finalement dit tout autre chose. Il m'a dit que, bien que très attaché à moi, il préférerait me prévenir très en avance que pour lui, les vacances, ça rimait avec solitude et qu'en septembre, il disparaîtrait. Et plutôt que de me soulager, j'avoue, ça m'a fichu un coup de savoir qu'il serait seul quand je ne serai nulle part.

#### *La survivance*

Ça m'a toujours fait tout drôle qu'il y ait encore des gens pour croire à septembre. C'est-à-dire (je reformule) : ça ne cesse de me stupéfier, l'empreinte qu'il a laissée, ce mois dans les esprits à en être comme encore vivant, à ce qu'on le

perçoive comme vivant ! Eh quoi ! Les preuves sont pourtant là, la video de l'enterrement, tout ça... Et ce n'est pas comm si on ne nous avait pas inculqué le sens critique depuis mars, comme si la rationalité n'avait pas de carton d'invitation en toute saison...

Moi qui ai aimé septembre comme personne (mais qui ai sans doute eu le tort de ne jamais plus l'aimer qu'en août), je dois le dire, ça me choque un peu tout ça et ça me froisse, à vrai dire, qu'il existe, ce mois, pour certains d'entre ceux qui ne sont pas moi, et pas pour moi.

\*\*\*\*\*

**Liliane PAFFONI**

*Errance*

C'est en septembre que son périple prend fin. Elle gravit péniblement les marches. Elle ne sent pas sur sa peau la douceur de l'automne. Elle ne voit pas le scintillement du soleil sur les feuilles des arbres. Elle n'entend pas les pépiements des hirondelles. Arrivée sur le seuil, elle pousse la porte. Elle entre. Elle enlève ses chaussures rouges. Le froid des dalles s'enroule autour de ses chevilles, s'entortille le long de ses mollets. Elle le sent mais il s'arrête net comme s'il savait qu'il est inutile d'aller plus loin, qu'un froid d'une autre nature, plus tenace est déjà installé depuis longtemps. La fraîcheur des dalles soulage ses pieds meurtris. Elle avance dans l'allée centrale. Elle s'arrête. Elle est debout, les bras ballants, derrière un pilier. À sa droite, le bénitier est rempli d'eau croupie : des mouches noyées flottent à la surface. D'autres gigotent dans tous les sens, ultime tentative de survie avant la noyade. On ne lui avait jamais dit que l'on pouvait mourir dans une eau sacrée. Toutes ces mouches la dégoûtent. Elle baisse la tête, elle voit ses pieds nus sur les grandes dalles de pierre grise. Dans une minuscule rigole, elle aperçoit une petite araignée qui avance vite, très vite. Elle a le temps d'apercevoir son corps bombé d'un beau vert fluorescent, ses longues pattes graciles. La petite araignée file, elle a déjà traversé trois dalles rectangulaires et se dirige vers le pilier. Elle la suit des yeux mais l'araignée est rapide, elle s'élève, elle grimpe, elle escalade le pilier et disparaît tout là-haut. Elle serre ses bras autour d'elle pour s'empêcher de trembler, sa peau est granuleuse, pas de froid, non, la douleur, rien que la douleur. Elle serre encore plus fort serre les dents, elle voudrait être dans un étau pour qu'il expulse toute cette souffrance. Ses bras retombent, flasques. Elle cherche l'araignée, si têtue, si obstinée. Elle ne la voit pas. Elle doit être arrivée à la voûte dans les sphères célestes. Sa tête tourne. Elle voudrait avancer mais elle reste figée. Les flammes devant l'autel montent, descendent, se croisent, se séparent. Ce sont des taches jaunes, lancées dans une danse folle. Elle ferme les yeux, enfonce ses poings sur ses paupières. Des milliers d'éclairs explosent. Sa tête tourne, ses jambes flageolent, elle tend le bras et sa main rencontre la pierre froide du pilier. Elle s'y adosse. Ce contact rugueux la réconforte. Elle ouvre les yeux lentement. Les flammes se sont calmées, elles brillent bien droites et éclairent le visage d'une madone qui la fixe. Elle avance de quelques pas pour mieux la voir. Un visage lisse à la peau claire, les pommettes légèrement rosées, des lèvres bien dessinées esquissent un sourire bienveillant. Ses cheveux brun clair retombent en boucles parfaites. Sa tête est couverte d'un voile blanc. Sous son long manteau bleu clair d'un tombé parfait, elle porte une robe d'un blanc immaculé. Est-ce que la madone la voit ? Elle, dans sa jupe déchirée, son corsage troué, avec ses cheveux ébouriffés, piqués de brins de paille, son visage tanné et zébré d'égratignures ? Elles ont un point commun : elles sont pieds nus. La madone a des pieds délicats aux ongles nacrés, elle, ses pieds sont sales, gonflés, des taches de sang ont séché ici et là. Elle se rapproche à pas hésitants. Elle a envie de la toucher pour s'imprégner de sa perfection. Son geste est stoppé net. Elle est prise d'un rire hystérique et elle n'a soudain qu'une envie : la réduire en miettes, faire disparaître cette beauté hiératique. Son rire résonne, se fracasse contre les murs, retentit dans le chœur et s'arrête aussi subitement qu'il est apparu. Elle recule, s'éloigne de cette statue,

incapable de lui venir en aide et d'empêcher les mouches de se noyer. Elle est à quelques pas de l'autel. Un encensoir en argent finement ciselé, accroché au plafond, ondule doucement. Des volutes de fumée grise, derniers reliquats d'une cérémonie religieuse, s'échappent des trous minuscules. L'odeur forte, camphrée, légèrement épicée l'enveloppe. Ces émanations lui rappellent l'écorce de certains arbres près desquels elle s'est si souvent réfugiée lors de son périple. Pendant quelques instants, elle est presque apaisée. Puis, les souvenirs affluent, l'odeur devient, elle pénètre ses narines, l'envahit, prend possession d'elle. Elle se pince le nez fort, très fort. Elle ne respire plus. Elle continue de serrer. Sous ses paupières dansent de grosses taches noires qui virent au violet, puis au jaune, redeviennent noires. Des visages grotesques se forment, se tordent en monstres hideux, et subitement, au milieu de toute cette noirceur, apparaît un visage lumineux, au regard doux. Elle tend la main pour le caresser. Le visage se dissout parmi les ombres noires. Elle hurle : « Non ! Reviens ! » Rien. Que le noir uniforme sous ses paupières. Elle relâche la pression, aspire de petites gorgées d'air, sa respiration reprend peu à peu son rythme normal. Sa tête tourne. Elle tâtonne et sa main trouve le bois d'une chaise. Elle s'assied. L'encensoir a cessé son va-et-vient. Elle est là, sur sa chaise, immobile. Son regard est vide. Elle reste ainsi de longues minutes. Son immobilité a ankylosé son corps. Elle change de position et à ce moment-là un carnet noir tombe de sa poche. Elle le ramasse et caresse délicatement le titre : « Je pars te chercher. » Elle l'ouvre et commence à lire.

#### Jour 1

Aujourd'hui, je pars te chercher. Fermer la porte et partir n'est pas suffisant. Il faudra que je me dépouille pour être au plus près de toi. J'ai emprunté un large chemin qui traverse les champs de blé. Il n'y a plus de blé. Juste des résidus de culture, des tiges de céréales. Les chaumes se dressent comme de petites piques, prêtes à griffer. Je n'irai pas courir dans l'éteule car je sais. C'est une vaste étendue d'un brun chaud aux reflets dorés. En toile de fond, un immense ciel bleu qui se déploie à l'infini. J'avance sur ce chemin herbeux et je me laisse envelopper par l'odeur chaude et sèche des résidus de paille. Il fait très chaud. Je laisse tomber mon grand manteau noir. Il s'étale dans l'herbe comme une corolle rabougrie. Aussitôt, une nuée de gamins qui ont poussé au gré des saisons, les pieds noirs et nus, s'emparent du manteau et disparaissent derrière le bosquet. Du chemin, j'entends les cris d'une dispute et des jurons. Puis, soudain, une voix forte s'élève. Des claques retentissent. Puis, le silence, troué par des hoquets de pleurs d'enfants. Je regarde ma main. La brûlure d'une giflance ancienne est toujours là. Je reprends ma route. Pleine de pensées de toi.

#### Jour 2

Je pars alors que le jour commence à peine à se lever. Vers la fin de la matinée, devant une chapelle, je croise une femme en robe de mariée. Sa robe est sale et déchirée. Au loin retentissent des appels : « Francesca ! Francesca ! » Elle tient dans sa main un bouquet d'orlayas d'un blanc très pur, des corolles pendent, déchiquetées. La mariée met un doigt sur ses lèvres. Des larmes coulent, silencieuses. De mon sac, je sors un mouchoir en dentelle et je lui tends. Elle le prend en effleurant ma main. La douceur de sa peau est comme ta main dans la mienne. Un jour, j'ai pleuré quand des paroles pleines d'épines avaient éclaté. Tu as posé ta main sur la mienne. Je tends ta photo. Elle la contemple un long moment et murmure : « Com'è bello ! E tuo figlio ? »\* J'acquiesce. La mariée a un geste d'impuissance et s'en va. Je continue mon chemin.

Jour... Les numéros se sont perdus. À quoi bon compter les jours ?

L'aube se lève sur la pâture. J'entends le bêlement lancinant des moutons. Leur dos ondule dans les vapeurs de brume. J'aperçois un berger, assis sur un tronc d'arbre, serrant un agneau dans ses bras. Je m'approche. Il tient une petite boule frisée qu'il contemple avec un regard grave et doux. Je tends la main pour le caresser. Son corps est froid et raide. Je me recule. De mon chapeau, je décroche une fleur que je pose sur la toison bouclée. Je tends ta photo à l'homme. Il la regarde, lève les yeux vers moi, secoue la tête tristement. Je pars, les mains posées sur mon ventre, secouée de sanglots. Moi aussi, un jour, je n'ai pas su donner la vie.

Jour...

Je marche toute la journée sur un chemin qui est une parfaite ligne droite dans un paysage monotone et plat. Rien ne dépasse. Mon esprit n'est pas distrait. Je suis tout entière dans mes pensées rythmées par mes pas. Je marche et un fluide de vie traverse mon corps. Mes sens ne sont pas aux aguets. Ce paysage fait d'immenses lignes droites dans un décor sans relief, peut-être rébarbatif, ne m'effraie pas. Mes pensées peuvent m'envahir. Je les accueille, sereine. La chaleur est accablante. A la sortie d'un hameau en ruines, j'aperçois un figuier. Sous ses branches, une vieille femme vend des fruits. Je m'approche. Alors que je tends la main avec quelques sous, elle l'agrippe, la scrute de son regard perçant, suit les lignes de ma main, marmonne des mots incompréhensibles, puis se signe trois fois. Je lui montre ta photo. Elle la prend et l'embrasse. Je vois des larmes sur son visage ridé. Sur sa table, je dépose le foulard bleu, celui que tu aimais tant.

Jour...

Je suis partie tôt ce matin. Le jour cherche son chemin dans des volutes de brume. Mes pas sont réticents. Mon hésitation est dans tout mon corps. Sait-il qu'aujourd'hui, le sentier traverse un pays de creux, de bosses, qu'il y aura des montées, des descentes, parfois entre des parois abruptes ? Je commence la montée, une montée caillouteuse où les pierres roulent sous les pas. Je ne regarde pas le paysage. Les parois vertigineuses empêchent le regard de s'envoler, elles m'enserrent dans un étai. Des arrêts juste pour souffler, faire cesser les emballements du cœur. Impression de prison. Sensation d'étouffement. Sentier coincé entre la paroi rocheuse et le vide. Moiteur du corps, tremblements des mains, gorge sèche, palpitations. Encore quelques pas. Le sommet n'est plus très loin. Je ne m'arrête pas. Amorçe la descente. Concentration maximum. Les pensées sont figées quelque part. Être entière dans l'instant présent. Être dans la vallée. Les montagnes seront toujours là mais loin, presque effacées.

Je suis arrivée dans la vallée à la tombée de la nuit. Aujourd'hui, je n'ai rencontré que la solitude et je n'avais rien à lui dire, rien à lui demander et surtout ne pas lui montrer ta photo. Au sommet, sur un cairn, j'ai déposé un galet offert par toi à ton retour d'un lointain voyage.

Les jours se succèdent...

Il y eut des sentiers, des routes, des chemins, des fleurs, des arbres, la douceur du vent, les brûlures du soleil, les pierres, la plaine à l'infini ; il y eut des éclats de rire, des sursauts de peur, des caresses, des baisers, des mots d'amour, des trahisons, des espoirs, des scintillements, de l'obscurité, j'ai tendu ta photo, j'ai questionné, j'ai suivi des directions, j'ai hésité, je me suis trompée, je me suis dépouillée, j'ai mis mon cœur à nu et je ne t'ai pas trouvé.

Elle referme le carnet et le glisse dans sa poche. Elle range ses chaussures rouges dans son sac Elle enfle ses chaussettes de laine, chausse ses chaussures de marche et se lève. Elle remonte l'allée centrale sans un regard pour la madone. Dans le bénitier, les mouches ont fini d'agoniser. La petite araignée n'est plus là. Elle claque la porte qui se referme derrière elle.

Quelque part. Une maison de repos. Une femme frappe à la porte. Sans attendre la réponse, elle l'ouvre et dit :

« Bonjour, Madame. Vous êtes prête ? C'est l'heure de la promenade. »

\*Comme il est beau ! C'est ton fils ?

\*\*\*\*\*

**Gilbert PANTEL**

*Un extraordinaire voyage*

En Septembre, il n'est pas rare que la météo soit encore clémente. Comme c'était le cas, hier, j'ai décidé d'aller passer la journée à la campagne. Mon vieux mas cévenol, si cher, car, chargé de souvenirs, ne se situe qu'à une trentaine de kilomètres. Pourtant, ce petit coin de paradis dépayse totalement et permet de se déconnecter du quotidien, bien triste et anxiogène. Je suis arrivée de bonne heure ; ai troqué mes chaussures de citadine contre des baskets.

En effet, sur ces chemins où les petits morceaux de schiste côtoient ceux de gravier, l'on a tôt fait de se tordre une cheville ! Mieux vaut être prudent !  
Mon intention n'était pas de courir !

Non, juste, respirer le bon air et contempler la beauté de la nature qui se prépare, peu à peu, plonger dans le long sommeil de l'hiver, et, cela, en marchant à mon rythme. Je me suis mise en route.

Je n'avais parcouru que quelques kilomètres, lorsque j'aperçus quelque chose de très étrange, au loin, dans le ciel. Cela ressemblait à une porte en métal. Je m'arrêtai, afin de mieux regarder.

J'avais raison: elle semblait flotter entre la terre et les nuées et l'on aurait dit qu'elle attendait que quelqu'un la pousse. Elle paraissait faite de fer forgé. Je m'approchai, car je suis curieuse de nature, et elle descendit vers moi, comme pour se mettre à mon niveau. Je n'eus qu'à tendre la main pour l'atteindre et la franchir.

J'avoue que ce n'est qu'à ce moment-là que je ressentis, non pas de la peur, mais de la crainte.

Qu'allais-je découvrir au-delà ?

Elle s'ouvrit en grinçant, comme si elle avait été rouillée, sur un paysage des plus étranges, (comparable aux étendues désertiques d'Espagne ou du Maghreb). Des personnages bizarres le peuplaient : élancés, certains, arboraient des hauts de forme, d'autres, juchés sur des sphères, en suspension dans l'air. Des clowns étaient là, aussi, de même que des randonneurs d'un genre très particulier : ils portaient des sacs à dos à visage humain. J'avais l'impression de me retrouver parachutée dans l'univers de Dali, Folon, ou, encore, Magritte !

Je ne croyais pas si bien dire : un joker, tout droit sorti de la bouche ouverte d'un auguste, dont le visage se frayait un chemin entre les nuages, m'adressa la parole :

«Veuillez me pardonner, mais je n'ai jamais eu l'honneur de vous rencontrer ici. D'où venez-vous ?

-D'une petite ville, pas très loin. Je suis venue pour oublier, l'espace de quelques heures, la civilisation. Et vous ?

-Oh, moi, je vis à l'intérieur d'un jeu de cartes. Je suis celle qui dépasse et ne possède, à mon grand dam, aucune identité propre. Si je n'en étais pas dépourvu, je m'engagerai dans l'armée de la Reine Blanche, afin de tenter de lutter contre sa sœur, à énorme tête, la Reine de Coeur.

-Comment cela ? Vous voulez dire que je me trouve dans le monde d'«Alice au pays des Merveilles » ?

-Pas précisément. Disons que, nous, personnages de fiction, avons le privilège de voyager d'un univers imaginaire à l'autre. J'ai décidé de prendre quelques jours de vacances, ici, avec mes amis.

- Vous pouvez me présenter au Chapelier ? Je brûle d'envie de le connaître !

- Mais bien sûr ! »

C'est ainsi que je pris le thé en leur compagnie. Parmi les convives, Le Chapelier, La Reine Blanche, Le Chat de Cheshire, La Petite Souris, sans oublier Le Lapin, bien sûr !

J'étais aux anges !

Mais le temps passait, malheureusement, beaucoup trop vite ! C'était, déjà, la fin de la journée !

Je quittai, avec beaucoup de tristesse, mes nouveaux amis, qui m'apprirent que je pourrai, fort heureusement, les retrouver dès que je voudrai. Il me suffirait d'y penser d'y penser très fort.

Ainsi, ils capteraient le message, feraient apparaître la porte et le tour serait joué ! Quel bonheur de pouvoir compter sur un tel havre de paix ! Je rentraï à la maison, en me demandant si je n'avais pas rêvé ! Mais non ! Je tenais, serré entre mes doigts, le modèle miniature de chapeau que m'avait remis le chapelier !

Il m'avait demandé s'il me plaisait. J'avais acquiescé et il m'avait promis de m'en confectionner un, qu'il me ferait essayer à ma prochaine visite. Je n'avais, donc, rien imaginé ! Tous les goûts sont dans la nature. Certains ont envie de voyages spatiaux. D'autres, préfèrent découvrir les merveilles de notre planète. J'en fais partie, mais je dois avouer que, faire du tourisme dans l'imaginaire, c'est, encore, ce qui me fait le plus vibrer ! Je ne connaissais pas, mais cela vaut le détour !

\*\*\*\*\*

Vincent PENCHINAT

*C'était quand ?*

« En septembre ? Certainement pas ! »

Il avait prononcé ces mots avec une telle vivacité, presque agressive, que toutes les conversations, d'un coup, avaient cessé ; même les enfants, au bout de la longue table, d'ordinaire si bavards et souvent chahuteurs, demeuraient cois, l'œil écarquillé, certains la bouche ouverte, gardant leur fourchette en l'air, immobiles. Tous les regards, stupéfaits, convergeaient vers Charles : Charles d'ordinaire si calme, si posé – jamais un mot plus haut que l'autre – Charles qui ne s'exprimait à table qu'après s'être minutieusement essuyé la commissure des lèvres, voilà qu'à une observation pourtant bien banale sur un sujet qui ne l'était pas moins quoiqu'il revînt régulièrement dans la conversation, il avait lancé à la cantonade une réfutation dont la vigueur et le ton excluaient définitivement toute contestation.

Un long silence s'était installé que même les mouches n'osaient plus troubler. C'est Madeleine qui, la première, après un bref raclement de gorge, se risqua à le rompre : « Mais enfin, Charles, il me semble bien que ... », elle se tut un instant, pensant que son frère allait reprendre la parole, revenir sur son propos péremptoire et admettre s'être trompé - après tout, le sujet n'était pas si important - ou expliquer les raisons qui l'avaient amené à affirmer que ce n'était pas en septembre ... mais Charles demeurait silencieux, terminant son assiette comme si de rien n'était, ignorant les regards interrogateurs dont il était l'objet.

Quoiqu'un peu déconcertée, Madeleine, en bonne maîtresse de maison, eut tôt fait de reprendre la situation en main et de changer de sujet, ajoutant sur un ton enjoué : « Nous allons passer au dessert, j'ai préparé un gâteau ! » Un joyeux brouhaha salua cette initiative ; étant le plus âgé de toute la marmaille, c'est Victor qui fut chargé d'aller chercher le dessert que Madeleine découpa avec le plus grand soin, surveillée de près par les enfants. C'était un gâteau assez ordinaire, de confection simple et économique, comme ceux qu'elle préparait pour la fête de la paroisse en divisant par moitié la quantité des ingrédients nécessaires, hormis la farine et l'eau, bref, un vrai « coufle » bien protestant mais dont les enfants raffolaient surtout lorsqu'on le garnissait, mais seulement dans les grandes occasions, de confiture de framboises.

Comme Madeleine poursuivait sa besogne, s'appliquant à faire des parts rigoureusement égales, Georgette, sa bru, jugea utile de faire remarquer qu'il eût été préférable de découper des parts inégales afin que chacun pût ainsi choisir un morceau à sa convenance, selon son appétit ou son goût ; à dire vrai, elle s'en moquait éperdument, c'était juste le plaisir de formuler une petite remarque piquante à l'endroit de sa belle-mère qui fit mine de ne rien entendre : il n'y avait pas lieu de s'agacer d'un tel propos.

Le gâteau découpé, Madeleine, au mépris des convenances auxquelles elle était pourtant très attachée, commença par servir les enfants qui s'impatientsaient bruyamment ; Georgette prit un air pincé qu'elle accompagna d'un haussement de sourcils manifestant ainsi un étonnement réprobateur devant une telle entorse aux bonnes manières. Se tournant vers Pierre, son mari, elle ne put s'empêcher de marmonner qu'il conviendrait promptement de reprendre les bonnes habitudes car on était bientôt en septembre et la rentrée était proche. Pierre ne dit mot mais constata une nouvelle fois que Georgette était parfois bien agaçante.

Ses remarques n'ayant pas suscité de réaction, Georgette en rajouta perfidement en profitant du silence qui accompagnait la mastication du gâteau pour recommander aux enfants de penser à boire (elle disait cela surtout pour rappeler à sa belle-mère que son gâteau était particulièrement sec, ce qui n'était pas, il faut bien l'avouer, tout à fait faux).

Pierre, craignant une détérioration sensible de l'atmosphère, tenta une diversion et, s'adressant à Charles : « mon oncle, lui dit-il, il me semble bien, sans vouloir vous contredire, que c'était en septembre ... » ; Charles le devisagea sans dire un mot, donnant l'impression de ne pas comprendre de quoi lui parlait son neveu qui poursuivit : « mais peut-être devrions-nous demander au tapir, il pourra certainement nous éclairer sur ce point ». Il se trouvait justement que le tapir devait venir prendre le café.

Le tapir, c'était Gaston, un vieux cousin, parent ou allié, seul Charles le savait précisément (mais ses explications interminables décourageaient les plus téméraires qui avaient l'imprudence de lui en demander) ; il était de la génération de Charles et Madeleine et entretenait avec eux une longue et fraternelle amitié ; un veuvage précoce avait ajouté la mélancolie à sa maigreur extrême et, parvenu à la retraite, on le voyait promener sa longue silhouette dégingandée, les mains croisées derrière le dos, avec une sorte de hochement de tête rythmé par son pas : comme il était affublé d'un long nez, et que dans la famille on avait depuis longtemps inscrit la moquerie parmi les (nombreuses) exceptions aux vertus chrétiennes, on l'avait charitablement surnommé « le tapir ». Madeleine l'invitait régulièrement à déjeuner mais il commençait toujours par refuser, sous prétexte de maux d'estomac et de digestion laborieuse, avant de rendre les armes devant l'insistance de sa cousine et d'accepter de venir partager le dessert ou prendre le café : « je viendrai en cure-dent » disait-il alors !

Lorsqu'il fut arrivé, après que les enfants eurent été autorisés, ou plutôt invités, à s'égayer dans le jardin, Pierre lui exposa l'objet de la discussion ; le cousin Gaston en avait déjà plusieurs fois entendu parler et parut surpris que cette vieille affaire sans importance fût à ce point sensible et constituât encore un sujet de débat ; mais tout en remuant distraitemment son café, il entra dans une profonde réflexion : « Pour moi, une chose est sûre, déclara-t-il au bout d'un moment, c'était après la Saint Barthélémy » ; il avait prononcé ces mots avec une extrême gravité comme s'il venait lui-même d'échapper au massacre ! « Voilà une information intéressante », opina Pierre, bien qu'il pensât exactement le contraire. Mais le tapir ajouta : « en réalité, sommes-nous certains de l'année dont nous parlons ? » Il y eut aussitôt un échange un peu confus, chacun reconnaissant la pertinence de la question tant il est vrai que l'exacte chronologie des événements tend toujours à s'estomper au fil des ans ; mais, au cas particulier, la réponse était déjà connue et c'est Madeleine qui, la première, rappela que la naissance du fils de la boulangère dont tout le monde se souvenait, était évidemment incontestable, et permettait donc de dater les événements qui l'avaient précédée ; pour l'heure, on s'intéressait à l'été d'avant la naissance du fils de la boulangère et Pierre ne manqua pas de rappeler – mais tout le monde

le savait - que c'est bien à la fin du même été, fin août ou début septembre, que Marcel était venu avec « sa petite anglaise » dont l'apparition était restée dans les mémoires. Tels étaient précisément les événements importants qui constituaient les données du problème.

Ce Marcel, lui aussi cousin de Charles et Madeleine, mais du côté de leur mère, contrairement au tapir, était un être éminemment pittoresque dont la personnalité était l'exact opposé de celle de ses cousins, tout embarrassés de leur austère éducation protestante ; Marcel était extraverti, joyeux, d'une bonne humeur inaltérable et communicative, manifestant en permanence sa joie de vivre ; il avait le sens de l'humour, le goût des calembours et des plaisanteries (pas toujours très fines, il faut bien le reconnaître, et parfois réellement grivoises, « oh ! Marcel, s'écriait alors Madeleine, il y a les enfants ! ») mais c'était un charmeur, un séducteur, et avec lui, même Charles finissait par sortir de sa réserve naturelle cependant que Madeleine faisait preuve à son endroit d'une incompréhensible mansuétude : Marcel est un caprice de l'hérédité, disait-elle comme pour s'en excuser ; une erreur de la génétique, rectifiait Georgette néanmoins fascinée et sans doute attirée par cet homme qui se disait l'ami de personnages importants, dont certains étaient l'objet de potins qu'elle lisait avec délectation dans les pages de Paris-Match.

Presque chaque année vers la fin de l'été, sauf justement cette année, entre un séjour sur la côte d'azur où il prétendait n'avoir pu se soustraire à toutes sortes de fêtes et d'agapes épuisantes et son retour vers Paris où l'attendaient des affaires importantes et urgentes quoique toujours mystérieuses, Marcel venait saluer ses chers cousins, souvent accompagné d'une amie, rarement la même d'une année sur l'autre, mais qu'il appelait invariablement avec une emphase un peu ridicule : « ma chère Amie » ; comme le remarquait assez justement Georgette, c'était sans doute pour ne pas se tromper de prénom.

Marcel était d'une nature généreuse, surtout avec l'argent des autres, grommelait Georgette qui n'en acceptait pas moins sa prodigalité lorsqu'il invitait sa parentèle au restaurant ; Marcel ne manquait pas non plus d'emmener les enfants à la pâtisserie où il entrait, lançant à la cantonade : « gâteaux et glaces à volonté ! » pour la plus grande joie de la marmaille et la satisfaction du pâtissier ; naturellement, les enfants l'adoraient ; de surcroît excellent pétomane, il les enchantait par la virtuosité de ses démonstrations. Bref, le passage de Marcel était une sorte de feu d'artifice qui égayait la fin de l'été et des vacances.

Cette année-là, donc, la visite de Marcel qui, exceptionnellement avait duré plusieurs jours, avait été marquée par la présence de « la petite anglaise » : à son apparition, sur la place du village, chacun avait été ébloui par l'élégante finesse de sa ligne dont la simplicité et la pureté accentuaient le raffinement extrême, par le galbe exquis de ses formes harmonieuses si justement proportionnées mais qui n'en révélaient pas moins la puissance contenue d'une vraie sportive ; et Marcel n'avait pas manqué de préciser qu'elle avait participé avec succès à des compétitions ! Tous sans exception espéraient sans trop y croire pouvoir la posséder, ne fût-ce que quelques instants, les hommes pour aller la faire rugir sur les routes sinueuses alentour, les femmes pour goûter le plaisir de rouler, cheveux au vent, confortablement installées sur les sièges en cuir rouge, devant le tableau de bord en bois vernis ... Ah oui, ils en avaient tous rêvé de cette petite anglaise, une « Morgan », moteur Ford de presque 3 litres de cylindrée, 220 chevaux pour une vitesse de pointe de 215 km/h. ! Quelques privilégiés réussirent tout de même à profiter d'une petite balade : les enfants notamment, du moins les plus âgés, Pierre et Georgette ainsi que d'autres personnes du village comme le facteur, monsieur le maire, la boulangère, l'infirmière de la maison de retraite ... De bonne grâce, Marcel les avait emmenés, chacun son tour, dans sa belle automobile ; ce sont des choses qui ne s'oublient pas !

Autour de la table, après l'évocation de ces souvenirs, le silence s'était installé ; c'est le tapir qui se décida à le rompre : « finalement, dit-il en riant, ce qui était rare chez lui, on n'en sait toujours pas plus ; le mystère demeure ». Sauf Georgette qui manifesta son désaccord par une sorte de grognement, chacun en convint : en dépit de quelques indices méticuleusement analysés, on ne savait toujours rien de sûr car, en définitive, les dates n'étaient pas connues avec suffisamment de certitude : Marcel était passé vers la fin de l'été, après la Saint Barthélémy d'après le tapir, ce qui n'excluait pas qu'il fût encore présent en septembre, quoiqu'en dise Charles ; de son côté, la boulangère était partie chez ses parents dès le début de sa grossesse pour ne revenir qu'après la naissance, prématurée prétendait-elle : impossible donc d'établir avec certitude un lien entre ces deux événements !

Seule Georgette avait définitivement conclu à un coupable égarement de la boulangère avec l'odieuse complicité de Marcel ; pleine d'amertume, elle trouvait surtout très inconvenant et même très pénible que ses enfants fussent parents, même éloignés, avec le fils de la boulangère.

Le tapir quant à lui s'était levé et prenait congé : « je vais rentrer, dit-il, le temps passe ».

« Le temps passe en effet répondit Charles, ... ne sommes-nous pas déjà en septembre ? »

Personne ne répondit.

Pierre POISSON

*Raymond*

Elle avait toujours pensé que c'était en septembre qu'elle avait eu ce rendez-vous. Enfin qu'elle avait donné ce rendez-vous. Ou qu'on le lui avait donné... Plus le temps avançait, plus elle finissait par douter que ce fût bien septembre et plus elle se persuadait que de toutes façons, cela n'avait pas tellement d'importance.

Donc il y avait eu ce merveilleux rendez-vous de septembre et pour en retrouver toute la saveur, elle récitait les mois de l'année en partant d'octobre jusqu'au mois de septembre : c'était facile, ça la mettait de bonne humeur. Et elle pensait à Raymond, enfin au prénom Raymond, elle trouvait que c'était vraiment un très joli prénom et elle le répétait souvent. Raymond. Raymond. Elle aimait bien Gilbert aussi. Et Dominique pour une femme même si on lui avait déjà dit que oui d'accord mais que c'était un prénom neutre : ben non, c'est pas un prénom neutre, Dominique, c'est sensible, c'est beau et fort.

Des fois, on lui demandait comment elle s'appelait : ça l'agaçait un petit peu mais elle se prêtait au jeu : elle répondait Jeanne et même parfois ajoutait : je vous l'ai déjà dit la dernière fois. On lui demandait aussi : c'était qui ce Raymond ? Elle se contentait de sourire sans répondre ou alors elle demandait l'heure qu'il était.

Elle pensait à Raymond, elle chantonnait le prénom Raymond et elle pensait à sa mère qui lui avait prêté sa brosse à cheveux toute une journée, elle était persuadée que c'était pour l'anniversaire de ses huit ans. Elle s'était coiffée devant le miroir de la coiffeuse en grimant sur une chaise, ensuite elle avait coiffé ses poupées, surtout celle qui avait une tête en porcelaine et qui avait été cassée - ou perdue ?- dans un déménagement. Il y avait plein de soleil quand elle repensait à cette journée et des odeurs de gâteaux, des chants d'oiseaux, des cris joyeux au fond du jardin.

Raymond. Raymond : ça roule dans sa bouche comme un bonbon mais elle préfère dire : Raymond, c'est rond comme un gâteau. Elle avait un rendez-vous avec Raymond, c'était en septembre. Ça, elle en était sûre, les cerisiers étaient en fleurs... Ben non, tu es trop bête ma fille, les cerisiers c'est en mai. Mais alors, Raymond, c'était en septembre ou en mai ? Elle s'énerve : qu'est-ce qui lui arrive ?

Elle attend que quelqu'un entre, elle lui demandera : « Raymond, c'était en mai ou en septembre ? »

Des fois, elle aurait bien aimé mettre un visage sur ce Raymond : c'était certainement avec lui qu'elle avait rendez-vous... Plutôt qu'elle avait eu ce merveilleux rendez-vous. C'était aux beaux jours près du bassin d'une fontaine sur le bord duquel on pouvait s'asseoir, tous les rendez-vous se faisaient à la fontaine : on arrosait celui qui arrivait en dernier ou celui qui attendait depuis trop longtemps et que l'on connaissait. C'était le lieu de la jeunesse, on n'allait pas tellement au café, c'était très gai avec des platanes qui faisaient de l'ombre.

Est-ce que c'était la première fois qu'on lui donnait rendez-vous. Ah non ! Elle n'était pas une gourmandine (et elle pouffait en pensant à ce mot) mais elle avait déjà eu des rendez-vous, avec le fils du pharmacien par exemple, comment il s'appelait celui-là ? un idiot qui se donnait des airs parce que son père était pharmacien. Et certainement qu'il y en avait eu d'autres. Elle préférait les copines : un vrai poulailler quand elles se retrouvaient.

Quelqu'un entra : il est quelle heure ?

« Bonjour Madame Jeanne, comment elle va aujourd'hui ? »

Ça l'agace quand on lui donne du « Madame Jeanne » : « Madame Jeanne », ça fait cocotte. Mais elle préfère ne rien dire sinon on va la garder plus longtemps. Sa mère n'aurait pas laissé faire, elle n'aurait pas aimé que sa petite fille fût appelée comme ça. Sa mère aussi faisait des bons petits gâteaux tout chauds, tout ronds qui ressemblaient à des madeleines mais ce n'était pas des madeleines. Comment on les appelait déjà ? Est-ce que maman avait connu Raymond ? Elle sourit : sa mère n'aurait pas accepté qu'elle fréquentât un homme. Même son Raymond. Raymond, Raymond.

Il y avait un petit air de musique qui lui revenait en tête mais pas assez clairement pour qu'elle pût le reconnaître et le fredonner. Où avait-elle bien pu l'entendre ? A l'église peut-être, mais ça ne ressemblait pas à une musique religieuse ce qu'elle entendait au fond de sa tête. Peut-être chez les filles Gobert, elle y était parfois invitée à prendre le goûter : on lui servait du chocolat très chaud dans un joli service doré, on mettait le gra...le gramo... l'appareil pour passer des disques. Maïté, la plus jeune, faisait des pitreries...

Du coup, elle chantonnait *Le temps des cerises* parce que c'était plus facile. Et tout le monde croyait que c'était sa chanson préférée.

Il y en avait un qui venait et qui lui faisait écouter *Le temps des cerises* sur son téléphone...Son téléphone ! Elle pensait que c'était son fils : il n'avait jamais été doué pour la conversation, le pauvre. Mais de là à lui passer *Le temps des cerises* sur un téléphone... Elle lui demandait s'il avait des nouvelles de Raymond ? Mais maman, c'est qui ce Raymond ? Ben s'il ne le sait pas, elle ne va pas lui expliquer.

Elle n'arrivait pas à revoir son visage, elle ne savait pas trop qui il était mais c'était son Raymond. Raymond, il était très grand et très élégant, toutes les filles se retournaient sur lui et il lui avait donné rendez-vous, à elle. Ça, elle en était sûre. Au mois de... Quelle heure est-il ? Elle porte sa montre au poignet mais elle a du mal à bien voir les aiguilles. Son fils qui lui a offert un réveil avec des chiffres rouges qui clignotent ! Elle ne l'aime pas.

Ses mains lui causent du souci, elles bougent toutes seules, elle essaye de les retenir et elle sent sa bague qui tourne. Elle vérifie sans arrêt qu'elle ne la perd pas. Ça ne venait pas de Raymond cette bague, sinon elle se souviendrait de son visage. De toute façon, on n'offre pas des bagues au mois de septembre. Enfin pas Raymond.

Elle raconte cette histoire de brosse à cheveux que sa mère lui a prêtée, sa fille lui dit que c'était plutôt pour ses quatre ans : on ne s'occupe pas d'une brosse et de ses poupées à huit ans. Et ta mère est morte l'année de tes quatre ans. Elle n'aime pas entendre dire ça, elle n'écoute pas, elle redemande l'heure qu'il est. En même temps, sa fille lui prend les mains et les garde dans les siennes et ça, elle aime bien, c'est doux, elle a l'impression que ses mains sont des oiseaux qu'on réchauffe. Elle espère seulement qu'elle ne va pas faire glisser la bague de Raymond.

Qu'est-ce que c'est cette histoire de fête foraine ? Il y avait l'odeur des barbes à papa. Et les glaces ! Elle n'avait jamais mangé de glaces et elle se rappelle bien que ça fumait un peu : ça brûle ! rigolait quelqu'un. Tu parles, c'était glacé. Il y avait du bruit, beaucoup trop mais elle s'en fichait, elle était avec Raymond. Enfin...

Il y a son fils et sa fille ; sa fille, c'est Dominique. Ils disent que c'est son anniversaire, ils lui ont apporté des madeleines, c'est vraiment pas les gâteaux qu'elle préfère mais elle ne dira rien pour ne pas leur faire de peine. Ils lui montrent des photos mais ça ne l'intéresse pas vraiment : les enfants qui sont dessus ont des prénoms originaux mais plutôt moches selon elle. Elle aimerait quand même bien rentrer.

Chacun lui a pris une main mais elle préfère quand on lui prend les deux mains ensemble, c'est plus intime. Elle a peur que son fils lui fasse glisser sa bague, il n'est pas très adroit et cette bague est trop grande. Elle a dû maigrir. Elle n'a pas d'appétit et ça ne ressemble vraiment pas à ce que préparait à manger sa maman Elle dit à son fils de faire attention, sa fille lui explique que c'est la bague de Jean, que c'est elle qui tient à la porter. Elle ne comprend pas, mais elle ne dit rien.

Son fils n'est pas malin : il lui explique que c'est pour ça qu'elle la perd. Mais ça, elle l'avait compris. Elle hésite : Jean ???

Sa fille se met à rire : Jean, c'est ton mari, maman.

Jean et Jeanne, c'est idiot. Elle sourit pour ne pas faire d'histoires. Mais sa fille lui remet une mèche derrière l'oreille, lui caresse le front : tu te souviens bien de papa ?

Elle hésite : Raymond ?

\*\*\*\*\*

**Claire QUINSAT**  
*Trop beau ce blase !*

C'est en 2011 lors d'une rentrée des classes en septembre, ça c'est incontestable, le vendredi sept ça j'en jurerais de rien, même en me calant bien au fond de ma mémoire, que notre amitié est née. Une amitié d'enfance comme on dit, celle-ci se partagera à trois. Dit autrement c'est comme si c'était eux j'avais rencontrés, ils m'ont, c'est sûr, vu. Nous sommes donc trois frères lascars, vieux de vingt-quatre ans, si j'additionne nos âges, affublés de prénoms que même l'oubli s'en souviendra.

L'un s'appelle Hic, l'autre Nunc ; quant à moi, mes parents n'ont rien trouvé de mieux que de me baptiser Oualou, va savoir pourquoi ?

C'est un mois plus tard, après avoir repéré sous le préau de l'école, un coin à l'abri de tous les regards, avant tout d'adultes, que notre amitié fut scellée par le rituel enfantin qui va de « à la vie à la mort » à la « croix de bois croix de fer » en passant par le sang mêlé de nos insouciances.

Aujourd'hui en mai 2033, du haut de mes trente ans, assis sur mon banc de pierre dans un village du sud de la France, la tête ailleurs, je revois encore et encore comme si c'était hier cette expression étonnée et joyeuse de nos premiers regards échangés qui en disait long sur nos destins choisis, inséparables.

La vie en décida autrement...

Nous voici à Paris près des Halles en 2023, nos vingt ans en poche toujours vibrant d'avenir à partager. On se retrouve chaque année, c'est notre kif depuis nos dix-sept ans, le quatre décembre, jour de la fête de la Sainte-Barbe qui veille sur les mineurs contre les coups de grisou. Dans ce quartier « bobo », je parierais bien que l'on compte sur les doigts d'une main le nombre de personnes honorant encore cette patronne.

Attablés au restaurant Chantoiseau, notre QG, devant un gâteau à la châtaigne décoré généreusement de crème chantilly, tout ça fait maison, nous formons un trio de pâles aventuriers en palabre. Imbibés d'ignorance déclinée en certitude, nous buvons canon sur canon jusqu'à plus soif, oublieux du seuil largement dépassé d'ivresse raisonnable, celui paraît-il qu'il est bon d'atteindre juste pour se rassurer.

Depuis deux ans, nous vivons dans un monde tracassant qui se révèle de plus en plus chaotique. On ressent comme un danger impalpable et flippant qui se rapproche à grande vitesse.

Mais que nenni, l'essentiel pour notre petit clan, c'est de combler notre fringale de vivre intensément par toute aventure qui se présente à nous sans oublier de « courir la gueuse ». D'un coup, j'ai un doute, elle est pas devenue interdite cette expression ?

Ce fut notre dernière soirée passée ensemble.

Hic est parti à l'étranger en octobre 2024 pour rejoindre, persuadé, l'amour de sa vie, une belle plante d'Europe de l'Est au charme slave rencontrée sur Internet ; elle est danseuse de cabaret dans un gros bourg de la région de Bohême en Tchéquie.

Comme il sait tout faire de ses mains, un vrai MacGyver, il a créé son garage et répare des vieilles motos soviétiques des années soixante.

Il nous envoie par mail une fois par trimestre environ, des missives rassurantes parfois teintées d'un brin humide de nostalgie et de citations sibyllines. Il faut savoir que c'est sa spécialité les formules, depuis nos quinze ans et elles nous font bien marrer, Nunc et moi. Nous le surnommions Socrate.

Ses citations sont du style « Passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile est une volupté de fin gourmet » de Courteline ou d'un quidam célèbre ou inconnu « Être résistant pour rester humain » ou « Votre futur est notre passé » ou, une dernière pour la route : « Je préfère l'Intelligence de l'Amour à l'Intelligence Artificielle ».

Puis ? Silence radio de notre Hic. Nous apprenons par sa sœur que le douze novembre 2027, année de ses vingt-trois ans, il s'est tué à moto. La dernière personne l'ayant vu vivant est un voisin qui a raconté le jour de l'enterrement, avoir aperçu de loin une silhouette penchée sur un engin qui zigzaguait à vive allure sur la route droite et déserte, tel un jouet guidé par les mains invisibles d'un enfant.

Nous sommes comme deux orphelins de frère effondrés de chagrin.

Trois mois après ce drame, le deux février 2028, Nunc m'annonce avoir pris un billet d'avion pour Oulan-Bator. Il part dans cinq jours.

En un éclair me revient une scène, nous sommes en 2020 après un concert de -M- notre chanteur préféré du moment. Nous prenons dans un troquet du coin, Hic et moi, une pression tandis que Nunc choisit un thé.

Il boit une gorgée de sa boisson chaude et soudain son visage se métamorphose et s'éclaire.

Il demande tout de go au serveur :

« C'est quoi ce thé ? »

-C'est un thé spécial, le patron le fait venir de Mongolie, il s'appelle Süütei tsai.

Il nous regarde illuminé et laconique en murmurant : « Je viens de là-bas ! »

Hic lève son verre et ses yeux au ciel :

« Monsieur Proust si tu l'entends ? »

Pour le coup ce n'était pas raccord, tant Nunc était visiblement bouleversé par cet arôme.

Après son départ, je reçois de longues missives. Elles commencent invariablement par « c'est cool, hier temps frisquet, aujourd'hui temps doux ». Dans l'une d'elle, il m'explique toutes les sensations et émotions qu'il a ressenties

lors du fameux épisode du thé post-concert, cet effluve unique, son état de joie vibrante puis l'intuition qui le poussa à aller interroger sa vieille tante adorée si belle avec ses yeux en amandes et ses pommettes saillantes. Elle lui raconta l'histoire de ses ancêtres mongols émigrés en Europe à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Maintenant, c'est là-bas dans le désert de Gobi que mon ami vit en nomade. Il a trouvé ses racines et sa famille. Il est devenu un cavalier émérite au point d'être autorisé par le chef de sa tribu à participer aux courses de chevaux de Prjevalski.

Puis, arrive un courrier très succinct, daté du dix-sept avril 2031, posté de la capitale, sans signature, écrit en anglais annonçant sa disparition.

Est-il mort après une mauvaise chute de cheval ? S'est-il perdu dans la steppe immensément blanche un jour de brouillard à couper au couteau ? Curieusement je n'ai pas cherché ni voulu en découvrir plus.

Pour la deuxième fois, mon monde s'écroula.

HS pendant des mois, affalé sur mon lit comme un zombie, des heures à regarder par la fenêtre de ma chambre ce ciel cloudeux (se prononce « nuageux » en français) et surtout menaçant.

Ici, maintenant, seul...

Un matin que je qualifierais de grâce, en octobre de cette année sombre, j'ai une vision, oui une vision, pas une hallu : c'est une foule immense, deux hommes jeunes s'en détachent et avancent vers moi en chantant sur un air de java : « on est là, on est là avec toi, on est là, on est là, la liberté n'est plus en croix » croix ou bois ? je m'souviens plus exactement.

Attiré par la lumière, je regarde par la fenêtre et vois un ciel couleur bleu Klein !

Pour la suite, vite fait, je quitte Paris. Après avoir longtemps hésité entre peintre coloriste et photographe de rue, j'embrasse la carrière de « jardinier des montagnes ».

« Non, arrête de faire ton bouffon Oualou, après une formation obligée tu as eu un diplôme pour l'entretien des espaces verts ».

C'est pas faux. N'empêche qu'à partir de l'obtention de ce « passeport » je n'ai plus imaginé ma mère gênée, dans la rue Montorgueil où elle aime faire son marché pour croiser ses copines, bredouillant mi-figue mi-raisin à la question récurrente un tantinet perfide :

« Au fait qu'est-ce qu'il devient, ton Oualou ? »

- Il se cherche, il se cherche, en ce moment il est laveur de vitre à la Défense.

Mais t'inquiète, détente rapide pour elle, vu l'attention pour le moins flottante que ces dames portent à sa réponse, trop préoccupées par les fraises gariguettes repérées sur un étal et qui feraient bien leur affaire pour le repas de midi.

Nous voilà à la fin de cette nouvelle, reste encore un peu... Respire... Tranquille... Car Dieu merci, celle-ci est bonne.

Deux années ont passé.

Comme la vie se joint par les deux bouts, j'en reviens à ce mois de mai 2033, je m'appelle toujours Oualou et j'ai toujours trente ans.

Les cloches du temple de mon village cévenol, c'est bien ici que je vis maintenant avec Rebecca, mon Tamour, sonnent midi et me ramènent à la réalité.

Croyant être en retard pour l'apéro avec les copains, je me lève d'un bond de mon banc en granite rose, tout guilleret et sifflotant, je marche d'un pas allègre jusqu'au café de la route du Haut, heureux comme un pape car depuis trois mois je suis papa d'un petit garçon.

Il est mon rayon de soleil, il est joyeux et innocent. Son nom est... Trop beau ce blase... Soa.

Notes :

Soa est un prénom breton, diminutif de François, vient du latin « Francus » qui signifie « de condition libre »

Hic et Nunc viennent du latin, signifient Ici et Maintenant

Oualou ne vient pas du latin et n'a pas de signification

**Perrine SALCE DE LESCURE**

*La Septembrale Odyssee*

En septembre, vive la rentrée ! En septembre, les vacances sont terminées ! Assez ! Le mois de septembre est affligé. Alors que ses cousins août et juillet sont synonymes de joie et de liberté, que son voisin octobre comble chacun de douceurs sucrées, que novembre s'enorgueillit d'un jour férié et ne parlons pas de décembre et de ses insolentes festivités, septembre n'est que tristesse et contrariété ! C'est la cloche qui sonne la fin de la récré. Ce sont les nuages qui chassent le grand soleil de l'été et le remplacent par les petits matins gris et frais. Après tant de jours passés dehors sans presque jamais rentrer, le mois de septembre arrive et décrète qu'il est temps d'y remédier. Alors nous nous en retournons, traînant les pieds. Mais aujourd'hui septembre en a assez. Assez d'être le vilain petit ananidé qui veut toujours empêcher les autres de s'amuser. Le neuvième né veut prouver qu'il n'a rien à envier ni à ses huit aînés ni à ses trois cadets. Septembre, pour défendre sa cause, décide de faire de son histoire son plaidoyer. Il veut montrer qu'au-delà du cauchemar du beau temps, des cigales et des écoliers et de l'éternel cliché des champignons, des feuilles rousses gâtées et des colchiques dans les prés qu'il a pour seule félicité, il est un mois à l'histoire chargée.

Une grande histoire portée par une multitude de petites toutes entrelacées qui demandera bien trente jours pour vous être narrée.

Septembre, il faut l'avouer, ne s'est pas levé du très bon pied. A peine les deux premiers jours passés à ses côtés que l'on a vu, pour la seconde fois, s'éveiller les belligérants du monde entier et le cœur de Londres s'enflammer par la seule maladresse d'un boulanger.

Il faut attendre son troisième jour pour voir fleurir, dans les boîtes de culture de Monsieur Fleming, les moisissures de pénicilline, ce précieux caducée. Voyez comme il est naïf celui qui se figurerait que les champignons de septembre n'étaient que girolles et bolets !

Deux jours après, ce n'est rien de moins qu'un Roi qui nous est livré, de tous les grands Louis le quatorzième est né, un monarque tout ensoleillé à qui nous devons une galerie fort bien nommée.

Au sixième jour les puits sont scellés, il n'est plus besoin d'y puiser puisque le premier réseau d'eau potable et ses mille robinets vient d'être créé et apporte le précieux liquide jusque dans les foyers Français.

Un confort que Saint Louis, qui doit rentrer de ses croisades demain, devrait apprécier. Sans doute sera-t-il heureux de pouvoir se délasser après avoir appris la naissance d'Elizabeth 1ère au Royaume des Anglais. Peut-être, dans deux jours, se rendra-t-il au théâtre assister à la première de *L'Avare* de Molière ?

C'était sans compter sur le décès de Guillaume le conquérant, comme lui un grand guerrier qui n'eut pas moins de deux trônes pour poser son seul fessier.

Le jour suivant n'est pas beaucoup plus gai et voit tomber, à Genève, sous les coups d'un meurtrier, Sissi, la grande impératrice reine qui visite désormais nos programmes télévisés chaque année peu avant la fête de la nativité.

Voilà un tiers de notre mois martyrisé écoulé, des nouvelles, certes, pas toujours très gaies mais pas l'ombre d'un maudit cahier.

Pourtant en ce deux-cent-cinquante-quatrième jour de l'année, de septembre le onzième si vous n'avez pas envie de compter, les plumes avaient matière à se dresser. S'il est regrettable que cette journée ait été celle choisie par un groupe de couards meurtriers pour frapper par les airs les citoyens New-Yorkais, elle vit aussi des héros s'illustrer et arracher, à la gare Lilloise de Fives, sur les quais, des dizaine d'innocents promis à un trépas terrible dans le tristement célèbre camp Polonais.

Le lendemain est bien guilleret, aujourd'hui deux légendes sont nées. La première est un premier dont la longévité nous fait questionner sur le concept de mortalité. Monsieur DRUCKER devise avec les célébrités depuis des années chaque dimanche sur nos écrans télévisés. La deuxième a, comme l'automne, la chevelure orangée, c'est une artiste française à la tessiture haut placée et à l'univers désenchanté comme elle aime le fredonner. Ainsi l'arrivée de Mylène FARMER vient clôturer cette belle journée.

Le jour d'après se révèle plus désolé, car si, il y a neuf jours, un roi naissait, aujourd'hui, c'est une princesse qui nous est enlevée. La grâce du célèbre rocher s'en est allée, entre les mâchoires d'une voiture accidentée.

Voici notre mois mal aimé parvenu à la moitié de son odyssee et il a encore tant à raconter !

Voici déjà venir sa seizième journée. Elle est à la fois calamité et espoir qui renaît; Paris voit aujourd'hui, pour la dernière fois, les bombes Allemandes tomber et détruire ses toits et ses pavés, pareille atrocité ne se reproduira pas avant la fin des folles années qui suivront juste après. Hélas, ce jour est décidément bien endeillé, car c'est aussi la grande voix de Maria, célèbre diva qu'il voit s'évaporer.

Le dix-huitième essai n'est pas beaucoup plus gai, Jimmy, guitariste de légende, s'envole sous d'autres nuées. Enfin, le dix-neuvième potron minet est porteur de félicité, en ce jour pas moins de trois bonnes nouvelles au courrier. Blaise PASCAL, érudit renommé, découvre le vide et perce ses secrets.

Quelques heures après, la première montgolfière quitte le plancher alors même que le capitaine DREYFUS, injustement condamné, est enfin reconnu innocent et gracié.

Au deux tiers entamé, Septembre n'a pas fini de nous étonner. C'est à présent à Cannes, sur le célèbre tapis empourpré que, pour la première fois, le rendez-vous est donné pour les célébrités et légendes des images projetées.

Rebondissement le jour d'après, alors qu'il y a quinze jours à peine, il les enfantait, Septembre en sa vingt et unième journée, décrète qu'il en a assez des rois et majestés. Ainsi disparaît la royauté ; la première république vient d'être créée. Un sacré Pépin pour le Bref, en fait bien plus qu'il ne peut endurer puisque ce n'est pas plus tard que le lendemain que s'éteint ce dernier, juste avant que Vercingétorix épuisé ne sorte d'Alésia, la cité, pour déposer les armes devant César, *Ave ! Veni, Vidi, Vici*, en cette journée pour l'empereur de la salade au poulet ; grâce à Champollion et sa pierre de rosette habilement gravée, il pourra désormais déchiffrer les hiéroglyphes griffonnés par Cléopâtre, sa reine bien aimée.

Les deux jours suivants vont emporter Messieurs PASTEUR et ZOLA, faut-il encore les présenter ? A peine se sont-ils envolés nous voici déjà enragés, en effet, voilà bien deux heures que nous nous acharnons sur le casse brique le plus célèbre de la Voie Lactée, qui vient tout juste d'être édité.

Mais trêve de frivolités, le trentième et dernier est arrivé ! Et alors que l'on entend pour la première fois résonner les notes de la *Flûte enchantée* composée par le plus célèbre des chansonniers, un drame terrible s'abat sur nos contrées, nos Cévennes bien aimées. Les grandes pluies dont nous avons le secret sont tombées, l'eau est montée jusque sur les paliers. Alors que nous devons écoper, voilà que le Gardon trop bien nourri n'est plus alité. Fou et surexcité il s'élance et veut tout emporter. Quelle triste journée ! Décidément Septembre a un caractère bien trempé !

Et voici que s'achèvent les péripéties de notre mois délaissé. Il est vrai que tous ses jours ne sont pas guillerets, il le reconnaît. Mais il en est de même pour tous les autres mois de l'année. Septembre attend son tour d'être acquitté. En attendant, toujours en captivité, il s'en retournera dans la poussière de craie auprès de ses écoliers pour s'assurer que ces derniers apprennent leurs leçons aussi bien qu'ils le devraient. Car oui, ce sont bien eux qui, dans quelques années, lui rendront justice, dignité et lettres de noblesse tant méritées !

\*\*\*\*\*

**Marie-Françoise TESTA**

*Ave Maria*

C'est pleine d'enthousiasme et de projets qu'elle avait fait sa rentrée en septembre. Ses amis n'avaient pas compris son engouement pour ce coin perdu – la plupart des enseignants souhaitent une mutation dans le sud ou à Paris. Bien qu'on pût qualifier Elise de vaillante personne, elle avait été soulagée de quitter Saint Denis. Ses cinq années dans cette commune, où les professeurs novices s'engagent la boule au ventre, n'avaient pas été un cauchemar mais elle s'était néanmoins, au fil du temps, sentie lasse. Jeune femme engagée dans les luttes sociales, elle avait vu cette nomination comme un cadeau. Elle allait pouvoir oeuvrer à la réduction des inégalités, aider les déshérités, mission qu'elle s'était attribuée depuis l'enfance. Elle était parvenue à captiver l'attention des élèves, plutôt souvent, à les intéresser même dans des projets ambitieux. C'est le nerf de la guerre, l'ambition, aimait-elle proclamer, par là vous cassez leur représentation de l'école, vous les prenez par surprise et l'ambition que vous leur proposez les élève haut ; mais cela n'était pas exempt d'échecs démoralisants. C'est le décès de sa grand-mère Simone, il y a deux ans, qui lui avait insufflé

l'idée de la Bretagne. Et la voilà propulsée au collège de Josselin, village où avait vécu Grand-mère Simone. Elle n'en espérait pas tant.

À son arrivée début juillet, elle avait commencé par se rendre impasse de la Sapinière. Deux garçons jouaient au basket dans la cour de la maison. Elle s'était assise sur un muret à distance, contemplant le lieu qu'elle connaissait par cœur. Les jeux par grand soleil, remémorés avec émotion, la marelle, la corde à sauter, la balle au prisonnier entre filles et le foot avec les garçons, quand il leur manquait un joueur, sur la place Saint Martin. Le désherbage que Grand mère Simone refusait de lui épargner – « qu'est-ce que tu crois ma cocotte ? Si tu aimes les fleurs, faut en prendre soin ». Et la cueillette des haricots verts : « Oui Grand mère, si je veux... » et patati et patata. « Bonjour Madame Le Floc'h.

- bonjour Mademoiselle, on se connaît ?

-Oh, c'est toi Elise, dam oui. Qu'est-ce donc que tu fais là ? »

Elles avaient parlé de Simone – une si gentille voisine –, d'elle petite fille, d'elle adolescente, d'elle professeure au collège – collège Sainte Marguerite ? Non, je suis dans le public. Et quand la conversation avait dérivé sur les cancans, elle s'était éclipsée : « Je visite des appartements ».

Qu'est-ce qui a bien pu dérailler ?

Une semaine après la rentrée :

« Tu y vas, Élise ? Tu connais n'est-ce pas ? Tu nous as dit que tu passais tes vacances ici, enfant.

-Bah, oui, mais j'ai jamais été là au moment du Grand Pardon. Tu devrais y aller, j't'assure ».

Elle en avait entendu parler par contre. Sa grand-mère y participait et on ne comptait plus les fois où elle racontait l'histoire de la dernière aboyeuse de Josselin ! Ça s'était passé en 1953, Grand-mère Simone avait treize ans. La mère d'Elise enjoignait sa mère de cesser de radoter cette fable hystérique (les cris rauques de la femme, l'affolement autour, 'laissez passer, laissez passer', la femme qui se débattait devant atteindre le reliquaire et embrasser la statuette de Notre Dame du Roncier afin de s'apaiser). Cette histoire faisait peur à Elise, enfant. Elle imaginait une femme transformée en chien, jetée dans des ronces. Elise n'était pas plus croyante que ses parents, était plutôt agacée par les obligations religieuses et néanmoins le fait religieux l'intéressait. En vacances, elle aimait accompagner sa grand-mère à l'église, c'était leur secret. Le rituel de la messe lui paraissait grotesque, le sermon l'exaspérait mais les chants la touchaient et elle appréciait le calme et la magie du lieu.

Où sont-ils ? On lui avait parlé de milliers de fidèles. Elle entendait un murmure. Était entrée dans la marée humaine vibrant de ses cantiques. Avait avancé, tremblante, muette. Avait eu chaud malgré des frissons. Éblouie, elle avait cherché en vain ses lunettes de soleil. Plissant les yeux, elle avait tenté de distinguer quelque chose. Rien. S'était accrochée au mouvement lent de la foule. Le roulement des voix l'enveloppait serrée. Trop serrée, elle respirait mal. Quelle stupide idée de participer à la procession ! La foule, ce n'était pas pour elle. On avait ralenti, on s'était arrêté. On s'était parlé, on s'était déplacé. Puis, silence. La messe avait commencé. S'asseoir, il lui fallait s'asseoir. « Pardon Madame, pardon Monsieur », elle s'était faufilée sur le côté et s'était laissé glisser au sol. Elle avait respiré profondément et bu un peu d'eau.

Agrippée aux épaules par deux femmes, elle était restée un moment ahurie face à un attroupement autour d'elle et à un brouhaha de mots (appeler les secours, se relever, agitée). Pressée par cet encerclement, elle s'était redressée. « Ça va Mademoiselle ? ». C'était dit avec douceur.

« Vous vous débattiez. Vous criiez. Dans votre sommeil ».

-Ah ? Je me suis endormie ? Désolée.

-Ne vous excusez pas. Ça va ? Vous avez besoin de quelque chose ?

-Non, ça va merci, déjà debout ? -Son rêve lui était revenu soudainement. Une foule gigantesque afflue. On se bouscule, une petite fille s'effondre, une femme trébuche et tombe à son tour. Des cris. Laissez passer. Une enfant avec le visage de sa mère, superposé à celui de sa grand-mère Simone. Visage grimaçant, bouche édentée, cheveux filasses. Laissez passer, laissez passer. Ça hurle. On la laisse passer, on la tient, elle se débat, elle donne des coups de pied, et elle crie : lâchez moi.

L'aboyeuse de Josselin. J'ai rêvé de l'aboyeuse de Josselin ! Elle s'était mise à distance de la foule. Avait repris lentement ses esprits. Saisie par une fringale, elle s'était levée, avait marché, vite, longtemps. Un vendeur de crêpes, enfin ! Ça papotait joyeusement. Tout le monde semblait se connaître. Y'aura pas grand monde aux vêpres, dame. Dame oui, y'a tous ceux qui en ont eu assez. C'est que ça fatigue, la procession. Ceux qu'ont des enfants ont autre chose à faire, dame. Y'aura les bigotes, pour sûr. Dam oui, sont toujours là, celles-là.

Ragaillardie par la crêpe, elle s'était promenée. Un peu avant les vêpres, elle s'était installée au fond de la basilique. Quand les cantiques avaient été entonnés, elle était redevenue l'adolescente que les chants font frissonner. Elle s'était trouvée bien, s'imaginant auprès de sa grand-mère. Une madeleine de Proust.

Quand les fidèles étaient sortis en chantant, elle avait senti qu'elle n'était pas parmi eux mais qu'elle faisait corps avec eux. Quand elle avait entendu le cantique *Le lys fleuri parmi les épines*, elle avait été gagnée par une ferveur ardente. Quand la procession était arrivée sous le carillon des cloches, elle avait levé les yeux vers le ciel, avait joint les mains en prière, elle s'était adressée à Dieu, dans un murmure, comme une excuse d'avoir tardé à l'aimer.

Elle avait regardé la foule se disperser à la fin du Grand Pardon. La ville était calme. Elle avait marché, radieuse. S'adressant aux cieux :

« Grand mère, la foi m'est donnée ! ».

Elle avait marché jusque tard et chanté *Ave Maria*.

N'importe quoi, je ne crois pas en Dieu, s'était-elle dit, le lendemain. J'ai été emportée par l'ambiance. Emportée par la nostalgie. Emportée par l'émotion en participant à la procession à laquelle Grand-mère était attachée. Et mêlé à ça, il faut bien dire, un certain malaise à cause de la foule.

Et c'était passé. Certes une envie d'entrer dans une église se recueillir l'avait parfois titillée mais elle l'avait balayée aisément. La parenthèse du Grand Pardon s'était ainsi refermée.

Pas vraiment. Elle sentait que quelque chose n'allait pas. Une envie de prier l'avait taquinée, envie qu'elle s'était acharnée à rejeter, comme on résiste au chocolat. Résister. Accrochée à son travail. Appuyée sur l'amitié naissante avec trois collègues. Cédant avec amusement à la drague maladroite et touchante de Sébastien, professeur de sport. Une diversion. Essayer à nouveau l'aventure amoureuse qui ne lui avait pas jusqu'alors réussi. Après les vacances de la Toussaint, force avait été de constater que ça n'allait pas du tout. Elle avait l'impression de se regarder vivre. Comme si son métier, son engagement écologique et la défense des faibles, tout ce qui faisait sa vie, comme si tout cela était un jeu. Il lui fallait voir clair. Elle a vu clair en faisant une retraite à l'abbaye de Saint Gildas de Rhuys pendant un week-end en novembre puis en décembre et durant les vacances de Noël. Sortie transformée, en paix, y est allée à toutes les vacances de cette année scolaire. Le silence, les prières, les cantiques, les promenades l'ont illuminée de l'amour de Dieu et lui ont apporté la joie. Sa foi n'a pas faibli, elle s'est amplifiée. Elle sait qu'elle a quitté le chemin tracé et en a pris un autre. Elle vient de postuler pour un poste au collège Sainte Marguerite à Josselin et a rejoint la fraternité des Soeurs de la Charité de Saint-Louis.

\*\*\*\*

**Claude TEXIER**

*La pomme de discorde*

C'était en septembre. Mois qui refermait doucement les portes de l'été. Certes on aurait dû faucher un peu pour mieux voir celles tombées au sol. Seulement la cueillette devait être terminée en fin d'après-midi. Demain aurait lieu la livraison aux halles de Riazan.

Il faisait bon. Chaque année à la même époque, le verger des Dartkov produisait en abondance. A proximité de leur coquette datcha, dans le frou-frou vert intense des feuillages, s'exhibaient les belles Antonovka à robe jaune pâle. Que d'heures en taille et entretien mais quel plaisir, saison venue, de saisir une à une les rondes drupes à pépins.

Boris et son fils Andreï s'activaient au faite de leur échelle à décrocher chaque fruit d'un demi-tour de main. Nadia, dans la fraîcheur de ses dix-huit ans, cueillait par le dessous. Puis, avec délicatesse, chacun versait son panier rempli dans les caisses au bout des rangées.

« Nous chargerons demain, dit Boris. J'aperçois Macha. Il est l'heure du dîner ».

Repas terminé, sur la table de la terrasse se tenait fier le samovar des ancêtres. On prenait le thé. Agréable moment pour échanger sur de grands et tout petits riens. Ce soir-là il fut question du prix de la pomme, de la difficulté du pays à produire ce fruit délicieux dont le quart de la consommation était importé de l'étranger.

Boris proposa, comme planning du lendemain, qu'Andreï et lui partent dès 08 h du matin.

« Trente kilomètres environ. Nous serons à Riazan vers 09 h 30. Macha et Nadia partiront plus tard ».

Avant de se coucher, Nadia voulut passer un coup de fil du fixe de la datcha à une connaissance de Moscou. Oh ! Stupéfaction. Elle ne retrouva pas son petit carnet répertoire toujours bien rangé au fond de sa pochette.

« Tiens, l'aurai-je oublié à Riazan ? »

Nadia n'a pas bien dormi. Ce petit carnet offert par sa meilleure amie contenait bon nombre d'informations personnelles. Nadia a une vie mouvementée avec un grand cercle d'amis sans compter les quelques admirateurs qui ont eu le privilège de moissonner ses longs cheveux blonds en l'embrassant très tendrement. Séduisante, affable, elle possède de nombreux atouts pour plaire. Une frimousse joliment dessinée. Des joues rondes belles à croquer qui laissent étinceler deux petites agates de couleur noisette veinées émeraude.

Dans les ornières du terrain encore fraîches de rosée, la Lada avançait lentement entre les hautes herbes, lestée des 38 caisses de pommes récoltées la veille dans le verger de la datcha.

Fils aîné, Andreï était parti, sans trop de peine, à l'assaut des succès universitaires. Son ambition, disait-il, sourire aux lèvres : « aller bien plus haut que papa », être cosmonaute. D'une famille très impliquée dans chaque projet interstellaire de la grande Russie, comment pouvait-il en être autrement ?

Boris véritable tête pensante de Baïkonour travaillait en équipe à la préparation de mise en orbite des vaisseaux spatiaux. Macha sur ce même site « phosphorait » avec l'ensemble des données que rapportaient les illustres pionniers de l'espace.

Boris n'avait pas parcouru dix kilomètres. Son téléphone sonna. Conduisant, il demanda à son fils de prendre la communication.

« Allo ? »

- M. Daartkof ?

- Oui. Enfin son fils.

- Très bien. Vous avez dix minutes pour vous arrêter sur la première route que vous trouverez à votre droite. Compris ?

- Mais, à qui ai-je l'honneur de parler ?

- Pas d'honneur, Monsieur. C'est un ordre.

- Papa, prends la première à droite. C'est la police.

- La police ? »

Arrêté sur la bande d'arrêt d'urgence, Boris mit les feux de détresse.

« Mais c'est quoi ce truc Andréï ? »

- C'est la police. Avant dix minutes, tu dois tourner à la première à droite et t'arrêter.

- Pas question ! C'est un traquenard. Je ne vois aucune voiture de police ni derrière ni devant ! »

Andreï regarda sa montre.

« Plus que sept minutes papa ! »

Andreï sursauta sur son siège. Son portable sonnait.

« Allo ? »

- Plus que quatre minutes et nous faisons feu !

- Papa, tourne à droite ça devient dangereux, tourne ! »

Un bruyant hélicoptère, à basse altitude, suivait leur trajectoire.

« C'en est fini papa ils vont tirer ! »

Le portable de Boris sonna à nouveau.

« Tiens, prends, je me gare à droite. C'est maman.

- Ne dis mot de ce qui se passe, Elle va se faire un sang d'encre.

- Allo Maman ?

- Demande à ton père où sont les clés de la maison. Ne dis rien pour l'instant mais la police est sur le palier pour une perquisition.

- Papa, les clés de la maison où sont-elles ? Maman les cherche.

- Mince ! Elles sont dans ma sacoche, j'ai oublié de les lui donner.

- Allo ? Maman ?

- Trop tard Andreï ils ont défoncé la porte. Ils cherchent papa dans tous les coins.

- Ah bon ? On arrive dès qu'on peut. Il y a un bouchon. Un accident je crois ».

Boris stoppa la Lada. L'hélicoptère fit volte-face voyant que les ordres avaient été suivis. Il fut relayé au sol par quatre hommes en moto qui stoppèrent en toute hâte leurs grosses cylindrées en criant, armes au poing.

« Maintenant les bras en l'air ! »

Boris et Andreï, menottés en l'espace d'un éclair, ventre sur le capot de la Lada, furent fouillés. Prostrée dans ce remue-ménage, Nadia eut une onde de choc qui opéra sur sa mémoire. À la vue des policiers des images lui revenaient. La soirée dansante de l'école de Médecine Ce Niklas fils prétentieux du commandant de région qu'elle avait laissé tomber.

Peut-être lui avait-il subtilisé le carnet répertoire dans son sac quand elle est allée aux toilettes ? Drôle d'association d'idées, se dit-elle.

Les deux menottés tenus en respect regardaient les policiers faire le tour de la Lada. L'un d'eux s'exclama :

« Et avec ça Monsieur a de fausses plaques ! »

Le doute commença à s'installer. Croyant trouver des armes cachées sous la bâche du pick-up, il « tomba dans les pommes » enfin...sur des pommes. Quelques caisses furent déplacées. Pas l'ombre d'une kalachnikov, que de belles Antonovka. Escortés par les motards, Boris et Andreï furent amenés jusqu'au commissariat de Riazan pour audition.

L'histoire n'était pas au sommet de son extravagance. Le comble allait venir.

Bousculés, ils se retrouvèrent dans le même « bureau de Questionnements » où se tenaient Macha et Nadia qui n'en revinrent pas.

« Maman !

-Papa !

-Nadia !

-Andreï !

-Bon maintenant ça va ! Terminé pour les présentations ! », dit le commissaire.

À sa droite une secrétaire confirmée, tapait avec une étonnante célérité sur le clavier de son portable tout ce qui se disait.

Boris épela son nom.

« Pardon, dit-elle, en s'inclinant vers le commissaire d'une voix fluette juste audible. Regardez j'ai un Daarkoft Michaël, Boris ».

Le commissaire avait horreur d'être contredit. Une nouvelle pomme de discorde venait de naître. Rouge, confus il perdait la face.

« Je vous assure ajouta-t-elle, le recherché est Monsieur. D A A R K O F T avec deux A et Boris en deuxième prénom ».

Enorme erreur sur la personne. Forcé, contraint, honteux, le commissaire donna immédiatement congé à la famille à l'exception de Nadia.

« Tenez mademoiselle voici votre répertoire. À l'avenir, évitez les fautes ou prenez soin de les corriger, c'est important ».

Sortie du commissariat, Nadia dit en pleurant :

« Incroyable ce Niklas !... »

-Jusqu'à modifier mon nom de famille pour le confondre avec celui de ce trafiquant d'armes toujours en cavale. Quel sinistre personnage !! »

Serge TEYBER

*Drame à Vialas*

Alors que les beaux jours, ceux qui, pour moi, célèbrent la fin prochaine du règne sans partage d'un soleil écrasant, arrivent et que l'été devenu indien réveille les couleurs des forêts enchantées, j'observe une fois encore la bascule de l'été mêlée aux premiers frémissements des collines qui s'ébrouent, je revois en septembre le halètement des premiers brouillards accrochés aux sous-bois. Vialas retrouve sa place, ses ruelles discrètes, encore émoustillée des soirées estivales et des passions éphémères. La nature se concentre sur les couleurs dont elle badigeonne les contours des collines. Le Luech recoule pour lui-même, roucoule entre les rochers en souvenir des corps nus et lascifs qui épousaient leurs rondeurs. C'est ce moment où l'automne frémit de ses beautés offertes que je décide d'aller à rebrousse-chemin, au hasard de mes pas, pour m'immerger une dernière fois dans la beauté pure des roches, de l'eau, dans la saveur des sous-bois, attentif à tout signe de vie, réceptif aux moindres bruits, sans autre espoir que de saisir, par tous mes sens, la vie, avec l'acuité inouïe de l'urgence. J'avance avec peine dans la matière drue, rétive d'une forêt primaire, vierge (puis-je le croire encore ?) de toute visite, accompagné parfois d'un cri, d'une envolée, d'un craquement de branches sèches. Je m'arrête souvent, non par fatigue mais pour humer le silence, pour goûter ma solitude, mon rêve d'être ermite, de me retrouver sauvage des origines, ou poète.

La fragilité d'une fougère, la douceur d'une mousse moelleuse, épousant racines et pierres, la palette d'un schiste mordoré luisant sous un rayon de soleil qui joue avec les frondaisons, j'enregistre tous ces trésors de sons, d'odeurs et de couleurs. J'avance, mon esprit apaisé, uniquement préoccupé de vivre pleinement l'instant que je sais suspendu. Accroupi pour m'extirper d'un buisson je débouche sur une clairière, surpris comme un Touareg découvrant une oasis inconnue de la cartographie. Le vent discret dans les sous-bois se libère dans cet espace livré à ses caprices. Les herbes se couchent, tourbillonnent, dansent, comme ivres au gré de ses élans fantasques. J'avance contre le vent, bouche ouverte, pour boire cet air à pleins poumons. J'écarte mes bras pour m'envoler ; ce n'est qu'un vol factice loin de celui qui m'attend. C'est alors que je l'aperçois. Dos au vent, dans le bruissement des feuilles, il ne m'a pas repéré. Il se lèche, tranquille, couché au pied de la falaise qui borne la clairière. Il émane de lui une formidable confiance, la force d'une liberté absolue, celle que je vais prendre bientôt. Il lève la tête et nos regards se croisent. Je redoute sa fuite, la queue basse, une débandade indigne, mais il se dresse lentement en me dévisageant puis trotte le long de la falaise avant de disparaître après m'avoir lancé un dernier regard. Signe du destin : la fable du Loup et du Chien qui surgit de ma mémoire me conforte dans ma décision :

« ... le collier dont je suis attaché  
De ce que vous voyez est peut-être la cause.  
Attaché ? dit le loup : vous ne courez donc pas  
Où vous voulez ? Pas toujours mais qu'importe... »

Je rentre par la route qui descend de Castagnols. Je m'avance vers cette roche en équilibre qui surplombe La Pale, pointant son doigt vers le ciel immaculé, ma direction ultime. Le soleil ironise en décochant ses rais : sécheresse et orages ne font pas bon ménage. Je vois dans l'éboulis tout le chaos du monde. Le Luech soudain est en sang. J'ai son goût dans la bouche. Je vais lui apporter ma contribution, je vais être un corps pris dans ce chaos, un oiseau sans aile, une pierre, je vais sauter, je vais m'envoler cette fois à jamais... avant de ne plus pouvoir marcher. Le temps partage avec la vapeur un morceau d'infini.

J'ajoute mes derniers vers sur mon carnet :

*Avant que la maladie ne me paralyse  
Je veux dire encore combien j'aime la vie  
Combien je l'ai aimée.*

Et mes derniers mots disent :

*Non pas le désespoir mais l'amour et l'envie  
Que d'autres, lecteurs éventuels de ces vers,  
Sachent connaître les beautés simples et sages,  
Loin des calculs honteux, des sentiments pervers.  
Tel est votre devoir et tel est mon message.*

Ma promenade matinale me conduisait ce 23 novembre 2022 sur la route qui descend de Castagnols. Je m'avançais vers cette roche en équilibre qui surplombe La Pale. Je m'approchais de la trouée béante qui s'ouvre sur l'éboulis. Vue d'en haut ce glissement de rochers et de terre qui interdit l'accès à La Pale est impressionnant. Dans une anfractuosit

j'aperçus un bout de plastique coincé sous un caillou. Encore un pollueur sans conscience, pensai-je, désabusé. En fait, c'était une pochette plastique soigneusement pliée entourant un carnet. Je découvris une sorte de journal intime dans lequel je piochais des morceaux de vie en feuilletant les pages. L'écriture y était fluide, poétique, sensible. La dernière page était datée du 12 septembre 2021 :

« Alors que les beaux jours, ceux qui, pour moi, célèbrent la fin prochaine du règne sans partage d'un soleil écrasant... Le temps partage avec la vapeur un morceau d'infini... »

Le temps du mystère, des questionnements sans fin et des hypothèses allait se terminer. J'associai en effet immédiatement ce carnet au drame qui avait secoué la commune de Vialas l'année dernière. La Provence titrait le 13 septembre 2021: « un Alésien de 19 ans retrouvé mort à Vialas. » Un article détaillait la macabre découverte du corps de Théo D... au bord du Luech au milieu de l'amas de roches du site d'escalade de la Pale dévasté en novembre 2019 par un éboulement. Théo était un habitué de Vialas. Les témoignages s'accordaient pour le trouver gai et sympathique et personne ici ne comprenait ce qui lui était arrivé. A l'issue de l'enquête, le capitaine de gendarmerie n'avait écarté aucune piste : mort accidentelle, suicide ou règlement de compte.

\*\*\*\*\*

**Didier TRICOU**  
*Le faire respirer aux autres...*

C'était en septembre. L'été, chaud et sec à son habitude, n'avait pas renoncé à opprimer tout ce qui s'applique à vivre. Hommes et animaux cherchaient l'ombre, évitant tout déplacement ou geste superflu, la garrigue souffrait du manque d'eau, le thym lui-même dépérissait, s'effritait, tombait en poussière dès qu'on l'effleurait. Les jardins avaient perdu leur verdure, les agriculteurs se lamentaient de ne pouvoir produire fruits et légumes, ni subvenir aux besoins du bétail.

Le monde geignait. La sécheresse accentuait la misère, poussant les populations à migrer, alors que les plus pauvres, les enfants, les vieillards, les malades, restés sur place, mouraient de faim.

Dans les pays développés, l'inflation jetait à la rue les plus fragiles, invalides, chômeurs et retraités, sous le regard impassible des riches et des puissants. La guerre en Ukraine durait toujours, avec son lot de drames et d'atrocités, de terreur et de peine, qui, selon l'humeur du moment, horrifiait et scandalisait, ou... laissait indifférent.

C'est loin, l'Ukraine, tout de même ! C'était en septembre. Septembre 2023. Le monde se délitait en commençant par sa partie la plus grasse, la plus charnue, l'Occident. Tout hurlait le drame qui se préparait : la nature négligée, sacrifiée, les ressources pillées, les inégalités et injustices de plus en plus criantes, le manque d'approvisionnement, le prix des produits indispensables, la régression du confort, de la santé, des avancées sociales antérieures, et l'opulence des nantis, la suffisance de ceux qui n'étaient pas directement touchés par les difficultés. Pourtant, par insouciance ou parce que les circonstances le permettaient, par désir de profiter du bonheur ou refus de dramatiser, comme les danseurs sur le Titanic ou les Romains lorsque l'Empire se délitait, je vivais des jours parfaitement heureux.

On était si bien. Je nous revois...

... Sur la plage, au Grau du Roi. Nous y allons le matin et repartons dès que la chaleur devient accablante, lorsque les vacanciers commencent à s'agglutiner. Cette semaine, profitant d'une rentrée tardive, Louna est en vacances chez nous. Elle habite loin, ne vient pas souvent, et c'est chaque fois une fête. Nous essayons de l'occuper au mieux, lui faisons découvrir lieux et paysages, jouons, abordons des sujets divers en tenant compte de ses idées, comme on ferait avec un adulte. Je crois qu'elle apprécie. C'est tellement différent de chez ses parents pris par le boulot et les tiraillements du quotidien...

Quand je pense qu'elle va avoir douze ans ! Déjà ! Vive et espiègle, elle est indépendante, ne manque pas de répartie, et nous étonne souvent par la pertinence de ses réflexions, mais, derrière son sourire taquin et sa frimousse rieuse, elle sait être gentiment enjôleuse et manifester son affection.

Ses longs cheveux roux donnent à sa personnalité déjà affirmée une aura supplémentaire, une beauté un peu magique, presque irréelle, comme la Vénus de Botticelli, à mi-chemin entre l'onde et le domaine des dieux.

Si j'en crois ses confidences, elle n'a pas de mal à "avoir un crush" avec ses copains de collège. D'ailleurs, le jeune ado qui fait semblant de dormir sur la serviette voisine ne se prive pas de regarder discrètement.

"- Tu peux commencer à ranger, ma jolie, on va rentrer. Un petit restau, ça te dit ?

- Attendez, je me baigne une dernière fois. Elle est trop bonne !"

Et la voilà partie en courant se jeter dans les vagues... Suivie à distance par le petit voisin, pris lui aussi d'une soudaine envie de se baigner.

Odile est fière de sa petite-fille. Elles s'entendent bien, font souvent du shopping ensemble, complices enjouées. Louna n'est pas exigeante, ne demande rien, et se montre toujours satisfaite des emplettes. Son caractère affirmé, parfois coriace, s'estompe lorsqu'elle perçoit une attention affectueuse, une forme de générosité...

Au milieu des marais et des roseaux, entre les tamaris aux branches décharnées, quelques chevaux blancs balisent la route du retour vers Nîmes, plus enclins à rappeler Van Gogh qu'à fredonner Gauguin. Pourtant, comme Brel, j'aimerais tant qu'ici aussi, le temps s'immobilise...

La salicorne teinte de gris et rose le sol de la sansouïre où les aigrettes garzettes arborent élégamment un plumet blanc retombant vers leur cou. Un vol de flamants roses s'élève majestueusement au-dessus d'une manade. Les bêtes noires aux cornes acérées semblent placides, sûres de leur force, comme conscientes de l'admiration qu'elles suscitent et du respect qui leur est dû.

Au restaurant, la petite s'attaque avec délectation à un magret roboratif, après cette matinée de baignade. Les frites à l'ancienne, mi onctueuses mi croquantes et noircies, ne résisteront pas longtemps à son appétit.

Pour une fois qu'elle ne demande pas des pâtes ! Odile opte pour une rouille de poulpe. Après avoir hésité à prendre la gardianne, je la rejoins pour partager un pichet de vin blanc, et affronte avec enthousiasme une bourride tout aussi copieuse et délicieuse qu'évocatrice de joyeux souvenirs de restaurants, du côté de Sète.

À la table voisine un bébé gazouille sous le regard tour à tour admiratif, amoureux et attendri de ses jeunes parents. Ils parlent peu, échangent des sourires passionnés et leurs murmures se perdent lorsqu'ils se penchent vers la chaise haute placée entre eux.

Louna, qui va être tata dans quelques semaines, est captivée par cette image d'un bonheur rayonnant. Odile, alors, cite Malek Bensafia, un auteur que je ne connaissais pas : " Le bonheur est comme un parfum : on le porte sur soi pour le faire respirer aux autres".

« Ah oui, c'est joli, dit Louna. Elle ajoute, un léger voile sur les yeux : la prof de français nous a parlé de Jacques Prévert, qui a dit : "j'ai reconnu mon bonheur au bruit qu'il a fait en partant."

« C'est triste, non ?

- Un peu, reconnaît Odile, mais il a aussi écrit : "le bonheur en partant m'a dit qu'il reviendrait".

Ne voulant pas être en reste, je m'empresse d'appeler Paul Fort à la rescousse :

"Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite, cours-y vite.

Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite. Il va filer."

Après une part de fougasse d'Aigues-Mortes en guise de dessert, nous repartons vers Nîmes. Dans la voiture, les filles m'annoncent qu'elles ont envie d'aller au cinéma, ce soir. Elles savent que je n'aime pas ça, que je m'ennuie souvent devant un film, mais elles savent aussi qu'aujourd'hui commence la coupe du monde de rugby, et ça, elles devinent que je ne veux pas le manquer ! De plus, le match d'ouverture, ce soir, c'est France-Nouvelle Zélande. Les Bleus contre les Blacks ! Un événement, un moment attendu depuis des mois, un espoir de spectacle complet, de scénario haletant, de dramaturgie ponctuée d'engagement physique extrême et d'exploits enthousiasmants.

Jeune, j'ai beaucoup aimé le foot, l'ai pratiqué, ai passé des heures à le regarder autant qu'à en parler, mais, aujourd'hui, ses dérives financières, les magouilles des dirigeants, les tricheries et la comédie permanentes des joueurs me découragent, malgré la beauté de ce sport. Seuls, le rugby et l'athlétisme me passionnent, m'interpellent jusqu'à susciter des larmes d'émotion devant un bel essai ou, par exemple, l'arrivée au coude à coude d'une course de demi-fond...

Les frissons me parcourent déjà à l'idée de ce spectacle, portés par l'espoir d'une victoire des Français, mais, surtout, par celui de voir un beau match.

Devant l'appartement, des enfants jouent au ballon sur la petite place. D'autres font du toboggan ou de la balançoire. Rires et cris joyeux montent gaiement vers le bleu du ciel, transperçant l'intense chaleur. Au pied du trottoir, un chat dort à l'ombre d'une voiture. Dans le salon, Mufasa daigne se lever pour nous accueillir et se frotter à nos jambes,

espérant une caresse et... quelques croquettes. La démarche altière et majestueuse qui lui a valu son nom lorsqu'Odile l'a récupéré chez des amis forcés de s'en séparer, nous impressionne toujours.

Quelle classe ! Bastet doit être fière de lui !

Après quelques mots échangés sur son portable avec sa maman pour raconter la mer, les bains et le restaurant, puis avec sa meilleure amie pour décrire en riant le voisin de plage, Louna me propose avec un sourire narquois de me "mettre la pâtée" aux Triominos ou au Rummikub. Elle me laisse le choix du jeu, précisant que, dans tous les cas, je m'achemine vers une cinglante défaite, comme d'habitude...

C'était le 8 septembre 2023. De tout cela, il ne reste rien. Quelques jours plus tard, les bombes sont tombées sur Nîmes et douze autres villes françaises.

---

## ZAMBANA SEJERS Emilia

### *Crime et chats*

En septembre, les chats du quartier Olympe de Gouge sortaient encore beaucoup avant de réduire leurs sorties une fois l'hiver arrivé. À cette période, il n'était pas rare de croiser des chats qui se battent pour défendre leur territoire ou pour une quelconque rivalité. Les habitants du quartier pouvaient déceler une querelle de chats au simple bruit que cela engendrait. Les chats pour impressionner leurs rivaux poussaient d'étranges cris. Si ce genre de batailles pouvait sembler spectaculaire pour les humains, cela n'avait rien d'exceptionnel pour les chats qui y étaient habitués. Bien souvent les chats ne rentraient chez leurs maîtres qu'avec des blessures superficielles. Néanmoins, le 23 septembre 2022, les choses furent différentes et la communauté des chats en fut bouleversée à tout jamais.

Ce furent Fifi et Myrtille, deux chats qui habitaient en colocation avec la famille Caras et Pimpan un vieux chien, qui découvrirent l'impensable dans leur propre jardin. Alors qu'ils pensaient profiter d'un bain de soleil dans leur jardin, ils firent la découverte d'un chat gisant sur le sol. Ils le connaissaient bien car il s'agissait de Félix le chat voleur qui les avait spoliés à plusieurs reprises de leurs repas. Cette scène avait beaucoup choqué Myrtille, Fifi s'efforçait alors de le canaliser. Si Myrtille ne portait pas dans son cœur ce chat, elle considérait qu'aucun chat ne méritait de finir ainsi.

Soudain, Myrtille entendit un bruit derrière les buissons, elle leva ses petites oreilles et se dégageant de l'accolade de Fifi, se précipita vers la source du bruit. Pistache, un autre chat voleur s'y cachait. Fifi comprit que Myrtille, de caractère agressif et impulsif, n'hésiterait pas à engager le premier coup de patte. Il les rejoignit et s'interposa. Myrtille fut outrée d'un tel affront. Comment osait-il l'empêcher de donner une bonne leçon à l'assassin de Félix ? Fifi s'expliqua : « Non Myrtille tu ne sais pas encore s'il s'agit du véritable tueur. Et puis la violence n'est jamais une solution, elle ne ramènera pas Félix à la vie ». Myrtille baissa les oreilles et répondit : « Très bien, qu'il nous dise alors pourquoi il était caché derrière notre buisson ».

Pistache tremblait, il avait eu peur pour sa vie et même si on disait que les chats avaient six vies, il avait certainement déjà gaspillé ses cinq premières vies en sautant de la fenêtre de sa maison. « J'ai entendu des hurlements de chat à 18h, je suis donc venue le plus rapidement possible. Félix est comme un frère pour moi, j'ai voulu le sauver donc je suis allée chercher le chat Marabout mais malheureusement il était trop tard et il n'a rien pu faire » expliqua Pistache. « Je ne vois pas de Marabout en revanche toi je te vois bien ici sur la scène de crime » répliqua Myrtille. « Oui c'est normal, le drame s'est produit il y a deux heures. Le chat Marabout, impuissant s'en est allé. Moi, je suis restée ici à me lamenter de la mort de mon ami. » Fifi et Myrtille se lancèrent un regard, l'histoire de leur voisine tenait la route. Fifi demanda « Et où peut-on trouver le chat Marabout ? » Pistache réfléchit un instant et répondit : « Vous pourrez le retrouver sous le sol pleureur, c'est là-bas qu'il réalise ses consultations la plupart du temps ».

Fifi et Myrtille étaient satisfaits des réponses qu'ils avaient obtenues. Maintenant, l'enquête devait continuer. Ces deux chats faisaient tout ensemble : ils faisaient la sieste ensemble, ils mangeaient ensemble et embêtaient les humains ensemble. À présent, ils allaient mener l'enquête du meurtre de Felix ensemble.

Avant de se rendre au lieu indiqué par Pistache, ils allèrent réclamer à la famille Caras du pâté afin d'avoir les forces nécessaires pour mener à bien leur mission. Ils durent insister un peu en miaulant mais obtinrent leur dû. Myrtille eut une pensée pour Félix qui affectionnait particulièrement de manger leur pâté.

Sur le chemin vers le saule pleureur, Fifi regardait autour de lui espérant qu'en menant l'enquête ils ne risquaient pas d'être les prochaines cibles du meurtrier de Félix. Myrtille au contraire se sentait déterminée à l'idée de découvrir le coupable. Elle imaginait la réaction de ce dernier au moment où il comprendrait qu'il était démasqué et pris au piège.

Ils repèrent de loin le chat Marabout, il se distinguait des autres chats par son pelage noir très court. Sous son sol pleureur, le chat Marabout dégageait une grande confiance en lui, c'est certainement la raison pour laquelle les chats lui accordaient leur entière confiance et se remettaient à lui pour leurs problèmes de santé. Ce chat avait évité à bien des chats la case vétérinaire et pour cela il avait l'admiration de tous.

Ce jour-là, il était en compagnie d'Aldrix un jeune chat qui avait l'habitude de se rouler dans l'herbe du parc du quartier. Or, tout le monde savait que c'était un nid à tiques. La jeunesse d'Aldrix ne le faisait se soucier que du plaisir de l'instant en oubliant les conséquences. Il était donc devenu un des clients les plus fidèles de Marabout qui avait la compétence de retirer toutes les tailles de tiques. Fifi et Myrtille l'observèrent éjecter les tiques de leur hôte avec pour seul outil ses dents. Il répéta l'opération à cinq reprises et libéra Aldrix de ces buveurs de sang. Aldrix paya ensuite sa consultation par une gamelle de croquettes qu'il avait transportée dans sa gueule. Le chat Marabout satisfait se précipita pour tout dévorer. Ces cinq tiques lui avaient permis de bien se remplir la panse.

« Oh non ! il va vouloir qu'on lui ramène des croquettes pour répondre à nos questions ! », s'exclama Myrtille. Fifi lui répondit d'un air assuré : « On est des enquêteurs maintenant, non, on ne va quand même pas payer pour avoir des réponses ». Les deux chats attendirent que le chat Marabout finisse son repas et que Aldrix reparte avec la gamelle vide pour s'approcher puis ils l'interpellèrent : « Marabout ? Nous avons quelques questions à vous poser » dit Fifi. Marabout leva la tête et tendit la patte l'air de dire qu'il voulait quelque chose en retour. Myrtille s'emporta alors : « Vous ne comprenez pas, nous ne sommes pas ici pour une consultation nous sommes en pleine enquête. Félix a été froidement assassiné et Pistache son ami nous a confié que vous l'avez ausculté mais qu'il était quand même mort. Alors il va falloir nous répondre sinon nous serons obligés de vous considérer comme suspect si vous tentez d'obstruer notre enquête en vous taisant ». Le chat Marabout se résigna : « Bon d'accord, je vais vous répondre mais après il faudra arrêter de réclamer des services sans me servir de croquettes. Déjà votre ami Pistache ne m'a pas payé en croquettes sous prétexte que Félix est mort mais qu'est-ce que je pouvais y faire, moi ? ».

« Qu'avez-vous découvert ? » demanda Myrtille. Le chat noir répondit : « Pas grand-chose ! Il y avait une grosse morsure au niveau du flan, il était condamné. Ah ! si ! si ! ça me revient ! Celui ou celle qui l'a mordu avait perdu une dent pendant la bagarre ». Il continua en ouvrant la gueule : « Regardez ! J'ai toutes mes dents moi, je suis innocent ». « Il faut qu'on retourne vite vérifier cette information sur son corps », annonça Fifi. Les chats de la famille Caras s'en allèrent alors en vitesse en direction de la scène de crime. Ils aperçurent alors leurs humains s'agiter autour du corps de Félix. Évidemment, ils ne comprenaient pas ce qu'il se passait. Fifi se rapprocha discrètement du corps tandis que Myrtille distrayait les humains. Fifi remarqua la présence d'une dent au milieu de l'horrible morsure. La théorie du chat Marabout était donc vraie, il leur fallait trouver un animal avec une dent en moins.

« Mais comment allons-nous faire pour trouver le coupable ? » interrogea Myrtille « Il pourrait y avoir des centaines et des centaines de suspects potentiels ». Fifi frotta sa tête à celle de Myrtille en lui disant :

« Tu as tout à fait raison Myrtille, il va donc falloir continuer à faire des interrogatoires pour comprendre ce qui s'est vraiment passé et trouver le véritable coupable. Je te félicite tu es une véritable enquêtrice, d'ailleurs tu t'es extrêmement bien débrouillée pour interroger Marabout ». Myrtille se sentait flattée mais elle savait parfaitement que pour être reconnue comme une véritable enquêtrice, elle devait d'abord démasquer le coupable.

Fifi proposa pour poursuivre le cheminement de leur enquête de s'intéresser au conseil des chats duquel Myrtille et lui ne faisaient pas partie. En effet, les deux chats étaient un duo et ne se mêlaient que très peu aux autres chats. Ils passaient le plus clair de leur temps ensemble et avec la famille Caras qu'ils aimaient beaucoup. C'étaient plutôt des chats casaniers qui n'entretenaient pas de relations avec le Conseil des chats. Cela leur aurait pourtant été pratique pour interroger leurs membres. Il connaissait bien un chat du Conseil des chats mais ils ne le connaissaient que parce que Myrtille s'était battue avec lui. Comme souvent Fifi qui était protecteur envers Myrtille la plus jeune, s'inquiétait pour elle. Il craignait qu'une nouvelle rencontre entre les deux ne provoque une querelle. Myrtille qui semblait prendre de la maturité avec cette enquête, sut se montrer convaincante et entraîna Fifi dans le territoire de Pirouette. Pirouette était un chat d'un gris terne et très mince à tel point qu'on aurait dit que ses humains ne le nourrissaient pas. En voyant arriver Myrtille ses poils se hérissèrent. Il se prépara à attaquer au moment où Fifi s'interposa : « Pirouette, nous ne sommes pas ici pour nous battre mais pour avoir des réponses ». Pirouette dit d'un ton sévère : « Je ne sais pas de quoi vous voulez parler mais si vous voulez que je vous réponde, je veux que Myrtille arrête de rentrer dans mon jardin par effraction ». Fifi jeta un regard à Myrtille ; cette dernière hocha la tête agacée. Fifi continua : « Bon maintenant que cela

est fait, pourrais-tu nous dire comment accéder au chef du Conseil des chats ? Nous souhaiterions lui poser des questions à propos de la mort de Félix le chat ». « Ah ! c'est par rapport au fait que Félix a demandé la protection du Conseil et que Garfield le chef la lui a refusée ? », demanda Pirouette. Fifi répondit, surpris : « Non ! Je n'avais pas encore cette information, dis-m'en plus, pourquoi avait-il demandé la protection ? ». Pirouette comprit alors qu'il avait fait une erreur et dit : « Heu... Vous devriez plutôt voir ça avec Garfield, vous le trouverez sous les bâtiments du quartier Olympe de Gouge. Maintenant je ne dis plus rien, moi ». Fifi, fier d'avoir récolté des informations aussi cruciales pour l'enquête, remercia Pirouette et s'en alla avec Myrtille.

La journée touchait à sa fin. Fifi et Myrtille rentrèrent chez la famille Caras. Ils mangèrent mais trouvaient qu'après une telle journée, ils méritaient davantage de pâté. Les parents étaient vautrés sur le canapé devant un film. Leur vie était si simple, ils n'avaient pas la responsabilité de retrouver un meurtrier, se dirent Fifi et Myrtille.

Le lendemain matin, Fifi et Myrtille dévalèrent les escaliers de la maison et réclamèrent leur repas qu'ils réussirent à obtenir après de longs miaulements. C'était le grand jour pour rencontrer le chef du conseil des chats. Fifi et Myrtille se préparèrent en faisant leur toilette puis sortirent par la chatière. Ils se rendirent sous les bâtiments indiqués par Pirouette mais ne virent pas Garfield. Ils décidèrent alors d'en profiter pour faire une petite sieste. Les deux enquêteurs se firent réveiller par le coup de patte d'un vieux chat. Il s'agissait d'un gros chat au long pelage blanc. « Je peux vous aider ? » demanda avec ironie le chat « Heu oui, on cherche un chat nommé Garfield », répondit Myrtille un peu sonnée. « Eh bien vous l'avez devant vos yeux », dit Garfield. Fifi se releva et engagea le dialogue : « Nous sommes ici pour savoir pourquoi Félix avait demandé votre protection et surtout, pourquoi vous ne la lui avez pas donnée ? ». « Eh bien, cela est compliqué, Félix me disait être suivi après avoir été le témoin d'un crime mais il n'a pas voulu m'en dire plus. Donc, j'ai jugé que cela n'était pas sérieux et que ça ne méritait pas une protection du Conseil », évoqua Garfield, gêné.

Myrtille s'approcha de Garfield et dit : « Vous avez jugé que cela n'était pas sérieux mais qui vous dit que ce n'était pas important ? La preuve il s'est fait assassiner ». Garfield se justifia : « Félix est un chat voleur et cela ne facilite pas la confiance ». Myrtille s'offusqua : « Et en quoi cela vous permet de le tuer ? » Garfield énervé se défendit « Je n'ai jamais tué ce chat bio, ni aucun autre d'ailleurs ». Fifi répliqua « Eh bien, ouvrez votre gueule » Garfield confus s'exécuta et fit apparaître une dentition avec une dent manquante. Myrtille se jeta sur lui et le griffa violemment de rage. Il se défendit en la mordant au visage. Soudain, Myrtille recula et dit : « Ce n'est pas notre tueur, il n'a pas d'assez bonnes dents, il n'aurait jamais pu faire une blessure aussi grosse que celle de Félix ». Fifi et Myrtille regardèrent honteux le chef du Conseil des chats. Myrtille s'excusa mille fois et promit de se faire pardonner. Cela signifiait que le tueur était toujours en liberté. Garfield qui semblait, malgré l'attaque de Myrtille, vouloir s'impliquer dans l'enquête, leur donna une piste. « Il semblerait qu'il ait été suivi par des chiens. Je ne sais de quel crime il a pu être témoin mais j'ai une idée du coupable. Il y a un chien Berger Allemand qui a emménagé dans le quartier Olympe de Gouge. Il aurait assassiné cinq rats et ne semble pas avoir peur de tuer ». « Où se trouve ce chien ? » demanda Fifi. « Dans le jardin de la maison des James, à la 6e maison de l'allée des Géraniums », rétorqua Garfield.

Après avoir remercié le dirigeant du Conseil des chats, Fifi et Myrtille rentrèrent pour établir un plan et faire une bonne sieste régénératrice. Comme nous étions un samedi, les Caras étaient à la maison et prenaient toute la place sur le canapé. Fifi tenta de se trouver une place entre les membres de la famille mais il se fit éjecter assez rapidement. Il retourna auprès de Myrtille qui se reposait dans un carton et s'indigna : « Ils ne se rendent même pas compte que nous avons une mission de la plus haute importance et que nous avons bien plus besoin de nous reposer sur le canapé qu'eux. Ils pensent vraiment qu'on ne fait que manger et dormir ».

Après leur sieste, les deux enquêteurs réfléchirent à comment vérifier la dentition du chien. Myrtille proposa de lui ouvrir tout simplement la gueule mais cela était trop risqué, il risquait de leur faire subir le même sort qu'à Félix. Ils devaient donc trouver une solution pour observer ses dents sans se faire repérer. « On pourrait lui donner de la nourriture et regarder ses dents pendant qu'il mange, on saura à ce moment-là s'il lui manque une dent, oui ou non ! » Fifi et Myrtille se tournèrent en même temps vers Pimpan qui avalait son pâté et décidèrent de lui voler sa gamelle. Pimpan aboya et attira l'attention des humains qui aperçurent, sans comprendre, Fifi et Myrtille s'enfuir avec la gamelle du chien. « Décidément, ces chats ont vraiment perdu la tête », dit la mère.

Fifi et Myrtille arrivèrent enfin devant la maison des James et déposèrent discrètement la gamelle de Pimpan puis se cachèrent derrière les buissons. Au moment où les cloches de l'église de la ville sonnèrent pour 18h., un majestueux Berger Allemand sortit de la maison, tenu à la laisse par son maître qui dit en chantonnant : « Il est l'heure de ta promenade quotidienne mon chien ». Le chien n'avait même pas fait attention au pâté déposé par les deux compères. « Ce n'est pas le coupable ! », hurla Fifi. « Comment peux-tu dire ça ? », demanda Myrtille interloquée. « Si son maître le promène à 18h., alors il a un alibi pour le meurtre qui s'est déroulé à 18h ».

Pendant qu'ils discutaient un autre chien arriva devant la maison des James et ouvrit d'un coup de patte le portail du jardin de devant et s'empiffra du pâté amené par les deux enquêteurs. Fifi et Myrtille étaient scandalisés, le chien d'une race indéterminée laissait dévoiler une denture quasi parfaite hormis l'absence flagrante d'une dent. « C'est lui ! »,

s'exclamèrent les deux amis, en plus il est en liberté il n'avait aucune difficulté pour commettre le meurtre », confirma Myrtille. Le chien leva les oreilles, il venait de les remarquer.

S'ensuit une course poursuite entre le chien et les deux chats. Les chats étaient malins et l'amènèrent jusqu'au lieu de rencontre du Conseil des chats. Garfield comprit immédiatement qu'il s'agissait du meurtrier de Félix. « Ça y est tu es pris au piège, j'ai tellement attendu ce moment », dit fièrement Myrtille. Le chien était encerclé par des dizaines de chats. Les deux enquêteurs racontèrent au Conseil comment ils en étaient arrivés à comprendre que ce chien était le coupable et que la piste du Berger Allemand était fausse. Il était peut-être coupable du meurtre de cinq rats mais pas d'un chat. Ce serait au Conseil des rats de le juger pour le meurtre des rats.

Garfield le chef du Conseil, improvisa un tribunal pour juger du crime commis par le chien. Le chien reconnut son crime et expliqua, plein de remords, que Félix l'avait vu abattre un chat d'un quartier voisin. Il avait tué Félix pour qu'il ne le dénonce pas au Conseil des chats. Après la délibération des chats, le chien écopa finalement de deux ans dans la prison pour chiens.

« Et quand je pense que les maîtres collent des affiches pour tenter de retrouver leur animal ! Ils ne se doutent pas que leur chien est un criminel et qu'il est emprisonné. Ah ! ces humains ! Ils sont tellement naïfs », dit Fifi avec ironie.

\*\*\*\*\*